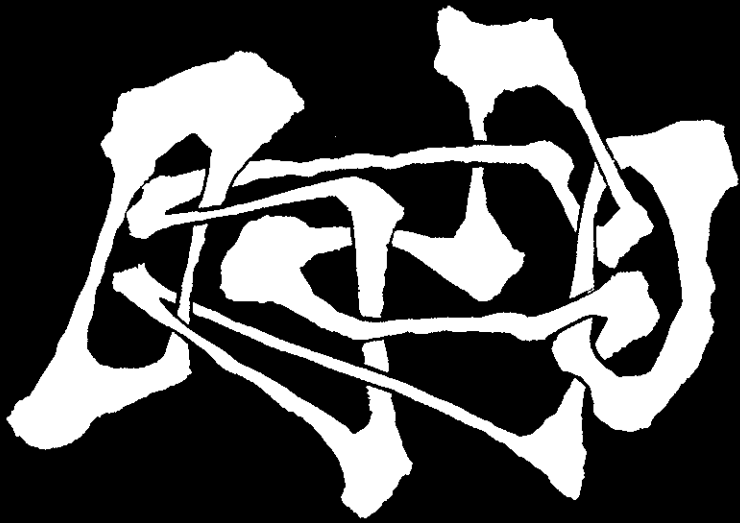


Revue de psychanalyse

# Littoral



13

traduction de Freud  
transcription de Lacan

# Littoral

---

## N° 13 - TRADUCTION DE FREUD, TRANSCRIPTION DE LACAN

---

Sigmund Freud	4	Über der Gegensinn der Urworte
	5	<i>Sur le sens antinomique des mots primitifs</i>
Eric Legroux	20	<i>A propos du Gegensinn</i>
Mayette Viltard	27	<i>Marie Bonaparte, une femme entre trois langues</i>
Christine Toutin	43	<i>A travers les langues</i>
Michel Cresta	53	<i>Au-dessus des fragments d'un langage plus grand</i>
Marcelo Pasternac	63	<i>L'édition des Ecrits en espagnol.</i>
Danièle Arnoux	79	<i>Sur la transcription</i>
Danièle Cerf-Bruneval	87	<i>La place du lecteur</i>
Danielle Hébrard	99	<i>Transcription et ponctuation</i>
Jean Allouch	109	<i>Lacan censuré</i>
Gérôme Taillandier	121	<i>Quelques problèmes de l'établissement du séminaire de J. Lacan</i>

---

## INTENSION ET EXTENSION DE LA PSYCHANALYSE

---

Fabrique du cas I	129	<i>L'aveugle, l'africain et le psychanalyste</i>
Fabrique du cas II	143	<i>Make up</i>

---

## RÉCRÉATIONS TOPOLOGIQUES

---

Danièle Arnoux	149	$0 + 8 = 0$
----------------	-----	-------------

---

Dessin de couverture réalisé pour Littoral par Xia Jia-nong  
Publié avec le concours du Centre National des Lettres

SONT DE LA REVUE :

● *un comité de rédaction*

Jean Allouch (direction), Philippe Julien, Guy Le Gaufey, Erik Porge, Mayette Viltard.

● *des correspondants*

en France :

C. Amirault (Bordeaux), M. Banastier (Rouen), C. Bertrand (Le Havre), J. Briffe (Antibes), B. Casanova (Tours), E. Decocq (Reims), M. Demangeat (Bordeaux), J.-P. Dreyfuss (Strasbourg), J. Fourton (Limoges), J. François (Marseille), M. Gauthron (Angers), N. Glissant-Succab (Antilles), A. Gorges (Orléans), P. Marie (Nice), J. Milhau (Nîmes), D. Poissonnier (Lille), A.-M. Ringenbach (Le Havre), P. Sorel (Lyon), M. Thiberge (Toulouse), F. Wilder (Montpellier), H. Zysman (Besançon) ;

à l'étranger :

J. Bennani (Rabat), Clinica de atendimentos psicológicos e psiquiátricos (Salvador de Bahia-Brásil), D. Cromphout (Bruxelles), M. Drazien (Rome), I. Garate (Madrid), B. Garber (Barcelone), S. Gilbert (Oslo), M. Halayem (Tunisie), G. Izaguirre (Buenos Aires), E. Maldonado (Cordoba-Argentine), A. Patsalides (Californie), F. Peraldi (Montréal), W.J. Richardson (Boston), S. Schneiderman (New York), C. Simoes (Brasilia), M.F. Sosa (Mexico).

---

*Rédaction* : Littoral, 1, rue des Feuillantines, 75005 Paris.

*Administration* : Editions Erès, 19, rue Gustave-Courbet, F 31400 Toulouse.

*Conditions générales d'abonnement* :

— annuel (4 numéros) : France : 280 F.

Etranger : 305 F.

(Pour les envois par avion, ajouter 50 F)

— de soutien : 500 F.

*Bulletin d'abonnement p.*

*Tout changement d'adresse est à signaler aux éditions Erès.*

Traduction  
de  
Freud

Transcription  
de  
Lacan

## Über der Gegensinn der Urworte\*

*In meiner Traumdeutung habe ich als unverstandenes Ergebnis der analytischen Bemühung eine Behauptung aufgestellt, die ich nun zu Eingang dieses Referates wiederholen werde<sup>1</sup>:*

*«Höchst auffällig ist das Verhalten des Traumes gegen die Kategorie von Gegensatz und Widerspruch. Dieser wird schlechtweg vernachlässigt. Das ›Nein‹ scheint für den Traum nicht zu existieren. Gegensätze werden mit besonderer Vorliebe zu einer Einheit zusammengezogen oder in einem dargestellt. Der Traum nimmt sich ja auch die Freiheit, ein beliebiges Element durch seinen Wunschgegensatz darzustellen, so daß man zunächst von keinem eines Gegenteils fähigen Elemente weiß, ob es in den Traumgedanken positiv oder negativ enthalten ist.»*

*Die Traumdeuter des Altertums scheinen von der Voraussetzung, daß ein Ding im Traume sein Gegenteil bedeuten könne, den ausgiebigsten Gebrauch gemacht zu haben. Gelegentlich ist diese Möglichkeit auch von modernen Traumforschern, insofern sie dem Traume überhaupt*

---

\* L'édition de cette nouvelle traduction est publiée avec l'accord des éditions Gallimard.

1. *Die Traumdeutung* [1900 a], Kapitel VI: ›Die Traumarbeit‹ [etwa Ende des ersten Drittels von Abschnitt. C].

## Sur le sens antinomique<sup>[a]</sup> des mots primitifs

Dans mon *Interprétation du rêve*, j'ai mis en place comme un résultat incompris des efforts analytiques, une affirmation que je répéterai maintenant en préambule à cet exposé<sup>1</sup> :

« Très frappant est le comportement du rêve vis-à-vis de la catégorie de l'opposition et de la contradiction [b]. Celle-ci est tout bonnement négligée. Le "non", pour le rêve, paraît ne pas exister. Les oppositions, avec une particulière prédilection, sont contractées en une unité ou présentées en un [terme] [c]. Le rêve prend aussi la liberté de présenter un quelconque élément par son opposé-de-désir, de sorte qu'on ne sait de prime abord d'aucun élément susceptible d'un contraire s'il est contenu dans les pensées-du-rêve positivement ou négativement. »

Les oniromanciens de l'antiquité paraissent avoir fait le plus large usage du présupposé que, dans le rêve, une chose puisse signifier son contraire. A l'occasion, cette possibilité est également reconnue des chercheurs modernes sur le rêve, pour autant toutefois qu'ils aient

---

1. *L'Interprétation du rêve* (1900a), chapitre VI : « Le travail du rêve » (vers la fin du premier tiers de la partie C).

[a] *Gegensinn* : cet article sur le *Gegensinn* fait appel à différents procédés ou figures rhétoriques dont la métathèse et l'oxymoron et implique les sens d'une lecture. Cependant, partant de considérations faites sur le rêve, il a pour exemple *princeps ken* signifiant à la fois fort et faible. C'est sur ce point qu'il rencontre la plus forte critique : il faut donc traduire *Gegensinn* par « sens antinomique ».

[b] Nous retenons *Widerspruch* : contradiction ; *Gegensatz* : opposition, opposé ; *Gegenteil* : contraire ; *Gegensätzlich* : contradictoire ; *entgegengesetzt* : opposé.

[c] *in einem* : « en un (terme) "plutôt que" par un (des deux) ». D'une part, une opposition n'est pas obligatoirement de deux termes ; d'autre part, cette traduction correspond mieux à l'exemple fourni par « *ken* ».

Sinn und Deutbarkeit zugestanden haben, erkannt<sup>2</sup>. Ich glaube auch keinen Widerspruch hervorzurufen, wenn ich annehme, daß alle diejenigen die oben zitierte Behauptung bestätigt gefunden haben, welche mir auf den Weg einer wissenschaftlichen Traumdeutung gefolgt sind.

Zum Verständnisse der sonderbaren Neigung der Traumarbeit, von der Verneinung abzusehen und durch dasselbe Darstellungsmittel Gegensätzliches zum Ausdrucke zu bringen, bin ich erst durch die zufällige Lektüre einer Arbeit des Sprachforschers K. Abel gelangt, welche, 1884 als selbständige Broschüre veröffentlicht, im nächsten Jahre auch unter die Sprachwissenschaftlichen Abhandlungen des Verfassers aufgenommen worden ist. Das Interesse des Gegenstandes wird es rechtfertigen, wenn ich die entscheidenden Stellen der Abelschen Abhandlung nach ihrem vollen Wortlaute (wenn auch mit Weglassung der meisten Beispiele) hier anführe. Wir erhalten nämlich die erstaunliche Aufklärung, daß die angegebene Praxis der Traumarbeit sich mit einer Eigentümlichkeit der ältesten uns bekannten Sprachen deckt.

Nachdem Abel das Alter der ägyptischen Sprache hervorgehoben, die lange Zeiten vor den ersten hieroglyphischen Inschriften entwickelt worden sein muß, fährt er fort (S. 4) :

«In der ägyptischen Sprache nun, dieser einzigen Reliquie einer primitiven Welt, findet sich eine ziemliche Anzahl von Worten mit zwei Bedeutungen, deren eine das gerade Gegenteil der andern besagt. Man denke sich, wenn man solch augenscheinlichen Unsinn zu denken vermag, daß das Wort ›stark‹ in der deutschen Sprache sowohl ›stark‹ als ›schwach‹ bedeute; daß das Nomen ›Licht‹ in Berlin gebraucht werde, um sowohl ›Licht‹ als ›Dunkelheit‹ zu bezeichnen; daß ein Münchener Bürger das Bier ›Bier‹ nannte, während ein anderer dasselbe Wort anwendete, wenn er vom Wasser spräche, und man hat die erstaunliche Praxis, welcher sich die alten Ägypter in ihrer Sprache gewohnheitsmäßig hinzugeben pflegten. Wem kann man es verargen, wenn er dazu ungläubig den Kopf schüttelt? ... « (Beispiele.)

(Ibid., S. 7) : »Angesichts dieser und vieler ähnlicher Fälle antithetischer Bedeutung (siehe Anhang) kann es keinem Zweifel unterliegen, daß es in einer Sprache wenigstens eine Fülle von Worten gegeben hat, welche ein Ding und das Gegenteil dieses Dinges gleichzeitig bezeichnen. Wie erstaunlich es sei, wir stehen vor der Tatsache und haben damit zu rechnen.«

2. S. z. B. G. H. v. Schubert, *Die Symbolik des Traumes* [1814], 4. Aufl. 1862, II. Kapitel : ›Die Sprache des Traumes‹.

admis pour le rêve sens et interprétabilité<sup>2</sup>. Je crois également ne susciter aucune contradiction si j'émetts l'hypothèse que tous ceux qui m'ont suivi sur la voie d'une interprétation scientifique du rêve ont trouvé confirmation de l'affirmation ci-dessus citée.

Je ne suis parvenu à la compréhension du curieux penchant du travail-du-rêve à faire abstraction de la dénégation et à exprimer le contradictoire par le même moyen-de-présentation qu'au travers de la lecture fortuite d'un travail du philologue K. Abel qui, en 1884, a été publié isolément sous forme de brochure et a également été repris l'année suivante dans les *Traitées philologiques* de l'auteur. L'intérêt du sujet justifiera que je produise [d] ici textuellement les passages décisifs du traité d'Abel (quoiqu'en supprimant la plupart des exemples). Sachez que nous obtenons l'étonnante élucidation que la praxis du travail-du-rêve [ici] indiquée recouvre une caractéristique de la plus ancienne langue qui nous soit connue.

Après avoir fait ressortir l'âge de la langue égyptienne qui a dû se développer longtemps avant les premières inscriptions hiéroglyphiques, Abel poursuit :

« Dans la langue égyptienne — cette relique unique d'un monde primitif — se trouve un assez grand nombre de mots à deux significations dont l'une dit l'exact contraire de l'autre. Qu'on s'imagine, si on est capable d'imaginer un tel évident non-sens, que le mot "stark" en langue allemande, signifie aussi bien fort que faible ; que le substantif "Licht" soit utilisé à Berlin pour désigner aussi bien "clarté" qu'"obscurité" ; qu'un habitant de Munich appellerait la bière "Bier", tandis qu'un autre emploierait le même mot en parlant de l'eau, et on aura l'étonnante pratique à laquelle les anciens Egyptiens avaient coutume de s'adonner couramment dans leur langue. Peut-on tenir rigueur à qui hoche la tête, incrédule, face à cela... » (Exemples).

(*Ibid.*, p. 7) : « Vu ce cas et beaucoup d'autres semblables, de signification antithétique (voir annexe), il ne peut subsister aucun doute qu'il a existé, dans une langue au moins, une foule de mots qui ont désigné simultanément une chose et le contraire de cette chose. Aussi étonnant que cela soit, nous sommes devant le fait et avons à en tenir compte. »

---

2. V. par ex. G.H.v. Schubert : *Die Symbolik des Traumes* (1814), 4<sup>e</sup> édition, 1862 ; chapitre II : « La langue du rêve ».

[d] *anführen* : amener, produire, mais aussi duper, bourrer le crâne.



Der Autor weist nun die Erklärung dieses Sachverhaltes durch zufälligen Gleichlaut ab und verwahrt sich mit gleicher Entschiedenheit gegen die Zurückführung desselben auf den Tiefstand der ägyptischen Geistesentwicklung :

(Ibid., S. 9) : » Nun war aber Ägypten nichts weniger als eine Heimat des Unsinnnes. Es war im Gegenteil eine der frühesten Entwicklungsstätten der menschlichen Vernunft... Es kannte eine reine und würdevolle Moral und hatte einen großen Teil der zehn Gebote formuliert, als diejenigen Völker, welchen die heutige Zivilisation gehört, blutdürstigen Idolen Menschenopfer zu schlachten pflegten. Ein Volk, welches die Fackel der Gerechtigkeit und Kultur in so dunklen Zeiten entzündete, kann doch in seinem alltäglichen Reden und Denken nicht geradezu stupid gewesen sein... Wer Glas zu machen und ungeheure Blöcke mashinenmäßig zu heben und zu bewegen vermochte, muß doch mindestens Vernunft genug gehabt haben, um ein Ding nicht für sich selbst und gleichzeitig für sein Gegenteil anzusehen. Wie vereinen wir es nun damit, daß die Ägypter sich eine so sonderbare kontradiktorische Sprache gestatteten?... daß sie überhaupt den feindlichsten Gedanken ein und denselben lautlichen Träger zu geben und das, was sich gegenseitig am stärksten opponierte, in einer Art unlöslicher Union zu verbinden pflegten ?«

Vor jedem Versuche einer Erklärung muß noch einer Steigerung dieses unbegreiflichen Verfahrens der ägyptischen Sprache gedacht werden. » Von allen Exzentrizitäten des ägyptischen Lexikons ist es vielleicht die außerordentlichste, daß es, außer den Worten, die entgegengesetzte Bedeutungen in sich vereinen, andere zusammengesetzte Worte besitzt, in denen zwei Vokabeln von entgegengesetzter Bedeutung zu einem Kompositum vereint werden, welches die Bedeutung nur eines von seinen beiden konstituierenden Gliedern besitzt. Es gibt also in dieser außerordentlichen Sprache nicht allein Worte, die sowohl › stark ‹ als › schwach ‹ oder sowohl › befehlen ‹ als › gehorchen ‹ besagen ; es gibt auch Komposita wie › altjung ‹, › fernnah ‹, › bindentrennen ‹, › außeninnen ‹..., die trotz ihrer das Verschiedenste einschließenden Zusammensetzung das erste nur › jung ‹, das zweite nur › nah ‹, das dritte nur › verbinden ‹, das vierte nur › innen ‹ bedeuten... Man hat also bei diesen zusammengesetzten Worten begriffliche Widersprüche geradezu absichtlich vereint, nicht um einen dritten Begriff zu schaffen, wie im

L'auteur écarte alors l'explication de cet état de fait par une homophonie [e] fortuite et proteste avec la même détermination contre l'attribution de celui-ci au piètre niveau de développement intellectuel des Egyptiens :

(*Ibid.*, p. 9) : « Or l'Égypte n'était rien moins qu'une patrie du non-sens. Elle était au contraire un des lieux les plus anciens du développement de la raison humaine... Elle connaissait une morale pure et pleine de dignité, et avait formulé une bonne part des dix commandements quand ceux des peuples à qui appartient la civilisation d'aujourd'hui avaient coutume d'immoler des victimes humaines à des idoles sanguinaires. Un peuple qui alluma le flambeau de la justice et de la culture en des temps si obscurs ne peut quand même pas avoir été carrément stupide dans son parler et son penser de tous les jours... Qui sut produire du verre, soulever et déplacer à l'aide de machines d'énormes blocs, doit quand même avoir eu au moins assez de raison pour ne pas considérer une chose comme elle-même et son contraire simultanément. Comment réunirions-nous alors cela avec ceci que les Egyptiens s'accommodaient d'une langue si curieuse et contradictoire?... qu'ils avaient d'une façon générale coutume de donner un seul et même support phonique aux idées les plus antagonistes et de relier en une sorte d'union indissoluble ce qui se faisait le plus fortement opposition ? »

Avant toute tentative d'explication, il doit être encore tenu compte d'un renchérissement de cet incompréhensible procédé de la langue égyptienne.

« De toutes les excentricités du lexique égyptien, la plus extraordinaire est peut-être qu'en dehors des mots qui réunissent en eux ces significations opposées, il possède d'autres mots-composés dans lesquels deux vocables de signification opposée sont réunis en un composé qui ne possède que la signification de l'un des deux membres constituants. Il n'existe donc dans cette langue extraordinaire, pas seulement des mots qui disent aussi bien "fort" que "faible", "ordonner" qu'"obéir"; il existe également des composés comme "vieuxjeune", "loinproche", "relierséparer", "externinterne"... qui, malgré leur assemblage incluant le plus dissemblable, signifient, le premier seulement, "jeune", le deuxième seulement "proche", le troisième seulement "relier", le quatrième seulement "interne"... On a donc réuni dans ces mots-composés, intentionnellement dirait-on, des contradictions conceptuelles, non pour créer un troisième concept comme cela arrive parfois

---

[e] *Gleichlaut* — *Gleichklang* / *Anklang* : sur homophonie / assonance, v. *Transa*, bulletin n° 1, p. 17. « La méthode de l'interprétation du rêve ».

Chinesischen mitunter geschieht, sondern nur, um durch das Kompositum die Bedeutung eines seiner kontradiktorischen Glieder, das allein dasselbe bedeutet haben würde, auszudrücken... «

Indes ist das Rätsel leichter gelöst, als es scheinen will. Unsere Begriffe entstehen durch Vergleichung. » Wäre es immer hell, so würden wir zwischen hell und dunkel nicht unterscheiden und demgemäß weder den Begriff noch das Wort der Helligkeit haben können... « » Es ist offenbar, alles auf diesem Planeten ist relativ und hat unabhängige Existenz, nur insofern es in seinen Beziehungen zu und von anderen Dingen unterschieden wird... « » Da jeder Begriff somit der Zwillings seines Gegensatzes ist, wie konnte er zuerst gedacht, wie konnte er anderen, die ihn zu denken versuchten, mitgeteilt werden, wenn nicht durch die Messung an seinem Gegensatz?... « (Ibid., S. 15) : » Da man den Begriff der Stärke nicht konzipieren konnte, außer im Gegensatze zur Schwäche, so enthielt das Wort, welches ›stark‹ besagte, eine gleichzeitige Erinnerung an ›schwach‹, als durch welche es erst zum Dasein gelangte. Dieses Wort bezeichnete in Wahrheit weder ›stark‹ noch ›schwach‹, sondern das Verhältnis zwischen beiden und den Unterschied beider, welcher beide gleichmäßig erschuf... « » Der Mensch hat eben seine ältesten und einfachsten Begriffe nicht anders erringen können als im Gegensatze zu ihrem Gegensatz und erst allmählich die beiden Seiten der Antithese sondern und die eine ohne bewußte Messung an der andern denken gelernt. «

Da die Sprache nicht nur zum Ausdruck der eigenen Gedanken, sondern wesentlich zur Mitteilung derselben an andere dient, kann man die Frage aufwerfen, auf welche Weise hat der «Urägypter» dem Nebenmenschen zu erkennen gegeben, »welche Seite des Zwitterbegriffes er jedesmal meinte« ? In der Schrift geschah dies mit Hilfe der

en chinois, mais seulement pour exprimer par le composé la signification de l'un de ses membres contradictoires qui, tout seul, aurait signifié la même chose.»

Toutefois l'énigme est plus facile à résoudre qu'il ne le paraît. Nos concepts prennent naissance par mise en comparaison. « S'il faisait toujours clair, nous ne ferions pas la distinction entre clair et obscur et, par conséquent, nous ne pourrions avoir ni le concept, ni le mot de la clarté... ». « Il est évident que tout, sur cette planète, est relatif et n'a d'existence indépendante que pour autant qu'il est distingué dans ses relations à d'autres choses et de celles-ci... ». « Chaque concept étant ainsi le jumeau de son opposé, comment pouvait-il d'abord être pensé, comment pouvait-il être communiqué à d'autres qui essayaient de le penser, sinon en le mesurant à son opposé?... » (*ibid.*, p. 15) : « Comme on ne pouvait concevoir le concept de la force, en dehors de l'opposition à la faiblesse, le mot qui disait "fort" contenait un souvenir simultanément de "faible" par lequel seulement il accéda à l'existence. Ce mot ne désignait en vérité ni "fort", ni "faible", mais le rapport entre les deux et la différence des deux qui dans la même proportion les créa tous deux... ». « C'est que l'être humain n'a pas pu acquérir ses concepts les plus anciens et les plus élémentaires autrement que dans l'opposition à leur opposé, n'a appris que peu à peu à séparer les deux versants de l'antithèse et à penser l'un sans le mesurer consciemment à l'autre. »

La langue [f] ne servant pas seulement à l'expression de ses propres pensées, mais essentiellement à la communication de celles-ci aux autres, on peut soulever la question : de quelle façon l'« Egyptien des origines » donnait-il à reconnaître à son prochumain [h] « quel versant du concept hybride, chaque fois, il visait » ? Dans l'écriture, ceci se

---

[f] *Sprache* : le langage ou la langue. Ici, « langage » conviendrait, mais le contexte indique dans cet article non le langage en tant que savoir sur la langue, mais la langue elle-même, telle qu'elle est parlée.

[h] *Nebenmensch* : traduire « *Nebenmensch* » par « prochumain » procède d'un néologisme qui se réfère à la lecture que Lacan fait, dans son séminaire du 9 décembre 1959 (L'éthique de la psychanalyse), du « *Nebenmensch* » tel que Freud l'articule dans « *Entwurf einer Psychologie* » (*Aus den Anfängen der Psychoanalyse*, p. 336, Fischer Verlag, 1975) le 23 septembre 1895. Ce « prochumain », ce « *Nebenmensch* » Lacan en fait « ce qui a rapport de la façon la plus intime au sujet » ... « Formule tout à fait frappante pour autant qu'elle articule puissamment l'espèce d'à côté et en même temps de similitude, de séparation et en même temps d'identité ». Et il ajoute « C'est par le "*Nebenmensch*" que dans la subjectivité du sujet peut prendre forme tout ce qui se rapporte au processus de pensée ». C'est ainsi que Lacan commente cette façon qu'à Freud de positionner le « *Nebenmensch* » : en en faisant en quelque sorte un complexe qui impose l'assemblage constant de la chose, *das Ding*, et de ses attributs.

sogenannten »determinativen« Bilder, welche, hinter die Buchstabenzeichen gesetzt, den Sinn derselben angeben und selbst nicht zur Aussprache bestimmt sind. (Ibid., S. 18) : »Wenn das ägyptische Wort ken ›stark‹ bedeuten soll, steht hinter seinem alphabetisch geschriebenen Laut das Bild eines aufrechten, bewaffneten Mannes; wenn dasselbe Wort ›schwach‹ auszudrücken hat, folgt den Buchstaben, die den Laut darstellen, das Bild eines hockenden, lässigen Menschen. In ähnlicher Weise werden die meisten anderen zweideutigen Worte von erklärenden Bildern begleitet.« In der Sprache diene nach Abels Meinung die Geste dazu, dem gesprochenen Worte das gewünschte Vorzeichen zu geben.

Die »ältesten Wurzeln« sind es, nach Abel, an denen die Erscheinung des antithetischen Doppelsinnes beobachtet wird. Im weiteren Verlaufe der Sprachentwicklung schwand nun diese Zweideutigkeit, und im Altägyptischen wenigstens lassen sich alle Übergänge bis zur Eindeutigkeit des modernen Sprachschatzes verfolgen. »Die ursprünglich doppelsinnigen Worte legen sich in der späteren Sprache in je zwei einsinnige, auseinander, indem jeder der beiden entgegengesetzten Sinne je eine lautliche ›Ermäßigung‹ (Modifikation) derselben Wurzel für sich allein okkupiert.« So z. B. spaltet sich schon im Hieroglyphischen selbst ken »starkschwach« in ken »stark« und kan »schwach«. »Mit anderen Worten, die Begriffe, die nur antithetisch gefunden werden konnten, werden dem menschlichen Geiste im Laufe der Zeit genügend angeübt, um jedem ihrer beiden Teile eine selbständige Existenz zu ermöglichen und jedem somit seinen separaten lautlichen Vertreter zu verschaffen.«

Der fürs Ägyptische leicht zu führende Nachweis kontradiktorischer Urbedeutungen läßt sich nach Abel auch auf die semitischen und indoeuropäischen Sprachen ausdehnen. »Wie weit dieses in anderen

faisait à l'aide d'images dites « déterminatives » qui, placées après les signes des lettres [i], donnent le sens de ceux-ci et ne sont elles-mêmes pas destinées à la prononciation (*ibid.*, p. 18) : « Si le mot égyptien *ken* doit signifier “fort”, après le son [j] alphabétiquement écrit se tient l'image d'un homme debout, en armes. Si ce même mot doit exprimer “faible”, aux lettres qui présentent le son fait suite l'image d'un humain accroupi et nonchalant. D'une manière similaire, la plupart des autres mots équivoques sont accompagnés d'images explicatives. » Dans la langue, selon l'opinion d'Abel, c'est le geste qui aidait à donner au mot parlé l'indice désiré.

Ce sont les « racines les plus anciennes » qui, d'après Abel, sont celles où est observé le phénomène du double sens antithétique. Au cours du développement ultérieur de la langue s'amenuisa alors cette équivocité et, dans l'ancien égyptien du moins, il est permis de suivre toutes les transitions jusqu'à l'univocité du trésor moderne de la langue. « Les mots originaires à double sens se décomposent dans la langue plus récente en chaque fois deux mots à un sens, chacun des deux sens opposés occupant [k] chaque fois, pour lui tout seul, une “réduction” phonique (modification) de cette même racine ». « Ainsi par exemple, déjà en hiéroglyphique même, *ken* “fortfaible” se clive en *ken* “fort” et *kan* “faible”. » « En d'autres termes, les concepts qui ne pouvaient être trouvés que de façon antithétique sont suffisamment pratiqués au cours du temps par l'esprit humain pour rendre possible une existence autonome à chacune de leurs parties et fournir ainsi à chacune son tenant-lieu phonique séparé. »

La démonstration de significations originaires contradictoires facile à apporter pour l'égyptien se laisse également étendre, d'après Abel, aux langues sémitiques et indo-européennes [I]. « Reste à voir jusqu'à quel

---

[i] *Buchstabenzeichen* : tout le texte maintient un certain flottement quant à la désignation de la lettre. Traduire « *Buchstabenzeichen* » par « signes alphabétiques » qui se propose tout simplement, cela négligerait les multiples valeurs de lecture que les hiéroglyphes possèdent en tant que lettres appartenant à un système non alphabétique.

[j] *Laut, lautlich, Sprachforscher* : tirer Freud vers une modernité linguistique peut paraître tentant, mais traduire ici « *Laut* » par « son », « *lautlich* » par « phonique ou sonore », « *Sprachforscher* » par « philologue » est assez au regard du *Gegensinn* et de l'homophonie.

[k] *okkupert* : cette métaphore mérite d'être soulignée : cette « occupation » vient localiser chacun des sens dans le son du mot. Le sens « occupe » le mot par le biais du son.

[I] Comme la lecture à rebours de l'égyptien ancien, cette extension s'avèrera erronée. Cet abord de l'équivoque non plus par la *Zweideutigkeit*, mais par le *Gegensinn* et la métathèse, est cependant une voie dans laquelle Freud persistera.

*Sprachfamilien geschehen kann, bleibt abzuwarten; denn obschon der Gegensinn ursprünglich den Denkenden jeder Rasse gegenwärtig gewesen sein muß, so braucht derselbe nicht überall in den Bedeutungen erkennbar geworden oder erhalten zu sein.* «

*Abel hebt ferner hervor, daß der Philosoph Bain diesen Doppelsinn der Worte, wie es scheint, ohne Kenntnis der tatsächlichen Phänomene aus rein theoretischen Gründen als eine logische Notwendigkeit gefordert hat. Die betreffende Stelle (Logic [1870], Bd. 1, 54) beginnt mit den Sätzen :*

» The essential relativity of all knowledge, thought or consciousness cannot but show itself in language. If everything that we can know is viewed as a transition from something else, every experience must have two sides; and either every name must have a double meaning, or else for every meaning there must be two names. «

*Aus dem »Anhang von Beispielen des ägyptischen, indogermanischen und arabischen Gegensinnes « hebe ich einige Fälle hervor, die auch uns Sprachunkundigen Eindruck machen können : Im Lateinischen heißt altus hoch und tief, sacer heilig und verflucht, wo also noch der volle Gegensinn ohne Modifikation des Wortlautes besteht. Die phonetische Abänderung zur Sonderung der Gegensätze wird belegt durch Beispiele wie clamare schreien — clam leise, still; siccus trocken — succus Saft. Im Deutschen bedeutet Boden heute noch das Oberste wie das Unterste im Haus. Unserem hös (schlecht) entspricht ein bass (gut), im Altsächsischen bat (gut) gegen englisch bad (schlecht) — im Englischen to lock (schließen) gegen deutsch Lücke, Loch. Deutsch kleben — englisch to cleave (spalten); deutsch Stumm — Stimme usw. So käme vielleicht noch die vielbelachte Ableitung lucus a non lucendo<sup>3</sup> zu einem guten Sinn.*

---

3. [Quintilian (um 35-95) fragt (*De institutione oratoria* 1, 6) : » Dürfen wir einräumen, daß einige Worte von ihren Gegenteilen abstammen, wie z. B. »lucus«, Wald, weil er, durch Schatten verdunkelt, wenig leuchtet (*luceat*)? « Daher rührt : »Lucus a non lucendo«; Wald wird »lucus« genannt, weil es darin dunkel ist (*non lucet*).]

point ceci peut se produire dans d'autres familles de langues ; car, bien que le sens antinomique doive originairement avoir été présent à l'esprit des penseurs de chaque race, point n'est besoin qu'il soit partout maintenu ou devenu reconnaissable dans les significations. »

Abel relève en outre que le philosophe Bain a appelé ce double sens des mots à titre de nécessité logique, sans connaissance, semble-t-il, des phénomènes factuels, pour des raisons purement théoriques. Le passage concerné (*Logic*/1870 :, vol. I, 54) commence par ces phrases :

« *The essential relativity of all knowledge, thought or consciousness cannot but show itself in language. If everything what we can know is viewed as a transition from something else, every experience must have two sides ; and either every name must have a double meaning or else for every meaning there must be two names.* » [m].

Dans l'« Appendice : exemples de sens antinomique égyptien, indo-germanique et arabe », je relève quelques cas qui, également à nous qui ne connaissons pas ces langues, peuvent faire impression : en latin, *altus* veut dire haut et bas, *sacer* saint et damné —, là donc le plein sens antinomique existe encore sans modification de l'énoncé. La transformation phonétique en vue de la disjonction des opposés est attestée au travers d'exemples comme *clamare*, crier —, *clam*, sans bruit, calme ; *siccus*, sec —, *succus*, sève. En allemand, *Boden* signifie aujourd'hui encore ce qu'il y a de plus élevé comme ce qu'il y a de plus inférieur dans une maison. A notre *bös* (mauvais) répond un *bass* (bon) ; en ancien saxon *bat* (bon) face à l'anglais *bad* (mauvais) ; en anglais *to lock* (clore) pour l'allemand *Lücke*, *Loch* (lacune, trou). Allemand *kleben* (coller) — anglais *to cleave* (cliver) ; allemand *Stumm* — *Stimme* (muet — voix) etc. Ainsi trouverait peut-être bien son sens, cette déduction dont on s'est tant moqué : *lucus a non lucendo*<sup>3</sup> [n].

3. [Quintilien (vers 35 — 95) pose la question (*De institutione oratoria* I, 6) : « Devons-nous admettre que certains mots sont issus de leur contraire comme par exemple "*lucus*", forêt, parce qu'obscurcie par les ombrages, elle est peu claire (luceat) ? » De là provient : « *Lucus a non lucendo* » ; la forêt est dénommée "*lucus*" parce qu'il y fait sombre (*non lucret*).]

[m] « La relativité essentielle de toute connaissance, pensée ou conscience, ne peut que se montrer dans le langage. Si tout ce que nous pouvons connaître est envisagé comme transition provenant de quelque chose d'autre, toute expérience doit avoir deux versants ; et, ou bien tout nom doit avoir une double signification, ou alors pour toute signification il doit y avoir deux noms. »

[n] *lucus a non lucendo* : sur ce point Ernout et Meillet notent (*Dictionnaire étymologique de la langue latine*. Klincksieck, p. 368) que *lucus* signifie le bois, mais dans la langue religieuse, avec le sens de « bois sacré ». C'est étymologiquement le terme pour « clairière », espace libre et clair par opposition à ce qui est boisé et fait obstacle à l'activité de l'homme.



*In seiner Abhandlung über den ›Ursprung der Sprache‹ (1885, S. 305) macht Abel noch auf andere Spuren alter Denkmühen aufmerksam. Der Engländer sagt noch heute, um »ohne« auszudrücken, without, also »mitohne« und ebenso der Ostpreuße. With selbst, das heute unserem »mit« entspricht, hat ursprünglich sowohl »mit« als auch »ohne« geheißen, wie noch aus withdraw (fortgehen), withhold (entziehen) zu erkennen ist. Dieselbe Wandlung erkennen wir im deutschen wider (gegen) und wieder (zusammen mit).*

*Für den Vergleich mit der Traumarbeit hat noch eine andere, höchst sonderbare Eigentümlichkeit der altägyptischen Sprache Bedeutung.*

*»Im Ägyptischen können die Worte — wir wollen zunächst sagen, scheinbar — sowohl Laut wie Sinn umdrehen. Angenommen, das deutsche Wort gut wäre ägyptisch, so könnte es neben gut auch schlecht bedeuten, neben gut auch tug lauten. Von solchen Lautumdrehungen, die zu zahlreich sind, um durch Zufälligkeit erklärt zu werden, kann man auch reichliche Beispiele aus den arischen und semitischen Sprachen beibringen. Wenn man sich zunächst aufs Germanische beschränkt, merke man : Topf — pot ; boat — tub ; wait — täuwen ; hurry — Ruhe ; care — reck ; Balken — Klobe, club. Zieht man die anderen indogermanischen Sprachen mit in Betracht, so wächst die Zahl der dazugehörigen Fälle entsprechend, z. B. : capere — packen ; ren — Niere ; the leaf (Blatt) — folium ; [russisch] dum-a [Denken], θυμός — sanskrit mēdh, mūdha [Seele], Mut ; Rauchen — russisch Kur-ít ; kreischen — to shriek usw.«*

*Das Phänomen der Lautumdrehung sucht Abel aus einer Doppelung, Reduplikation der Wurzel zu erklären. Hier würden wir eine Schwierigkeit empfinden, dem Sprachforscher zu folgen. Wir erinnern uns daran, wie gerne die Kinder mit der Umkehrung des Wortlautes spielen und wie häufig sich die Traumarbeit der Umkehrung ihres Darstellungsmaterials zu verschiedenen Zwecken bedient. (Hier sind es nicht mehr Buchstaben, sondern Bilder, deren Reihenfolge verkehrt wird.) Wir würden also eher geneigt sein, die Lautumdrehung auf ein tiefer greifendes Moment zurückzuführen<sup>4</sup>.*

---

4. Über das Phänomen der Lautumdrehung (Metathesis), welches zur Traumarbeit vielleicht noch innigere Beziehungen hat als der Gegensinn (Antithese), vgl. noch W. Meyer-Rinteln, in : *Kölnische Zeitung* vom 7. März 1909.

Dans son traité sur l'« Origine du langage » (1885, p. 305), Abel appelle encore l'attention sur d'autres traces d'anciennes difficultés - du - penser. L'Anglais dit, encore de nos jours, pour exprimer sans, *without*, par conséquent "avecsans", de même que le Prussien de l'Est. *With* lui-même, qui correspond aujourd'hui à notre "mit" (avec) a originellement signifié aussi bien "mit" que "ohne" (sans) comme cela s'entend encore dans *withdraw* (se retirer), *withhold* (soustraire). Nous reconnaissons la même évolution dans l'allemand *wider* (contre) et *wieder* (joint à).

Pour la comparaison avec le travail du rêve, encore une autre caractéristique hautement curieuse de l'ancien égyptien a sa signification.

« En égyptien, les mots peuvent retourner — disons d'abord en apparence — aussi bien le son que le sens. Supposons que le mot allemand *gut* soit égyptien, et bien il pourrait, à côté de bon, signifier également mauvais, à côté de *gut* se prononcer également *tug* [o]. De tels retournements d'énoncé, trop nombreux pour être expliqués par le fait du hasard, on peut également en fournir d'abondants exemples à partir des langues aryennes et sémitiques. Si, tout d'abord, on se limite au germanique, on notera : *Topf* — *pot*; *boat* — *tub*; *wait* — *tauwen*; *hurry* — *Ruhe*; *care* — *reck*; *Balken* — *Klobe, club*. Si l'on prend en compte également les autres langues indogermaniques, le nombre de cas qui en font partie augmente corrélativement; par ex. : *capere* — *packen*; *ren* — *Niere*; *the leaf* (la feuille) — *folium*; (russe) *dum-a* (penser), *Θυμός* — sanscrit *mêdh, mûdha* (âme), *Mut*; *Rauchen* — russe *Kur-it*; *kreischen* — *to shriek, etc.* »

Le phénomène du *retournement du son*, Abel cherche à l'expliquer par un redoublement, une reduplication de la racine. Ici nous ressentirions une difficulté à suivre le chercheur — philologue. Nous nous souvenons à ce propos combien les enfants jouent volontiers avec l'inversion de l'énoncé, et combien fréquemment le travail du rêve se sert à diverses fins de l'inversion de son matériau de représentation. (Ce ne sont plus ici des lettres mais des images dont la succession est réversée.) Nous pencherions donc plutôt à ramener le retournement à un facteur s'enracinant plus profond<sup>4</sup>.

4. Sur le phénomène du retournement du son (métathèse) qui a des relations peut-être encore plus intimes avec le travail du rêve que le sens antinomique (antithèse), cf. encore W. Meyer — Rinteln, dans : *Kölnische Zeitung* du 7 mars 1909.

[o] *gut* — *tug* : ce fonctionnement palindromique supposé par Abel puis par Freud sera infirmé ensuite avec une meilleure connaissance de la métathèse en égyptien ancien : le sens de lecture peut varier selon le support, l'inscription, mais il est fixé et donné par le dessin des lettres. Freud rectifiera en 1916.

*In der Übereinstimmung zwischen der eingangs hervorgehobenen Eigentümlichkeit der Traumarbeit und der von dem Sprachforscher aufgedeckten Praxis der ältesten Sprachen dürfen wir eine Bestätigung unserer Auffassung vom regressiven, archaischen Charakter des Gedankenausdruckes im Traume erblicken. Und als unabweisbare Vermutung drängt sich uns Psychiatern auf, daß wir die Sprache des Traumes besser verstehen und leichter übersetzen würden, wenn wir von der Entwicklung der Sprache mehr wüßten<sup>5</sup>.*

---

5. Es liegt auch nahe anzunehmen, daß der ursprüngliche Gegensinn der Worte den vorgebildeten Mechanismus darstellt, der von dem Versprechen zum Gegenteil im Dienste mannigfacher Tendenzen ausgenützt wird.

Dans la concordance entre la caractéristique du travail du rêve relevée au début et la praxis des langues les plus anciennes découvertes par le chercheur - philologue, nous pouvons voir une confirmation du caractère régressif, archaïque de l'expression - des - pensées dans le rêve. Et s'impose à nous, psychiatres, comme conjecture irrécusable, que nous comprendrions mieux et traduirions plus facilement la langue du rêve si nous étions plus instruits du développement de la langue<sup>5</sup>.

Traduction de la Transa<sup>\*</sup>

---

5. Il est facile également de supposer que le sens antinomique originaire des mots présente le mécanisme prototypique qui, du lapsus amenant au contraire, est mis au service de multiples tendances.

\* Ont participé à cette traduction : E. Legroux, A. Porge, E. Porge, B. Rancher, E. Reusch, C. Toutin, M. Viltard.

## A propos du *Gegensinn*

Freud lit, fortuitement donc, le *Gegensinn der Urworte* de K. Abel et publie ce texte qui cite abondamment celui qui le précéda de vingt-six ans et porte le même intitulé. Lors de sa deuxième réédition, en 1924, Freud va, en quelque sorte, faire sien ce titre ; il enlève au *Gegensinn* ses guillemets et sous-titrera : « Exposé de la brochure du même nom, de Karl Abel, 1884. »

Ce compte-rendu ajoute donc en 1910 la pièce du *Gegensinn* au dossier ouvert en 1900 sur cette question de la contradiction dans le rêve.

Le travail d'Abel sera plusieurs fois cité par Freud : objet d'une note dans l'édition de 1911 de la *Traumdeutung*, il verra ainsi sa mention renouvelée en 1916 avec la 11<sup>e</sup> et la 15<sup>e</sup> des *Vorlesungen*.

De ces deux *Gegensinn*, le linguiste E. Benveniste ruinera sans difficultés les improvisations étymologiques et sans ambages les hypothèses théoriques<sup>1</sup> :

— les règles de la méthode comparative ne sont pas respectées. Abel, et Freud à sa suite, rassemblent ce qui se ressemble : philologiquement parlant, leurs conclusions sont insoutenables.

— et par ailleurs : « A supposer qu'il existe une langue où "grand" et "petit" se disent identiquement, ce sera une langue où la distinction de "grand" et "petit" n'a littéralement pas de sens et où la catégorie de la dimension n'existe pas, et non une langue qui admettrait une expression contradictoire de la dimension. » Le principe de non-contradiction s'avérerait incontournable.

---

1. *Problèmes de linguistique générale*, Chap. VII, Gallimard, 1966.

Ces justes critiques suffisent-elles cependant pour affirmer que « s'évanouit la possibilité d'une homologie entre les démarches du rêve et les procédés des langues primitives » ? — ou modernes —, ajouterons-nous.

Pour répondre à cela, faisons déjà quelques constats :

— Fort/faible : il est de constat courant qu'un « non » dise « oh, si » ou inversement, qu'une parole prétende à la fois annuler une disparité et se mesurer à elle... mais il reste que l'orthographe française ne laisse pas imaginer un instant, comme en hiéroglyphique, que « fort » puisse signifier « faible ». Même à les tenir pour déterminatifs muets, « ort » et « aible » maintiennent l'écart de leur tracé. Dans les dictionnaires comme en linguistique, « fort » ne signifie pas « faible ».

— par contre, si vous acceptez les prescriptions de l'algèbre des fractions et des signifiants, vous lirez sans peine cassoulet<sup>2</sup> dans

vert  
kroumir

— « Fortfaible » prend, en français, l'apparence d'un suspens de signifié. Il plane sur lui l'ombre de « clair-obscur », mais on attend quand même un adverbe, une virgule, bref, qu'un contexte permette un départage or c'est un signifié unique qui s'impose sur ce signifiant double. Une telle assignation du signifié paraît d'autant plus valeureuse qu'une comtesse de Perleminouze, dans « Un mot pour un autre », se fait fort bien entendre en déclarant que ses trois jeunes tourteaux ayant la citronnade, elle ne dispose plus d'une seule minette à elle<sup>3</sup>.

« Fortfaible » évoque encore l'oxymoron des mystiques. Sa « brûlure suave » assemble certes davantage de l'hétérogène que du contraire, mais M. de Certeau parle aussi de création qui, en associant deux termes, viendrait témoigner de l'absence et de l'indicible d'un troisième<sup>4</sup>.

---

2. Pour effectuer, passez par -V n'est rien, -RO se biffe, -UMI dit T qui, comme R, s'annule aux numérateur et dénominateur. Résultat : réduite, la dite fraction peut s'écrire É/K pour se lire comme il est dit. Multipliez les exemples en vous rapportant au petit « Guide pratique des jeux littéraires » de J.P. Colignon, chez Duclot. Ce petit exercice vous remémorera peut-être quelque agréable promenade en « tilbury » avec V. Hugo dont le troisième nous offre à tous, de Rivoli au lycée Saint-Louis pour 100 fr., un trajet qu'il serait sans doute bien en peine de parcourir pour deux Françaises.

3. J. Tardieu, *Professeur Froepfel. Un mot pour un autre*, Gallimard.

4. M. de Certeau, *La fable mystique*, p. 198, Gallimard, 1982.

— Sur les palindromes égyptiens, Freud apportera une rectification en 1916 : *gut* peut s'écrire *tug* mais se lira *gut* dans les deux cas.

Cela n'enlève pas au français d'écrire, en alphabet parlant de surcroît, ACCUUB. Si, entre A et B, C s'est perdu, c'est que le sens d'une lecture demande parfois qu'on le recherche. Ainsi, par exemple, en arrêtant à l'hémistiche ces vers à la double rimée, vous pourrez lire sur deux colonnes l'inspiration qui les écrivit :

Vive à jamais / l'empereur des Français  
 La famille royale / est indigne de vivre :  
 Oublions désormais / la race des Capets  
 La race impériale / est celle qu'il faut suivre.  
 Soyons donc le soutien / de ce Napoléon  
 Du comte de Chambord / chassons l'âme hypocrite :  
 C'est à lui qu'appartient / cette punition  
 La raison du plus fort / a son juste mérite.

Avec ces illustrations construites à partir du *Gegensinn*, il se dessine que l'équivoque présentée par ces exemples ne demande pas de dérogation au principe de non-contradiction : elle s'avère réglée par le contexte et par des jeux d'écriture. Cela permet de constater aussi que ce *ken* hiéroglyphique n'enfreint pas davantage le principe en question : le déterminatif arrête, localise un des deux sens.

Nous voilà ainsi, mais devant la nécessité de situer mieux l'équivocité.

— J. Tardieu, avec *Un mot pour un autre*, donne un spécimen de flottement entre signifiant et signifié. Or le résultat se trouve être très lisible : les équivoques, majeures au niveau de chaque mot concerné, sont en fait réduites par le contexte et la correction syntaxique. Celles-ci préservent sans peine de l'aphasie cette amusante saynète.

— Dans les mots croisés, flottement également, côté fabrique, avec une surabondance de définitions et côté résolution, quand s'offre aussi bien l'excès que l'absence de mots. Jouer impose ici une grille.

— Une grille implicite, un chiffrage s'exerce, se propose aussi,  
 \* Lorsqu'une lettre soutient seule et au nominatif certaines effectua-  
 tions autrement fort complexes :

« Avec et par moi, tout commence et tout finit » }<sub>t</sub>  
 « Je suis lettre et tiers de lettre » }  
 « J'arrête l'être en ses extrémités » }<sub>e</sub>

\* ou lorsque le logogryphe va jusqu'à décomposer un mot par une lecture lettre à lettre dont voici un très bel exemple :

Vieux jeune, je suis le parfait messager d'un plus parfait que moi

Des lettres de mon nom, tu effaces la troisième  
 Et me prêtes aussitôt une bêtise extrême.  
 Biffe plutôt la deuxième que tu croisses en moi !  
 Non ! Eh bien qu'importe, j'avancerai en dépit de toi.

Tu me cherches maintenant qu'il se fait tard et c'est pitié  
 Car tu ne m'as jamais entendu et ne peux me reconnaître.  
 Connais donc, de mon nom, du moins la première moitié :  
 Tu l'as vu naître, mourir et renaître<sup>5</sup>.

\* on retrouve encore ce chiffrage avec la contrepétrie, lorsque quelques lettres s'amuse d'un propos<sup>6</sup> qui, adressé à un tribun, constituerait sinon un bel éloge.

\* ou lorsque le poète Jean-Baptiste Rousseau, célébré en son temps à égal de Boileau, efface son patronyme sous le pseudo — « Verniettes » et voit la question de son origine lui faire retour sous la forme de l'anagramme : « Verniettes : tu te renies. »

Dans ces derniers exemples, ce sont les lettres qui se singularisent. Elles pourraient encore le faire par acrostiche, lipogramme, interversion, redoublement, soustraction ou croisement de mots... et la présentation de ces petits textes vient mettre en relief un chiffrage opéré par le positionnement des lettres.

C'est une forme de l'équivoque mais il y en a une autre également capable de produire un effet de sens : il s'agit de la surprise d'une équivoque par homophonie. C'est le rébus et le calembour qui exploitent littérairement cette *Zweideutigkeit* qui participe aussi au plaisir des charades et des alphabets parlants. Cet équivoque qui joue de la fragmentabilité du signifiant et procède de l'écriture a déjà été développé dans cette revue<sup>7</sup>. Qu'il vous suffise donc de vous y reporter.

Il y a cependant un autre cas qui prête à s'interroger : c'est celui de la négation. Là, un sens est écarté et pourtant, Freud<sup>8</sup> s'autorise, à partir d'un « Ce n'est pas ma mère », à retenir un contenu en dehors de toute valeur de vérité et à placer une mère en position de déterminatif [(7), p. 42] vis-à-vis de telle scène d'un rêve. Que, dans la négation, un être

5. Soit : ange, âne, âge, an.

6. « Quel (org)ane, quel ( )œil ! »

7. Cf. notamment « Le trait de la lettre dans les figures du rêve », M. Viltard, *Littoral* n° 2.

8. « Die Verneinung », *Studienausgabe*, Bd III, Fischer Verlag.



puisse se donner sous le mode de ne « l'être-pas » —, cela est-il encore à placer au rang de l'équivoque ?

Avec cette question, un retour s'impose.

En multipliant ces exemples, nous sommes partis sur le problème de l'équivoque en général,

— le jeu des lettres dans leur position et leur déplacement (ce que nous entendons comme étant cette *Metathesis* mentionnée par Freud dans l'avant-dernière note de ce *Gegensinn*),

— le jeu de l'écriture de l'homophonie, le double sens,

— mais y a-t-il dans tout cela, à proprement parler un seul exemple de *Gegensinn*, d'antinomie ? L'oxymoron lui-même qui comporte deux termes ne peut être considéré comme un *Gegensinn*.

Autrement dit, à montrer que l'équivoque n'est pas antinomique avec le principe de non-contradiction et que celui-ci ne peut pas être abstrait des moyens-de-présentation, de l'écriture, avons-nous fait objection à l'argument d'E. Benveniste ? Force nous est de répondre que non.

Evoquant la démonstration d'E. Benveniste dans son séminaire sur *La lettre volée*, Lacan écrit, à propos de la vérité : « Dépistons donc sa foulée là où elle nous dépiste <sup>10</sup> » — soulignant ainsi les deux emplois de ce verbe notés par Bloch et Wartburg <sup>11</sup> — 1737 : « retrouver la piste » — 1875 : « détourner de la piste ». Un autre bel exemple est donné par l'expression « prendre tout au pied de la lettre » qui peut dénoter la crédulité la plus bête comme l'écoute la plus rigoureuse du sens littéral <sup>12</sup>.

Néanmoins, un sens double et antinomique est bien mentionné par le dictionnaire au verbe « dépister » tandis qu'il manque à l'adjectif « fort ». Il y est absent... sauf à le lire, implicitement indiqué, à la rubrique « antiphrase ». Si l'on admet cette figure, on pourra entendre tantôt dans un « Je suis fort » la marque du passé et, pourquoi pas, dans un « Je suis faible » tantôt l'écho d'une promesse. Sans élargir exagérément ce procédé, on pourra également envisager l'énonciation — « Je suis un homme » : qui échappe à la folie en se doublant d'un rire.

Cela nous ramène au « non » qui peut dire « oui »... et au début de notre argument. Soutenir qu'un mot signifie également son contraire, n'est-ce pas reconnaître qu'il ne saurait être entendu abstrait de son contexte ?

10. *Ecrits*, p. 22.

11. O. Bloch et W. von Wartburg. *Dict. étym. de la langue Fr.* ; P.U.F. 1968.

12. On pourrait ajouter *remercier* et *heimlich*.

Le linguiste a raison sur le point du *Gegensinn*<sup>13</sup>, si les mots doivent être lus sans leurs déterminatifs, pris hors-contexte et hors-équivoque. La leçon de *ken* vaut par la décomposition qu'elle propose : une lettre unique écrit en deux images le mot et le contexte, la première se prononce, tandis que la deuxième est aphone. N'en est-il pas de même de tous les mots ? Primitifs ou modernes, ils se lisent avec leur déterminatif, c'est-à-dire dans leur contexte.

Ici se conclut le paradoxe : le travail d'Abel accumule les erreurs linguistiques et Freud peut cependant en faire usage pour fonder son écoute, en écriture, non plus seulement sur la *Zweideutigkeit*, mais sur la *Metathesis* et le *Gegensinn*.

Eric Legroux.

---

13. Passer par la *Verneinung* pour revenir au *Gegensinn* est un temps qu'il nous faudrait reprendre.

## Traduire, translaborer, interpréter... les œuvres complètes de Freud

Tel un opéra qui, joué par d'excellents chanteurs, mais dont plusieurs interpréteraient le même rôle, n'est plus qu'un assemblage d'extraits, Freud en français continue de subir pareil sort.

Le vœu de la Transa est d'élaborer et de rendre publiques les traductions des Œuvres complètes qui soient un temps de lecture de Freud avec Lacan.

Traduire Freud aujourd'hui ne se conçoit plus dans l'innocence et l'enthousiasme qui faisaient publier, dans l'urgence de le faire connaître, des textes approximatifs d'où les traducteurs cherchaient, selon les critères de l'époque, à s'effacer totalement. Bien au contraire, le lecteur doit maintenant avoir en clair aussi bien le texte source que les clés de lecture qui, par les notes de traduction, permettent de définir quelle sorte de lecture a été pratiquée sur le texte, ainsi que les modifications que ces clés subissent, travaillées par le passage entre les lignes et entre les langues. L'appareil critique doit ainsi rendre compte du remaniement lexical et doctrinal produit par la valeur fondatrice du texte freudien et, simultanément, par l'opération de traduction.

Ainsi, cette publication progressive des Œuvres complètes de Freud ne dépend pas plus d'un projet éditorial, pirate ou officiel, qu'institutionnel, mais de la nécessité de donner forme et suite à une façon d'opérer, avec Lacan et après lui, à la manière de la paire ordonnée, un retour à Freud.

## Marie Bonaparte, une femme entre trois langues

En février 1926, six mois après avoir commencé la cure de Marie Bonaparte, Freud souhaitait qu'elle dirigeât l'édition française de ses œuvres complètes<sup>1</sup>. Il est probable que ce n'est pas l'ampleur de ce travail de traduction qui a pu empêcher cette femme, auteur de milliers de pages, de s'attacher à la réalisation de ce vœu. Il est également peu plausible de mettre là en cause un manque de dévouement à Freud et à la diffusion de son œuvre. Dès février 1926, comme il pensait, grâce à elle, propager et développer son enseignement en France<sup>2</sup>, elle l'avait assuré qu'il y avait en elle « un disciple qui ne fléchirait pas »<sup>3</sup>. Ses collègues analystes, par la suite, lui avaient donné le surnom de « Freud-a-dit »<sup>4</sup> et un de ses adversaires, Politzer, écrivait d'elle : « La méthode psychanalytique elle-même semble dégénérer, entre les mains de Marie Bonaparte notamment, en un art de chercher des occasions pour citer les textes freudiens...<sup>5</sup> ». Pourtant, les œuvres complètes de Freud en français n'ont pas vu le jour, et les traductions faites par Marie Bonaparte sont pour la plupart contemporaines de son analyse avec Freud et ont cessé à la mort de Freud.

Le cas de Marie Bonaparte, étudié sous l'angle des rapports que l'opération de traduction entretient avec l'hypothèse de l'inconscient, telle qu'elle est mise en jeu par le transfert dans une cure, permet de

---

1. Célia Bertin, *La dernière Bonaparte*, Perrin, 1982, p. 273.

2. Marie Bonaparte, *Journal d'analyse*, 18 février 1926, in C. Bertin, *ibid.*,

3. *Ibid.*

4. Elisabeth Roudinesco, *La bataille de cent ans*, vol 1, Ramsay, 1982, p. 328.

5. Cité par Hesnard, *De Freud à Lacan*, ESF, p. 32.

repérer quelques question soulevées par le fait de traduire Freud, mais aussi par le fait de traduire tout-Freud.

Depuis que Célia Bertin a rendu publiques quelques-unes des pages de la vie dite privée de la princesse, il devient possible d'en proposer une lecture qui articule son œuvre, son rôle dans l'institution analytique, sa passion chirurgicale allant jusqu'à l'automutilation, avec les effets du transfert de sa cure avec Freud.

Beaucoup d'éléments fournis par Célia Bertin incitent à considérer les opérations que Marie Bonaparte appellera, ainsi qu'on le verra plus loin, « *Narjani* », comme des acting-out liés à ce que Freud attendait d'elle : « être une collaboratrice zélée »<sup>6</sup>.

Tout comme « l'Homme aux cervelles fraîches » de Kris, dont l'acting-out se déroulait sur le terrain offert par son fantasme de plagiaire, les opérations de modification du clitoris que Marie Bonaparte s'est faites faire dans le but d'obtenir « la normalité orgastique »<sup>7</sup> se sont, en tant qu'acting-out, déroulées sur le terrain de son fantasme « sadique nécrophile »<sup>8</sup>.

On ne peut, dans le cadre de cet article, que relever quelques-uns des multiples éléments donnés par elle dans ses œuvres et ses mille pages autobiographiques, ou divulgués plus ou moins explicitement par C. Bertin, Jones, Schur, Roudinesco, qui tous, publient des bribes de sa correspondance et de son *Journal*.

C'est la lettre qui est le pivot de son fantasme. Lettre qui était ce que son père désirait dans sa femme<sup>9</sup>, lettre qui le faisait riche, lettre qu'il a obtenue avant qu'elle meure en la faisant « empoisonner » par M<sup>me</sup> Bonnaud, chargée par lui de la convaincre jusqu'à obtention de la lettre. L'« empoisonnement » est un des signifiants qui a fait retour dans le public sous forme d'accusations pamphlétaires dont la « princesse Mimi » s'est fait l'écho, construisant son fantasme, persuadée qu'une dissection de sa mère morte aurait montré au grand jour... l'objet cause

6. Célia Bertin. *op. cit.*, *Lettre de Freud à Laforgue*, 5 février 1926, p. 272. « La Princesse deviendra à coup sûr une collaboratrice zélée ».

7. Marie Bonaparte, *Sommaire d'analyse*, 10 novembre 1925, C. Bertin., p. 265.

8. Tel celui qu'elle attribue à Edgar Poe, ce génial « sadique nécrophile ».

9. Rappelons que ce mariage arrangé par la grand-mère de Marie Bonaparte pour son fils visait tout l'or du Casino de Monte-Carlo dont Marie Félix Blanc était l'héritière. Le Prince Roland, poussé par sa mère, n'eut de cesse d'obtenir de sa femme, par l'intermédiaire de M<sup>me</sup> Bonnaud chargée de la harceler, la signature d'une lettre testamentaire par laquelle elle le faisait « au cas où elle laisserait des enfants » héritier d'un quart du capital et d'un quart d'usufruit de sa fortune. Au cas où elle n'aurait pas écrit cette lettre, sa fille, Marie Bonaparte, aurait été unique héritière.

du désir. Notons au passage qu'elle écrit que son père voulait être médecin, mais que la vue des dissections lui a fait abandonner son projet. Corps de la lettre et corps de l'Autre n'ont fait qu'un. Pour masquer ce que ses propres écrits risquaient de révéler, malgré elle en quelque sorte, elle se sert des langues étrangères, l'anglais et l'allemand, afin que ces Cahiers échappent à l'œil unique de sa grand-mère<sup>10</sup>. Cette construction fantasmatique aboutit au grand scénario qui marque de son sceau son entrée dans la vie adulte : celui qu'elle appelle « le Corse » la fait chanter avec ses lettres d'amour. Livrer ces lettres au public montrerait — bien que rien dans ces lettres ne le dise, précise-t-elle — qu'elle a commis « l'œuvre de chair » selon son expression. Contre une énorme somme d'argent, elle récupère ses lettres qu'elle enferme dans un coffret. A la veille de recevoir l'assignation du procès que le Corse lui intente, elle s'ouvre entre les deux yeux, une plaie en se cognant à son piano, plaie qui montre, dit-elle, « la chair crue »<sup>11</sup>. Intolérable plaie — pourtant minime — qui la défigure, chair qui vient faire voir le réel du corps, viande désinsérée du signifiant, incision qu'elle fera par trois fois ouvrir et fermer chirurgicalement. La lettre sera désormais l'objet à détenir, objet voilé identifiable au phallus, voilé par la langue étrangère, et chargé de maintenir le désir à distance. C'est dans la lettre qu'est l'instrument de la jouissance du corps de l'Autre.

C'est une lettre d'elle qui décidera Freud, d'abord réticent, à la prendre en analyse, une lettre dont le brouillon était français, une lettre en allemand dont le contenu n'est pas public<sup>12</sup>. La lecture de *l'Introduction à la psychanalyse* au chevet de son père mourant avait inauguré pour elle son transfert à Freud. Le temps de constitution de sa demande, de 1923 à 1925, s'accompagne d'actions qui sont véritablement le terrain sur lequel l'acting-out va se dérouler. Tandis qu'elle se documente, et sur Freud, et sur ses opérations<sup>13</sup>, elle se fait littéralement

10. Chacun des *Cinq Cahiers* porte le titre « Bêtises », nom qu'elle donnera aussi à ses opérations. Les quatre premiers sont en anglais, le dernier en allemand. « L'énigme des petits cahiers fut l'un des facteurs, ajoutés à d'autres, qui me poussèrent, après la mort de mon père, à demander à Freud une psychanalyse », in C. Bertin. *op. cit.*, p. 73.

11. « On aperçoit ma chair nue entre les deux petites lèvres béantes de la plaie. On dirait de la viande crue ». Marie Bonaparte. *L'appel des sèves*, Imago Pub, p. 884.

12. *Lettre de Freud à Laforgue*. in C. Bertin, extrait de : André Bourguignon « N.R.P. », n° 15, p. 267.

13. Freud avait subi, en 1923 sa première opération d'exérèse de son cancer de la mâchoire, dans un dispensaire de banlieue, alors, note Max Schur, qu'il aurait dû être transféré à la clinique Lœw, où il avait conduit sa patiente Emma lors de ses hémorragies dues à l'erreur professionnelle de Fliess. Il avait également subi l'opération de Steinach, ligature des canaux spermaticques, dans le but de freiner l'évolution du cancer. Max Schur, *La mort dans la vie de Freud*, Gallimard, pp. 420 et 434.

montrer l'intérieur du corps de son père et livrer « le morceau de chair » recherché — de fait, la prostate enlevée par celui qu'elle appelle l'Ami, son amant, et à propos duquel elle construira sa plainte de frigidité<sup>14</sup>. Toujours dans ce temps-là, elle se réfère à un professeur de Vienne s'occupant de sexualité, Halban, et publie en signant *Narjani* un article sur la cure de la frigidité par intervention chirurgicale, rapprochant le méat urétral du clitoris<sup>15</sup>. Enfin elle fait successivement corriger ses seins et sa cicatrice du nez.

Son analyse avec Freud sera ponctuée par trois opérations qu'elle nomme du nom avec lequel elle a signé son article : *opération Narjani*. Freud s'y oppose mais il ne peut l'en empêcher. Dès qu'elle l'a faite, elle regrette « sa bêtise » mais elle ne pourra s'empêcher de recommencer. C'est après la tranche d'analyse qu'elle effectue, en 1932-33 semble-t-il, avec Lœwenstein qu'elle n'y aura plus recours. Elle continuera toujours, par contre, à s'intéresser aux excisions clitoridiennes de par le monde, ethnologiquement...

Ces opérations, d'avril 1927 et de mai 1930, ont toutes les caractéristiques de l'acting-out, adressé à l'analyste et même restitué à l'analyste. (Aucun élément public ne permet de connaître celle de janvier 1931).

L'adresse à l'analyste, c'est la présence indispensable de Ruth Mack Brunswick à la table d'opération, telle une image déterminative de rêve ou d'écriture hiéroglyphique. En mai 1930, à Paris, non seulement la présence de R. Mack Brunswick, mais celle de Max Schur, médecin de Freud après avoir soigné Marie Bonaparte d'une cystite à la clinique Loew, sont indispensables. De plus, le scénario se complète : « Mon ami, écrit-elle à Briand, comme je vous l'ai dit l'autre jour, je serai opérée mercredi prochain à l'Hôpital américain de Neuilly. Voulez-vous, quand vous reviendrez de Genève, puis de Cocherel, m'apporter là les lettres<sup>16</sup> que je vous ai demandées ? J'espère pouvoir alors vous recevoir un instant moi-même — ce qui me serait une grande joie — sinon, si j'étais trop mal à ce moment, vous pourriez remettre le

14. « On m'a exilée de la chambre où on l'opère : on ne veut pas que je regarde. Mais je vois par la serrure, le sang... Par le trou étroit, on ne voit que du rouge coulant en bas... J'avais droit de souffrir et j'avais droit à voir, et je vois... Les médecins... m'ont montré sur ma demande, ce qui, arraché par eux de substance vivante, par eux va être emporté ». Marie Bonaparte, *Monologues devant la vie et la mort*, P.U.F., 1951.

15. Célia Bertin, p. 242.

16. Souligné par moi. Célia Bertin, p. 298. Cf. Sur l'analyse de l'Acting-out : Philippe Julien, « L'Homme aux cervelles fraîches », *Lettres de l'École*, n° 19, 1976, p. 330.

paquet fermé à la dame qui va habiter à l'hôpital avec moi, et qui est pour moi une vraie et dévouée amie, et qui l'enfermerait dans la caisse en fer que j'emporte avec moi à l'hôpital en attendant ma guérison. Cette dame est une doctoresse américaine, M<sup>me</sup> Mack Brunswick, élève comme moi de Freud, etc. ».

L'analyse avec Freud se déroulait en allemand, un peu en anglais, pas en français, c'était une des conditions posées par Freud. Mais alors, la fonction même des langues, agie dans la cure, devenait un problème. Même les Cahiers n'étaient pas en français. Or son fantasme était, à mon sens, étroitement dépendant des trois langues. De l'intrication de la lettre et de la chair dans les langues, on a, entre autres traces, la façon dont, par exemple, elle retranscrit, dans son autobiographie française, les mots qui l'ont initiée à ce qu'elle appelle les mystères de la vie, ou l'hyménée, ou l'œuvre de chair « *Etwas geht hinein* »<sup>17</sup>. Elle ne traduit pas. Elle ne traduit pas parce que pour elle, c'est intraduisible, comme on le montrera ensuite, elle ne peut pas le dire en français, parce que en français, à moins de supposer quelque chose comme « Et te vas ce gaitine haï », ça ne veut rien dire.

En répondant favorablement à sa demande de le traduire, puis en lui demandant à son tour de diriger l'édition de toutes les traductions de ses œuvres, Freud ouvrait le champ de l'acting-out. Elle dévoilera donc aux analystes français ce que l'allemand leur masque dans les textes de Freud. Or, que la lettre comme objet métonymique atteigne le public et fasse là métaphore, c'est ce qu'elle a toujours évité. Elle reconstruit donc une scène parallèle à la cure où elle restaure le défaut d'articulation symbolique au lieu de l'Autre, elle restaure l'analyste sous forme agie et, dans l'anesthésie, s'éclipse comme sujet. En lui donnant ses textes, ses lettres à incorporer et à livrer au public dans la réalité, ce qui précisément est son fantasme, Freud la prive de son fantasme comme support du réel. Le manque phallique n'a plus place sur la scène du transfert dans la cure, l'objet de la pulsion scopique va intervenir dans le réel pour le dévoiler et le faire voir, l'incision du clitoris, l'excision serait probablement le mot plus exact. Faute de pouvoir séparer dans la cure l'Autre de l'objet a, ce qui aurait précisément permis dans l'au-delà de la demande le travail du manque phallique, l'acting-out montre l'objet a dans le réel faute de pouvoir le situer au lieu de l'Autre et restaure l'analyste en le lui adressant, de l'extérieur de la cure.

En lui donnant ses Cahiers, Marie Bonaparte donnait à Freud bien plus que du matériel à analyser. En lui « donnant » en retour le

17. Marie Bonaparte, *L'Appel des Sèves*, p. 526.



*Léonard*, Freud répondait sur un terrain commun, analysant-analyste, rabattant le fantasme sur la réalité. Les interprétations suggérées par Marie Bonaparte elle-même, reprises par Jones, par Célia Bertin, sur l'incorporation du phallus de l'analyste, l'introjection du Moi de l'analyste, l'identification à Freud (comme Freud s'était identifié à Léonard), avec répétition des couples homosexuels de son père et Léandri, son mari et Valdémair, Freud et Fliess, ne rendent pas raison de l'acting-out, des opérations. Freud parle de la *wilde-phantasie* de la Princesse, Célia Bertin de son caractère, E. Roudinesco de sa passion chirurgicale.

Or, comme on le montrera ensuite, traduire Freud importait, non seulement du point de vue du contenu de ce qui était traduit, mais aussi du point de vue de l'acte de traduction. Traduire Freud, c'était faire du Un avec lui. Dans ce champ du Un, pas de subjectivisation du sexe, d'où la nécessité de faire surgir du a, pour faire du Un, non avec l'autre, mais avec l'objet a, pour pouvoir réintroduire auprès de l'analyste la question de la castration symbolique. On peut considérer que cette réintroduction, cette restitution de l'acting-out à l'analyste, Marie Bonaparte s'y applique.

Elle annonce à Freud que cette opération, « sa bêtise », marque « la fin de sa lune de miel avec l'analyse ». S'instaure alors un dialogue houleux entre Freud et elle qu'elle entame avec cette question qu'elle lui adresse : « Comment agir avec Halban *qui comptait sur elle comme collaboratrice* ?<sup>18</sup> ». Sont remises en chantier toutes les demandes en cours, faire médecine, avoir des amants, ne plus être frigide, etc., jusqu'au mois d'août où, dit Célia Bertin, la tourmente se calme, et le 15 août, jour de la Sainte-Marie, Freud, continuant de confirmer le terrain commun entre elle et lui, lui envoie des projets de bande et prière d'insérer pour la publication de la traduction du *Léonard* chez Gallimard, accompagnés de ce commentaire : il avait, *lui aussi*, commencé sa carrière par des traductions<sup>19</sup>.

Quelques temps avant son opération, souhaiter tenir la place d'analyste lui avait fait écrire : « Mais quand pourrai-je moi-même analyser — j'allais écrire assassiner — des êtres vivants ?<sup>20</sup> » L'analyste

18. Souligné par moi. Célia Bertin, p. 283. *Lettre du 7 mai 27* de Marie Bonaparte à Freud.

19. Souligné par moi. Célia Bertin, p. 285. Rappelons que Freud avait commencé ses publications par une traduction de John Stuart Mill, puis de Charcot, puis de Bernstein. Il ne redeviendra traducteur qu'en 1938 pour traduire, avec sa fille Anna, un texte de... Marie Bonaparte : *Topsy*.

20. Cité par C. Bertin, p. 284 : *Lettre de Marie Bonaparte à Laforgue*, 1<sup>er</sup> avril 1927.

est bien le support, par le transfert, de la lettre en souffrance, mais pour elle, la lettre n'arriverait à destination que par effraction du corps de l'Autre.

On ne peut que remarquer que les opérations *Narjani* ont cessé après son analyse avec Lœwenstein, dont, entre autres caractéristiques, tout laisse supposer qu'elle s'est déroulée en français. En quoi traduire les lettres de son analyste pour les publier la plaçait dans le champ de l'Un ? Pour avancer une première réponse, on peut aller chercher la nouvelle de Borgès, « Pierre Ménard, auteur du *Quichotte* », superbe commentaire sur la traduction, et après laquelle, comme le dit Steiner, « toutes les études sur la traduction ne sont qu'un commentaire de ce commentaire »<sup>21</sup>. Cette même nouvelle vient aussi sous la plume de Derrida à propos de la traduction<sup>22</sup>. Existe-t-il une plus belle façon de poser la question de l'auteur d'une traduction que celle de Borgès ? Car l'entreprise de Pierre Ménard n'est pas de traduire le *Quichotte*, mais bien sûr d'écrire le *Quichotte*. Le jeu est ardu jusqu'à la nausée, commente Steiner ; « Etre Miguel de Cervantès... était vraiment un procédé trop facile », ... il fallait « continuer à être Pierre Ménard et arriver au *Quichotte* à travers les expériences de Pierre Ménard »<sup>23</sup>.

Car bien évidemment, « le texte de Cervantès et celui de Ménard sont verbalement identiques ». « Le vrai traducteur, ajoute Steiner, sait que le fruit de son industrie appartient "à l'oubli" car chaque génération retraduit invariablement ou "à l'autre", celui à qui on doit d'exister, son père, la grande ombre qui l'a précédé. Ce qu'il ne sait pas, "c'est qui de nous deux est en train d'écrire cette page" »<sup>24</sup>.

Renvoyé au champ du Un, le traducteur met en acte ce puissant fantasme de langue universelle, de cette « *Ursprache* » de Hölderlin, de la « *reine Sprache* » de Benjamin, la liste depuis Babel pourrait être longue. Qu'on cite par exemple la *lettre de Lord Chandos*, utilisée par Blanchot :

« Je veux dire que la langue dans laquelle il me serait peut-être donné, non seulement d'écrire, mais de penser n'est ni le latin, ni l'anglais, ni l'espagnol, mais une langue dont pas un mot ne m'est connu, une langue

21. George Steiner, *Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction*, Albin Michel, p. 76.

22. J. Derrida, *L'oreille de l'autre, Otobiographies, transferts, traductions*, Vlb éditeur, Québec, p. 133.

23. G. Steiner, *op. cit.*, p. 77.

24. *Ibid.*, p. 79.

que me parlent les choses muettes et dans laquelle je devrai peut-être un jour, du fond de la tombe, me justifier devant un juge inconnu<sup>25</sup>. »

Ou la poétesse russe Tsvétaïéva, à propos de ses traductions de Rilke :

« Aujourd'hui, j'ai envie que Rilke parle à travers moi. Dans le langage courant, cela s'appelle traduire. (Comme c'est mieux en allemand : *nachdichten* ! Tout en suivant la trace d'un poète, frayer encore une fois la route qu'il a déjà frayée. Soit pour *nach* [après], mais il y a *dichten*, le toujours nouveau. *Nachdichten*, c'est refrayer la voie sur des traces que l'herbe envahit dans l'instant.) Mais la traduction signifie aussi autre chose. On ne fait pas seulement passer une langue dans une autre langue, (le russe par exemple), on passe aussi la rivière. Je fais passer Rilke en langue russe, tout comme il me fera un jour passer dans l'autre monde<sup>26</sup>. »

L'entrée en scène du métalangage est là, c'est ainsi que le trilingue a toujours, dans son passage d'une langue à l'autre, la troisième qui vient révéler, dit Benjamin, « la physionomie du "pur langage" qui a précédé et qui sous-tend les deux langues »<sup>27</sup>. Comment le sujet bilingue, sinon trilingue au sens où il est toujours déjà trilingue, peut-il alors reconnaître que cet *Ursprache* est ce que Freud appelle « *urverdrängt* », refoulé originaire ? La question est de montrer comment le trilingue engagé à faire de son corps le support du raccord entre les langues va devoir créer un espace de dissociation entre les deux langues, qui va l'amener à utiliser la barre de l'écrit comme frontière.

Notons, avant d'aller plus avant, que Steiner, trilingue « de naissance », utilise une métaphore qui n'est pas sans rappeler ce qui vient d'être montré au sujet de Marie Bonaparte : « A considérer la traduction comme une herméneutique de l'élan, de la *pénétration*, de la *mise en forme* et de la *restitution*, on dépasse le modèle stérile à trois volets qui domine tout au long sa théorie et son histoire » (littéralisme, paraphrase et imitation)<sup>28</sup>.

Remarquons, en annexe, que l'analyse de Marie Bonaparte avec Lœwenstein s'est accompagnée de vomissements répétés qui, au lieu d'être analysés, comme le fait Célia Bertin, sur le mode de la culpabilité, doivent à mon avis beaucoup à la restitution du phallus incorporé.

25. Hugo von Hofmannsthal, *la lettre de Lord Chandos*, in Maurice Blanchot, *L'espace littéraire*, Idées, Gallimard, p. 243.

26. Tsvétaïéva, « Quelques lettres à R.M. Rilke », in *Correspondance à trois. Rilke. Pasternak. Tsvétaïéva*, NRF, Gallimard, Du monde entier, p. 31.

27. Benjamin, *Die Aufgabe des Uebersetzers*, cité par G. Steiner, p. 71.

28. G. Steiner, *op. cit.*, p. 283.

Avec quelle particularité le refoulement se produit-il chez le bilingue ?

Commençons par retranscrire dans une version plus exactement lisible, selon nous, que la version du Seuil ce bref passage de Lacan<sup>29</sup> :

« L'autre jour, nous avons eu un malade grave, cas clinique que je n'ai certainement pas choisi, mais qui était extrêmement intéressant parce qu'il faisait, en quelque sorte, jouer à ciel ouvert, la relation d'inconscient dans sa difficulté d'arriver à passer dans le discours analytique. Il le faisait jouer à ciel ouvert parce qu'en raison de circonstances exceptionnelles, tout ce qui chez un autre sujet comparable eut pu passer dans le mécanisme du refoulement se trouvait chez lui supporté par un autre langage, un langage de portée assez réduite qu'on appelle dialecte, nommément le dialecte corse. Ce dialecte avait fonctionné pour lui dans des conditions extrêmement particulières, en forçant si on peut dire la fonction de particularisation propre au dialecte, à savoir qu'il avait vécu depuis son enfance à Paris — enfant unique avec un père et une mère, personnages extraordinairement refermés sur leurs lois propres.

« Il avait vécu avec ces deux personnages parentaux, enfermé dans un usage exclusif du dialecte corse. Il s'était passé des choses assez extraordinaires entre ces personnages parentaux, à savoir perpétuellement des manifestations ambivalentes de leur extrême attachement et de la crainte de voir pénétrer le terme que l'on appelle l'objet étranger. Ces querelles se poursuivaient à ciel ouvert, c'est-à-dire en le plongeant de la façon la plus directe dans l'intimité conjugale de ses parents, mais tout cela s'était passé dans le dialecte corse.

« Rien ne se concevait de ce qui se passait à la maison, sinon en dialecte corse. Il y avait deux mondes : le monde de l'élite, celui du dialecte corse, et puis ce qui se passait en dehors, qui était d'un autre registre. Et la séparation entre les deux était maintenue encore présente dans la vie du sujet, étant donné la façon dont il nous a raconté la différence de ses relations au monde, entre le moment où il était en face d'elle, sa mère, et le moment où il se promenait dans la rue.

« Qu'en résultait-il ? C'est là le cas le plus démonstratif. Il en résultait deux choses : une chose qui était apparente dans l'interrogatoire, la difficulté que le sujet avait à révoquer quoi que ce soit de l'ancien registre, c'est-à-dire purement et simplement, à l'exprimer dans le dialecte de son enfance. C'était toujours le seul qu'il parlait avec sa mère. Cette difficulté, il nous l'a exprimée avec toute l'ampleur que vous m'aviez dite : « Je ne peux pas le sortir » disait-il. C'était bien ce que je lui demandais, de s'exprimer dans le dialecte corse, de me répéter les propos

---

29. J. Lacan, Séminaire du 14 décembre 1955. Texte établi par moi d'après la sténotypie. *Les psychoses*.

qu'il avait pu échanger avec son père. Mais d'autre part, on voyait chez lui une névrose. Nous avons les traces d'un comportement qui laissait voir le mécanisme qu'on peut dire, à proprement parler, régressif — terme que j'emploie toujours avec prudence. On voyait comment, à une certaine façon qui était très singulière de pratiquer sa génitalité, (c'était sur le plan imaginaire), il tendait, là aussi d'une façon très visible, à une sorte d'activité régressive des fonctions excrémentielles.

« Mais d'autre part, tout ce qui était de l'ordre du contenu habituellement refoulé, c'est-à-dire exprimé par l'intermédiaire des symptômes de la névrose, était là parfaitement présent, et je n'avais aucune peine, il s'exprimait d'autant plus facilement que c'était supporté par l'autre langage.

« J'ai fait cette comparaison de l'exercice d'une censure sur un journal, non seulement d'un tirage extrêmement limité, mais dans une langue, un dialecte qui ne serait compréhensible qu'à un nombre archiminime de personnes. La fonction du langage comme telle, c'est-à-dire l'intervention du discours commun, l'établissement du discours commun, je dirais presque du discours public, chez le sujet, est un facteur important pour la fonction propre du mécanisme de refoulement. Celui-ci, en soi-même, est quelque chose qui relève de l'impossibilité d'accéder à un certain passé de la parole du sujet liée à une certaine fonction primaire, la parole liée au monde propre de ses relations infantiles, comme Freud l'a souligné. Ces relations, de ce fait, ne peuvent passer dans le discours commun. Ici, cette parole continue pourtant à fonctionner dans le champ de la reconnaissance, continue à fonctionner comme parole dans cette langue primitive distincte, qui est déjà donnée là au sujet, par la distinction de son dialecte corse dans lequel il pouvait dire les choses les plus extraordinaires, c'est-à-dire, à son père : « Si tu ne t'en vas pas, je vais te foutre dans le mal ». Toutes les choses qui auraient été les mêmes choses à dire chez un sujet névrosé ayant dû construire la névrose de façon différente étaient là visibles, pourvu qu'on fût dans le registre de son autre langue qui était la langue non seulement dialectale, mais inter-familiale. Qu'est-ce que le refoulement pour le névrosé ? C'est qu'il fabrique cette autre langue avec ses symptômes, c'est-à-dire, si c'est un hystérique, un obsessionnel, avec la dialectique imaginaire de lui et de l'autre. Vous voyez donc que le symptôme névrotique, dans sa construction, joue le rôle de la langue qui permet d'exprimer le refoulement. C'est bien ce qui nous fait toucher du doigt que le refoulement et le retour du refoulé sont une seule et même chose, l'endroit et l'envers d'un seul et même processus. »

La traduction se révèle homologue au fonctionnement de l'inconscient, et traduire vient réaliser une remise en jeu forcée du refoulé. Suivons Freud pas à pas.

Quand il oublie « Signorelli », Freud, à partir des ruines métonymi-

ques de Boltraffio, Boticelli, Bosnie-Herzégovine, retrouve le *Herr* de l'autre langue qu'il avait *unterdrückt*, passé sous silence, et par traduction *Signor*, qu'il avait *verdrängt*, refoulé. Là où « Signorelli » est appelé, il n'arrive pas car il y a échec de la métaphore concernant quelque chose qui ferait médiation entre le *Herr* de la mort, chu dans les dessous, et « Signorelli »<sup>30</sup>.

La fragmentation de « Signorelli » en « Signor » est la conséquence de cette métaphore non réussie, que Lacan écrit.

$$\frac{x}{\text{Signor}} \quad \frac{\text{Signor}}{\text{Herr}}$$

x venant indiquer la place à laquelle « Signorelli » oublié n'arrive pas.

Mais les mots étrangers, remarque Lacan, sont particulièrement fragmentables. Le passage entre les langues favorise l'éclatement du signifiant dans les non-sens les plus inattendus où, en tant que substitution hétéronyme, la traduction réussie s'installe sur le refoulement de ces fragments. Tout comme pour l'exemple d'atterré<sup>31</sup>, où la terreur est du sens injecté dans atterré par le refoulement de l'homophonie du non-sens ter-terre:

$$\frac{\text{atterré}}{\text{ter}} \quad \frac{\text{ter}}{\text{terreur}}$$

les deux langues n'ont de séparation que l'écrit de la barre. Autrement dit, le sujet bilingue, en changeant de langue, se livre en même temps à ce genre de transcription : *Vorläufige Mitteilung : Angeregt durch eine zufällige Beobachtung...* Fort l'œil-figue, mi-taille longue : Ane gai recte doux, rechaille nez-dessous phallique, bée aux barres toungue ..., etc<sup>32</sup>.

On peut, en suivant ce fil, supposer que la clinique où Marie Bonaparte a fait faire cette opération s'appelant la clinique « Lœw », le fait d'avoir, pendant sa cure avec Freud été amoureuse de Lœwenstein, dont elle avait favorisé la venue à Paris, est envisageable comme symptôme, à écrire métaphoriquement :

$$\frac{\text{Loewenstein}}{\text{Loew-love}} \quad \frac{\text{Loew-love}}{\text{amour}} \rightarrow \text{Loewenstein} \left( \frac{1}{\text{amour}} \right)$$

Rajoutons cette note du 7 octobre 1925 où Marie Bonaparte rapporte sa conversation avec Freud : « Avait-il lu Einstein ? Savait-il qu'avant de le rencontrer, elle le comparait à Einstein ?... Vous seriez plutôt un

30. J. Lacan, Séminaire du 20-11-1957, *Les formations de l'inconscient* (inédit).

31. *Ibid.*, 5-11-1957.

32. Eric Legroux, *Bulletin de la Transa*, n° 1.

“produit du mélange” (en allemand dans le texte)<sup>33</sup>. Une *Mischperson* ? On ne peut s’empêcher de penser au mot mélangé Love-Einstein.

Tout ceci montre que le sujet bilingue, selon qu’il est dans une langue ou dans l’autre, n’a pas affaire aux mêmes signifiants refoulés. *Ce qui est refoulé dans une langue peut être à ciel ouvert dans l’autre*. L’écriture de la métaphore n’est pas permutable comme pourrait l’être une proportion. Si en effet, on écrivait en haut à gauche, non plus Lœwenstein, mais amour, l’écriture des autres termes ne pourrait être que de l’ordre, par exemple, de :

$$\frac{\text{amour}}{\text{âme}} \quad \frac{\text{âme}}{\text{Seele}}$$

La langue universelle est ce à quoi renvoie le « *Herr* » *unterdrückt* sous la barre. C’est là qu’est l’objet métonymique.

Son identification imaginaire à sa mère morte n’était pas un mystère pour Marie Bonaparte, mais l’objet phallique dont son père avait, pourrait-on dire, privé sa mère, était une lettre, objet auquel l’enfant s’attachera précisément par la voie de cette identification au cadavre de sa mère, « chair crue » dont le phallus en tant que signifiant a été extirpé, viande déshabillée du parlêtre.

Les passages entre les langues rendent plus que tout autre le sujet trilingue sensible au peu de sens des mots, à la diffraction métonymique du signifiant. Pour que son message soit authentifié dans l’Autre, il faut que la frontière soit tracée, départageant une langue de l’autre langue, frontière qui ne se supporte que de la barre de l’écrit. Ce passage entre les langues n’est pas réglé par la doctrine, n’est pas non plus réglé par le recouvrement syntagmatique des deux langues, l’évaluation du raccord des deux langues s’effectue au coup par coup, un par un, par le sujet traducteur qui est, lui-même, support de la frontière entre les langues dont le point de raccord est un trait qui les sépare.

C’est à cette conjonction, à la fois imaginaire et symbolique, qu’est redevable le rapport si particulier de Marie Bonaparte à la lettre. En apprenant qu’un de ses amants, Reverdin, qu’elle n’aimait pas, précise-t-elle, est mort, elle réclame ses lettres à elle. Elle apprend qu’elles ont été brûlées. Elle ne dort plus, ne peut plus travailler pendant plus de trois mois. « Tels les Rajahs de l’Inde, il fit brûler avec lui les femmes qu’il aima sous forme de leurs lettres... Moi avec<sup>34</sup>. »

Comment alors envisager le rôle qu’elle a joué dans la récupération et la publication tronquée des lettres de Freud à Fliess ? L’émoi de Freud,

33. C. Bertin, p. 262, extrait du *Journal d’analyse*, 7 oct. 1925.

34. C. Bertin, p. 290, *notes inédites*, 1929.

début 1937, apprenant qu'elle a en sa possession les lettres et documents qu'il ne veut pas voir divulger<sup>35</sup> continue de lui confirmer, même douze ans après, que l'objet phallique à conserver est bien dans la lettre, dans les lettres de Freud en particulier. « J'ai une curieuse aversion à l'idée de la destruction de vos lettres et manuscrits », lui écrit-elle<sup>36</sup>, aversion que ne justifie peut-être pas leur seul intérêt pour l'histoire de la psychanalyse. C'est peut-être aussi cette « curieuse aversion » qui lui fera vider les poubelles de Freud lors du départ de Freud en 1938 pour Londres. « Recherchant jusque dans la corbeille à papier du maître, elle sauve des papiers et documents que Freud désirait voir disparaître avant l'exil<sup>37</sup>. »

Que la lettre ne soit pas détruite est certainement un impératif, mais qu'elle ne soit pas-toute publiée lui est tout autant nécessaire. Elle n'a pas détruit l'énorme somme de lettres et Cahiers privés destinés ... à sa fille, à ses psychobiographes, aux historiens de la psychanalyse ? Les « petits papiers » viennent en doublure de l'œuvre publique, mais auxquels elle réserve un usage semi-public, comme on le montrera plus loin.

Cette part privée, c'est ce qui va être prélevé dans les lettres de Freud à Fliess. Célia Bertin écrit que Marie Bonaparte « prépare » l'édition et qu'Anna Freud « opère » la sélection. E. Roudinesco<sup>38</sup> indique que cette amputation des lettres est l'œuvre des trois éditeurs (M. Bonaparte, A. Freud, E. Kris). Il est en effet difficile d'imaginer que Marie Bonaparte n'y ait pas pris part, tant cela correspond à la fois à sa propre histoire et à sa propre attitude envers la publication de ses œuvres à elle. En prélevant dans les lettres à Freud la part privée, et ce pourrait-on dire, indépendamment du contenu de cette part privée (et du point de vue du contenu, on peut admettre que ce soit probablement Anna Freud qui ait opéré la sélection), elle conserve sous le manteau l'os de la lettre. Ceci remplit à la fois la condition de ne pas se séparer de la lettre, ce qui toujours évite à Marie Bonaparte de rencontrer la limite de sa jouissance, et la condition de continuer à recréer, à protéger dans son analyste, l'instance du A, le maintenant dans la demande adressée à lui,

---

35. C. Bertin, p. 315., et E. Roudinesco, *La bataille de 100 ans*, p. 329 : « Notre correspondance était aussi intime que vous pouvez l'imaginer... Puis-je offrir d'en payer la moitié... Je ne voudrais pas qu'elles viennent, même en partie, à la connaissance de la soi-disant postérité ». *Lettre de Freud à M. Bonaparte*, cité par Max Schur.

36. C. Bertin, p. 315, *Lettre du 7 janvier 1937*.

37. C. Bertin, p. 320.

38. E. Roudinesco, *op. cit.*, p. 330.



de supporter le a, dans un transfert qui n'est pas fini, qui reste noneffectué<sup>39</sup>.

En ne publiant pas-tout Freud, elle maintient chez l'analyste Freud de l'Autre non barré, Freud reste le Père idéal détenteur de l'objet phallique qu'elle a subtilisé et qu'elle détient par devers elle, ne le dévoilant qu'aux initiés, dans le collectif des analystes. Là encore, cette publication tronquée lui fait, toujours et à nouveau, réintroduire auprès de Freud sa question portant sur la castration symbolique du Père idéal.

Le contenu imaginaire reste pour elle toujours le même : « Quelle perte, écrit-elle après avoir vu quelques exemplaires des lettres, pour nous, la postérité... si les dialogues de Platon... eussent été détruits... par pitié envers Socrate, afin que la postérité n'apprenne pas que Socrate s'était adonné à la pédérasie avec Phèdre et Alcibiade ! Rien de semblable ne peut être dans vos lettres<sup>40</sup> ! »

Quel que soit son contenu, la lettre, si elle est toute-publiée, dévoilera ce qui, bien qu'écrit n'est pas lisible, et qui est là signalé par la dénégation (Rien de semblable...) le signifiant du désir. La dénégation trouvée dans « L'appel des Sèves » autobiographique a la même valeur : « Subir à 16 ans un procès où ma réputation se ternirait si le Corse y produisait toutes mes lettres, comme il m'en menace ?... Frifri m'a révélé que l'hymen rompu ne se refait pas. *Ne pourrait-on croire que le mien l'a été*<sup>41</sup>. »

Toute-publiée, la lettre arrivera à destination dans cet espace du sujet par là créé, entre l'Autre et l'objet a. Mais pour ainsi abandonner sa part privée, il faut, pour Marie Bonaparte que la perte symbolique de l'objet phallique ait eu lieu et que l'analyste ait été voué à la déchéance de l'objet a. Sinon, il n'y a pas de manque au lieu de l'Autre, et en ce lieu le maître règne. « Cher père... », écrit toujours Marie Bonaparte à Freud. Le transfert non effectué lui ouvre toutes grandes les portes du disciple. Toutes ses activités et publications estampillées « Freud-a-dit », à l'image du billet de Freud sur la page de garde de « l'Étude d'Edgar Poe », peuvent être considérées comme servant à dompter, fasciner l'autre imaginaire inhibé, attiré en terrain commun, pendant que circule sous le manteau — des psychanalystes — la petite histoire, celle des on-dit, faute de pouvoir atteindre l'Autre comme lieu symbolique. « L'essentiel de son trajet analytique sera gardé secret dans un journal non publié. Pourtant, elle fait lire celui-ci à Jones, qui le mentionne sans

39. Terme proposé par J. Allouch, séminaire sur le Transfert 1982-83, (inédit)

40. C. Bertin, p. 315, *Lettre du 7 janvier 1937*.

41. Marie Bonaparte, *L'appel des sèves*, p. 694.

le nommer, dans sa biographie de Freud, puis elle le donne à Schur qui le cite explicitement dans son livre. Ainsi le document "introuvable" fonctionne-t-il dans la "famille" analytique comme des lettres volées que l'on cherche à la fois à cacher et à montrer<sup>42</sup>. »

Réduite au signe du désir, la lettre est la barre même, le trait de la censure. Comme telle, elle n'atteint pas l'Autre dont aucun message inversé, accusant réception de la demande, n'est à attendre. C'est en se mutilant par acting-out de ce dont le manque lui permettra d'avoir accès à l'Autre qu'elle crée le public chargé d'authentifier son message pour que ce dernier puisse être adressé au sujet. C'est également en mutilant la lettre de la petite histoire qu'elle donne à la petite histoire la charge de trouver l'adresse du sujet. Freud-a-dit et on-dit-que indissociables sont la marque même de l'impossible à redire. Le retour à Freud de Lacan est ce qui permet aux analystes d'éventuellement redire au lieu de répéter<sup>43</sup>. C'est un point faible du texte de Derrida « le Facteur de la Vérité<sup>44</sup> », qui rabat la *Wiederholungszwang* à une répétition symptomatique de Bonaparte et de Lacan à propos de cette fameuse Lettre Volée.

Il est en effet indiscutable que le texte de Lacan sur la Lettre Volée prend en compte la lecture de psychanalyse « appliquée » d'Edgar Poe faite par Marie Bonaparte. Mais il en constitue une interprétation.

Marie Bonaparte lit dans la Lettre Volée ce qu'elle connaît. L'anglais, pour commencer. Le ministre découvre la lettre « *that hung... from a little brass knob just beneath the middle of the mantelpiece* ». Marie Bonaparte y voit le regret, de la part d'Edgar Poe, du phallus maternel, et le reproche à la mère de l'avoir perdu<sup>45</sup>. « La lettre, véritable symbole du pénis maternel "pend" à son tour au-dessus de l'âtre de la cheminée tout comme pendrait le pénis de la femme... », etc<sup>46</sup>.

Si Lacan reprend l'image de la lettre « entre les jambages de la cheminée<sup>47</sup> », « en quelque beau mitan... à cet endroit dénommé par les séducteurs le château Saint-Ange », et développe que la lettre féminise celui qui la détient, celui qui passe sous son ombre, comme effet de sujétion du signifiant, ce n'est pas en le justifiant par l'application lettre = phallus maternel = castration, largement commentée par

42. E. Roudinesco, *op. cit.*, p. 335.

43. J. Allouch, « La passe ratée du vice-consul », *Lettres de l'Ecole*, N° 22, 1978, p. 397.

44. J. Derrida, « Le facteur de la vérité », *Poétique*, n° 21, 1975, Seuil, p. 122.

45. Marie Bonaparte, *Edgar Poe, Sa vie, son œuvre*, p. 580.

46. *Ibid.*, p. 581.

Marie Bonaparte, mais en faisant du phallus le signe de la femme. Toutes les significations phalliques, de la lettre, renverront à la circulation réglée du signifiant. La femme, de faire-valoir qu'elle n'est pas-toute dans la jouissance phallique supporte cet au-delà du signifiant, toujours - déjà répété, ce trajet toujours - déjà prolongé de la lettre.

C'est effectivement à l'analyse d'*egopsychology*, comme celle présentée par Marie Bonaparte vis-à-vis d'Edgar Poe, que Lacan attribue, dans l'Introduction qui suit la « Lettre Volée », de « supprimer simplement toute référence aux pôles symboliques de l'intersubjectivité pour réduire la cure à une utopique rectification du couple imaginaire »<sup>48</sup>.

« *Was will das Weib?* C'est au journal secret de Marie Bonaparte qu'on doit cette formule de Freud, reprise par Jones<sup>49</sup>. Dans le rapport à la Vérité que rétablissaient ses acting-out, était-elle, en tant qu'absente comme sujet, si loin de la réponse ? Que la Lettre Volée soit interprétée par Lacan comme signe de la femme ne doit-il vraiment rien à celle, qu'à cette occasion, il appelle « la cuisinière » ?

---

47. J. Lacan, *Ecrits*, Seuil, p. 36.

48. *Ibid.*, p. 54.

49. C. Bertin, p. 263, utilisé par Jones. *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, t. 2, p. 445.

## A travers les langues

*«Twas brillig, and the slithy toves  
Did gyre and gimble in the wabe :  
All mimsy were the borogoves,  
And the mome raths outgrabe.»*

Lewis Carroll<sup>1</sup>.

*«Il était reveure; les slictueux toves  
Sur l'allouinde gyraient et vriblaient;  
Tout flivoreux vaguaient les borogoves;  
Les verchons fourgus bourniflaient.»*

Traduction d'Henri Parisot.

Dans sa Traversée du Miroir, Alice rencontre Heumpty Deumpty dont le nom signifie cette forme qui est la sienne, à savoir celle d'un œuf, et qui lui dit : « Lorsque *moi* j'emploie un mot,... il signifie exactement ce qu'il me plaît qu'il signifie... ni plus, ni moins. » Ce à quoi Alice rétorque : « La question est de savoir si vous avez le pouvoir de faire que les mots signifient autre chose que ce qu'ils veulent dire. » « La question, riposte Heumpty Deumpty, est de savoir qui sera le maître... un point, c'est tout. » Heumpty Deumpty, maître du vouloir dire des mots, va entreprendre d'expliquer à Alice ce que signifient les mots de la première strophe du poème *Jabberwocheux*. Explication qui « va de soi », ainsi que le dit Alice...

Nous voilà ainsi placés au cœur de cette différence de registre entre sens et signification, présence de « la langue », car il est indéniable que la lecture de ce poème produit du sens, même si les mots n'ont pas de

---

1. Lewis Carroll, *De l'autre côté du miroir*, Aubier-Flammarion, bilingue.

signification, et en dehors même de cette signification ; l'explication donnée par Heumpty Deumpty n'aboutit en fait qu'à placer la signification du côté de ce qu'il appelle les « mots-valises ». Avec l'explication s'estompe le rire.

Impossible donc de mettre en avant la « pensée » de l'auteur comme point d'appui d'une traduction des textes de Lewis Carroll ; impossible également de rester dans le mot à mot. Cette double impossibilité amène ainsi à poser la question de la traduction de la manière suivante : Comment traduire le peu de sens du signifiant ?

Comment traduire le travail de la face phonique des mots dans la langue ? Le texte de Lewis Carroll court sur cette face, y prend appui pour produire le « nonsense » à la recherche du sens, conformément à la maxime exprimée par la Duchesse dans *Alice au pays des Merveilles* : « Occupez-vous du sens et les sons s'occuperont d'eux-mêmes. »

Pour ce faire, Lewis Carroll utilise dans les jeux phoniques les mêmes mécanismes que l'on trouve à l'œuvre dans la production du trait d'esprit et que Freud a ramenés aux mécanismes des formations de l'Inconscient. Que les textes de Lewis Carroll travaillent comme des rêves empêche-t-il de les traduire, au sens où Freud disait à propos de « L'interprétation du rêve » qu'il faudrait en fait le réécrire directement dans l'autre langue avec d'autres exemples de rêve ?

Nous verrons, en analysant quelques exemples de la traduction d'Henri Parisot, qu'il s'agit bien là de traduction « littérale » ; c'est-à-dire qu'elle s'appuie sur la lettre et non pas sur le mot. Une traduction « littérale » n'est pas un mot à mot, mais une traduction à la lettre, une traduction de la lettre. Ainsi, plutôt que de la face phonique des mots (qui ne renverrait qu'à l'absurdité), c'est une traduction de la lettre qu'opère Henri Parisot. Il faut donc préciser la question précédente en la posant de cette manière : Comment traduire ce qu'il y a de lettre dans le signifiant, qui est la question de toute traduction.

Revenons donc à l'explication des mots d'Heumpty Deumpty :

« *Reveneure* : c'est quatre heures de l'après-midi, l'heure où l'on commence à faire revenir les viandes du dîner. » Il s'appuie sur la signification du terme « broiling », de griller ou rôtir un poulet, pour créer le mot-mixé (das *Mischwort*, dit Freud) « reveneure » à partir de « faire *revenir* les viandes » et *heure*. On y retrouve le même mécanisme de formation que pour la création du « familionnaire ».

REVEN	IR
	HEURE
REVEN	EURE

Le texte anglais, lui, crée « BRILLIG » par la communauté des lettres et la proximité de son avec « Broiling ».

La création « reveneure » fait surgir le temps dans la fixité de son retour et dans son lien à la répétition. L'heure n'est jamais que la « reveneure ».

La formation d'*allouinde* fait appel à un autre procédé, le même que celui du texte anglais. Repartons de l'explication qui en est donnée : « *allouinde* : allée qui mène au cadran solaire ; on l'appelle comme cela parce qu'elle s'allonge loin devant le cadran solaire... »

C'est une composition de mot par découpage phonique autre de la phrase. Comme « wabe » est formé de *way* et *be* (... a long *way* before...), *allouinde* est fait de *a loin de* (s'allonge loin devant...), connotant distance et éloignement.

Alors que *Reveneure* relève de la création métaphorique, *Allouinde* fait appel à la diachronie du langage et au glissement du sens le long de la phrase, par déplacement de l'accent phonique, par décomposition et recomposition, un peu sur le même mode que Rousseau et « roux sot » (qui est un exemple de « double sens »).

Un exemple tiré d'*Alice au pays des Merveilles* montrera un autre jeu de traduction. Ayant trop pleuré, Alice faillit se noyer dans ses larmes ; sur le rivage se tient une assemblée d'animaux à laquelle une souris entreprend de raconter sa triste histoire :

« C'est *que*... c'est long et triste ! » dit la souris en se tournant vers Alice et en exhalant un soupir.

« Vos *queues*, à vous autres souris, sont longues sans doute, dit Alice... »

Pour rendre l'homophonie de *tale* (conte, récit) et *tail* (queue), Henri Parisot joue sur celle de *que* et *queue*, transformant un peu le texte d'origine :

« Mine is a long and sad *tale* ! » : le mien est un long et triste récit...

« It is a long *tail* certainly... » : c'est une longue queue certainement...

Mot à mot où disparaît le jeu homophonique auquel vient s'accrocher le « nonsense ».

De même, qu'un bébé puisse se transformer en cochon autorise, ou peut-être est produit par la possibilité qu'offre la langue de passer d'un mot à un autre en substituant une lettre :

« Did you say *pig* or *fig* ? », « Avez-vous dit cochon ou figue » en est la traduction mot à mot, qui ne manque pas d'un certain piquant dans le non-sens, mais qui ne transmet pas ce jeu de substitution. Henri Parisot propose donc « Avez-vous dit cochon ou pochon ? ». C'est là une substitution du même registre que celle de « J'ai voyagé tête à bête avec lui », où ce qui est passé sous silence est donné dans une modification de l'expression verbale (c'est une bête).

Freud montre<sup>2</sup> que le trait d'esprit a « relation à l'Inconscient », en ce sens qu'il est soumis aux mêmes mécanismes que ceux des formations de l'Inconscient : le sens est engendré par les lois qui régissent les combinaisons du signifiant. Les textes de Lewis Carroll en sont une présentation, et, comme nous venons de le voir, leur traduction oblige, pour se faire, à un réglage sur les mécanismes de la formation des jeux de mots ou de la création verbale ; elle oblige à l'évocation, voire à l'invocation, à l'émergence de ces mêmes mécanismes. La traduction doit donc, ici, opérer avec ce qu'elle a à produire : l'apparition du sens dans le non-sens. Elle doit à la fois opérer avec l'exercice du signifiant et sa polyvalence par rapport au sens, et le produire, c'est-à-dire que non seulement elle a pour objet le trait d'esprit, la traduction du trait d'esprit, mais que de plus elle le produit, elle « fait » elle-même trait d'esprit. Nous en voyons pour preuve la surprise qu'elle provoque et le sentiment de plaisir procuré par sa réussite. Ce n'est pas tant qu'elle « soit réussie » qui importe que le fait qu'elle « réussit » le trait d'esprit, comme Freud a pu dire que « la défense réussit le refoulement ».

Au regard du texte anglais, il est manifeste que la traduction de Parisot ne prend pas appui sur le registre de la signification, le texte d'origine ne le rend d'ailleurs guère possible, et déplace la question de savoir si elle retransmet « correctement » le texte de Lewis Carroll sur celle concernant les mécanismes de sa formation. Nous avons isolé quelques-uns de ces mécanismes, ce qui nous a permis de nous rendre compte qu'ils correspondaient à ceux décrits par Freud dans la technique du trait d'esprit : condensation avec formation de substitut, fragmentation, légère modification d'un mot..., nous amenant à penser qu'ils sont également source du plaisir que procure cette traduction. « ... Ce que nous avons décrit comme techniques de l'esprit sont plutôt les sources à partir desquelles le trait d'esprit tire le plaisir », écrit Freud. La source du plaisir du trait d'esprit est donc à chercher dans son côté formel. On pourrait aller jusqu'à dire que ces techniques « sont » le trait d'esprit.

Cette traduction, disions-nous, fait trait d'esprit ; elle fait certes trait d'esprit pour le lecteur qui, tout à coup, est arrêté et voit surgir un sens « caché ». « Le non-sens, dit Lacan, a le rôle de nous leurrer assez longtemps pour qu'un sens inaperçu jusque-là, mais fugitif, un sens en éclair, de la même nature que la sidération qui nous a un instant retenu sur le non-sens nous frappe à travers cette saisie du mot d'esprit. » Un sens qui se saisit de nous, mais pas pour autant saisissable, attrapable, un sens « *unbegreiflich* » (qui n'est pas à la portée, pas compréhensible).

---

2. S. Freud, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'Inconscient*, Idées, N.R.F.

Le lecteur, de ce fait, se trouve mis à la place de cette « troisième personne » que Freud donne comme nécessaire au trait d'esprit, la « *dritte Person* », qu'il appelle aussi l'auditeur, l'Autre (*der Andere*), le public nécessaire, car c'est elle qui sanctionne le trait d'esprit comme tel, en ce sens que c'est en elle que s'accomplit l'intention du trait d'esprit d'engendrer du plaisir. Ce n'est pas celui qui fait le trait d'esprit qui en rit, mais l'Autre ; il ne peut en rire lui-même qu'après en avoir fait l'épreuve sur l'Autre, il n'en rit pour ainsi dire que « par ricochet ».

Assurément il y a une différence entre l'auditeur et le lecteur, dans la mesure où celui qui fait le trait d'esprit reçoit de l'auditeur une réponse sous la forme du rire, alors que celui qui écrit et publie reste sans la réponse de l'Autre, n'est pas assuré que cela fasse trait d'esprit. Il n'en demeure pas moins que dans les deux cas il y a appel à l'Autre, mais dans l'écriture l'auteur reste seul. Cet Autre auquel est adressée l'interrogation sur le peu de sens du signifiant, le lecteur en l'occurrence, authentifie pourtant ce qu'il y a de demande de sens, d'évocation d'un sens « au-delà », d'un sens dans le non-sens, par le plaisir que lui procure le trait d'esprit, même si cette authentification ne fait pas retour à celui qui est l'auteur du trait d'esprit.

Il authentifie le « pas-de-sens », dit Lacan, à savoir le pas franchi par la création du trait d'esprit. C'est avec cette authentification du peu-de-sens par le pas-*du*-sens que peut se faire le rire « par ricochet » : la demande est satisfaite. « Il y a authentification par l'Autre de cette allusion au fait que rien de la demande ne peut être atteint sinon par une sorte de succession infinie de pas-de-sens », dit Lacan. C'est à cela que peut se rattacher ce plaisir qu'a l'enfant du jeu avec les mots, plaisir « retrouvé » faisant l'attrait du non-sens, dont parle Freud dans la psychogenèse du mot d'esprit.

Que la traduction d'Henri Parisot fasse trait d'esprit est probablement ce qui arrête. Le pas *du* sens arrête le glissement métonymique. Elle ne donne pas lieu à ce que j'appellerai des « traductions en cascade », ce qu'a priori tout texte permet lorsqu'il est appréhendé sur le registre de la signification ou de la « pensée » de l'auteur.

Tout texte se prête donc à ce phénomène de « traductions en cascade », auquel nous allons nous intéresser par le biais des traductions du *Procès* de Kafka.

A ce jour, il y a trois traductions françaises du *Procès* de Kafka, celle de Vialatte<sup>3</sup>, la plus ancienne, celle de Goldschmidt<sup>4</sup> et celle de Lortholary<sup>5</sup>. La traduction de Lortholary a essayé de rendre le comique

3. F. Kafka, *Le procès*, Gallimard, Folio.

4. F. Kafka, *Le procès*, Presses Pocket.

5. F. Kafka, *Le procès*, Flammarion.



existant dans ce livre qui, jusqu'alors, ne réussissait à produire qu'un rire grinçant. Au bout du compte, on le retrouve ; néanmoins, si l'on fait crédit à ce que rapporte Max Brod, le comique devait bien être quelque part pour que le comité d'amis proches de Kafka, ainsi que lui-même, ait autant ri à la lecture faite par Kafka du premier chapitre de ce livre. Pourtant chacune des trois traductions prises séparément, et même celle de Lortholary pour ce qui est de ce premier chapitre du moins, ne fait guère rire le lecteur actuel. Or ce rire surgit à la lecture comparée de ces traductions, confirmant que la chute de celui-ci ne provient pas uniquement de la différence de contexte socio-culturel.

Prenons la phrase qui ouvre *Le Procès* :

— « *Jemand musste Josef K. verleumdet haben, denn ohne dass er etwas Böses getan hätte, wurde er eines Morgens verhaftet.* »

— « On avait sûrement calomnié Joseph K., car, sans avoir rien fait de mal, il fût arrêté un matin<sup>6</sup>. »

— « Quelqu'un avait dû calomnier Joseph K., car, sans avoir rien fait de mal, il fût arrêté un matin<sup>7</sup>. »

— « Il fallait qu'on ait calomnié Joseph K. : un matin, sans avoir rien fait de mal, il fût arrêté<sup>8</sup>. »

traductions auxquelles nous avons pu nous empêcher d'ajouter une quatrième :

— « Il fallait que quelqu'un ait calomnié Joseph K., car, sans qu'il ait fait quelque chose de mal, il fût arrêté un matin. »

à laquelle une cinquième pourrait faire suite :

— « Quelqu'un devait avoir calomnié Joseph K., car, sans qu'il ait fait quelque chose de méchant (de mauvais, de vilain...), il fût arrêté un matin. »

ainsi qu'une sixième, une septième..., laissant penser que cela pourrait ne pas avoir de fin. La métonymie est ici à l'œuvre ; la signification résiste au sens, elle y fait obstacle. Le mot alors insiste, fait retour et s'impose comme animé d'une vie propre. Ce retour incontrôlable du même dans la « manipulation » des mots et de leur agencement amène le rire, un rire qui n'a pas la même origine que celui du trait d'esprit.

Cette traduction en cascade, qui nous fait rire, met au jour ce qui n'est habituellement pas donné au public, à savoir cette phase de travail de traduction où le traducteur, avant qu'il ne se fixe à une traduction, se heurte aux mots, dans une sorte de combat avec la signification, où tout finit par s'équivaloir pour ne laisser place qu'à des « mots-objets », des

6. Traduction de Vialatte.

7. Traduction de Goldschmidt.

8. Traduction de Lortholary.

« mots-valises », collant à la pensée comme des mouches. Nous pouvons y repérer le mécanisme de l'automatisme psychique que Freud associe étroitement au comique. Et en effet, le rire qui est en question est bien un rire qui a trait au comique.

Freud le dit, le comique ne fait entrer en considération que deux personnes : mon Moi et la personne dans laquelle je trouve le comique. « Lorsque des objets m'apparaissent comiquement, cela se produit par une sorte de personnification qui n'est pas rare dans notre vie de représentation. » L'autre est donc une personne-objet où le moi se retrouve. Un lecteur-moi trouve du comique dans le traducteur : par ces différentes traductions quelque chose est démasqué qui fait tomber l'image « du » Traducteur façon Heumpty-Deumpty (le maître du vouloir-dire des mots) et le ramène à n'être qu'« un » traducteur. L'image où, par identification, le moi était captivé, vient à se libérer ; elle continue de marcher tandis que l'autre est à terre. Ainsi va le rire où je me libère de moi.

En publiant *Comment une figue de paroles et pourquoi*, Francis Ponge expose ce qu'il lui a fallu « gâter » de feuilles pour mener ce texte à son achèvement. Automatisme psychique, répétition et résistance du mot y apparaissent clairement ; l'effet de rire est immanquable. Ce texte produit du comique de la même manière que la « traduction en cascade ».

Ce qui se produit, ou qui a à se produire, dans le passage d'une langue à une autre n'est pas différent de ce qui se passe à l'intérieur même d'une langue. Celui qui écrit est confronté, de la même manière que celui qui traduit, aux glissements métonymiques, à la mise en jeu de la lettre dans la création métaphorique. Ce que donne à voir cette publication de Francis Ponge..

Par exemple, une phrase se donne à lui automatiquement qui va revenir, sous diverses formes, chaque fois qu'il tente de reprendre son texte, du moins durant un temps :

« La figue est molle et rare (?). *Phrase donnée automatiquement.* Dans l'intérieur de la figue, qui est une molle gourde, comme une pauvre gourde, comme une église de campagne, luit comme un autel scintillant...<sup>9</sup> »

A la page suivante : « La figue est grise et molle (*Oh ça va !*). La figue est une pauvre gourde. *Pauvre petite massue.* Pauvre petite gourde et grise et molle église campagnarde. Il y figure un autel scintillant... » Trois pages plus loin : « La figue est molle et rare, écrivais-je... et je ne suis pas trop content de ce rare (*si peu content, mais si empêché de le*

9. F. Ponge. *Comment une figue de paroles et pourquoi*, Digraphe, Flammarion.

*remplacer, d'ailleurs, que ce mot seul m'a dégoûté de poursuivre mon poème) : cela ne signifie rien, pourtant cela va (seulement peut-être pour la musique). Molle et sèche (et rare), molle et grave ne va pas (non, pas du tout); barbare irait presque (comme sonorité), pas comme signification; ignare, bécarre, bizarre. Rare ou avare? Une pauvre gourde, une pauvre bourse d'avare... »*

Ce qui est donné automatiquement insiste et pousse Francis Ponge à l'écrire et le réécrire pour pouvoir s'en libérer. Habituellement le lecteur n'a pas accès au travail d'élaboration de l'auteur, il ne lui est donné que le texte final. A suivre les aller et retour, les répétitions de cette élaboration, l'image de l'Auteur, maître du texte, tombe pour laisser place à celle de l'auteur assujetti au travail du signifiant.

Aussi bien pour la traduction en cascade que pour le texte de Francis Ponge il nous faut voir maintenant que la libération de l'image libère aussi de l'objet, le met à distance. En mettant à distance le maître du Vouloir-dire des mots, elle libère de la signification et laisse apparaître le jeu du signifiant, amenant le lecteur du côté du peu-de-sens. Après le rire lié au comique il y a un autre plaisir, qui nous renvoie à la question du trait d'esprit, et au pas-du-sens. Freud écrit d'ailleurs que le comique peut se faire l'auxiliaire de la technique de l'esprit : la façade comique seconde alors l'effet du trait d'esprit ; elle agit à ce moment-là tout à fait comme un plaisir préliminaire qui séduit, allèche, corrompt et capte l'attention. Le comique démasque... le signifiant !

Revenons donc à la traduction en cascade du *Procès* de Kafka. Dans ce jeu de traduction entre « On avait sûrement », « Il fallait qu'on », « Quelqu'un avait dû », « On avait dû », un sens se fait entendre : avec l'affirmation de la nécessité (*müssen* = falloir, être nécessaire) que quelqu'un soit en cause dans ce procès est posée la possibilité qu'il n'y ait personne ; « quelqu'un-on-ne-sait-pas-qui » est nécessaire à ce processus (*Prozess* a le double sens de « procès » et « processus »). De même, « *etwas* », « quelque chose », traduit par « rien », redouble l'ambiguïté de « *jemand* », « quelqu'un » : était-il nécessaire qu'il fasse *quelque chose* pour que *quelqu'un* soit en cause dans ce procès ? était-ce vraiment nécessaire ? Interrogation qui se retrouve sous la forme suivante : doit-il remettre son procès à un avocat ou doit-il s'en charger lui-même ?

Le procès peut donner l'impression de se dérouler tout seul, suivant une logique implacable, et Joseph K. ne jamais y croire totalement, un matin, pourtant, il fût exécuté « comme un chien », mais pas sans laisser un reste : la Honte. La phrase qui clot le procès s'énonce comme venant d'un autre :

« ..., *es war, als sollte die Scham ihn überleben.* »

« C'était comme si la honte dut lui survivre<sup>10</sup>. »

« C'était comme si la honte devait lui survivre<sup>11</sup>. »

« C'était comme si la honte allait lui survivre<sup>12</sup>. »

C'était comme si la honte n'avait besoin de personne pour exister, ou plutôt comme s'il fallait que « quelqu'un-On » existe, la voix publique, pour que cette honte soit portée. C'est un peu ce qui est demandé à chaque lecteur de Kafka.

Au-delà du rire appelé par le comique de la répétition, de l'automatisme psychique, le texte de Francis Ponge procure le plaisir de la trouvaille, de la création signifiante, c'est-à-dire de l'émergence d'un sens nouveau. Que le mot soit donné comme grenier à tracasseries pour les dents, comme figue sèche, pauvre gourde, tétine molle et desséchée... nous fait rire comme un trait d'esprit, attestant par là le pas-de-sens du peu-de-sens du mot, lui-même en question dans ce texte en tant qu'objet à atteindre. « La figue sèche est le modèle ou l'exemple d'une de nos savoureuses difficultés d'ici-bas. Et voici pourquoi cela est intéressant : parce que la poésie, elle aussi, certes, est le résultat d'une confusion de mots, d'un rapprochement inédit et arbitraire de racines ; lui aussi savoureux, plein de goût, et que non, je ne me priverai pas de cela<sup>13</sup>. » Par cet objet, « Il s'agit de donner à jouir à l'esprit et de nourrir les générations. » ; petite phrase perdue dans l'ensemble du texte, où il est permis d'entendre ce qu'il y a de demande au fondement de l'exercice du signifiant, « une demande qui rencontrerait exactement ce qui la prolonge, à savoir l'Autre qui la reprend à propos de son message », dit Lacan<sup>14</sup>, à propos du trait d'esprit. Est créé du même coup le message et l'Autre.

Il est possible, certes, que ce texte ne fasse pas trait d'esprit pour tout le monde. Chaque trait d'esprit, écrit Freud, exige son propre public, et rire des mêmes traits d'esprit témoigne d'une affinité psychique, c'est-à-dire, en fait, d'une communauté d'inhibitions. « La troisième personne doit absolument posséder une harmonie psychique avec la première telle qu'elle dispose des mêmes inhibitions internes, que le travail du trait d'esprit a surmontées chez la première... elle doit pouvoir établir en elle, par habitude, la même inhibition de telle sorte que s'éveille en elle, aussitôt qu'elle entend le trait d'esprit, automatiquement ou compulsivement, la disposition (préparation) à cette

---

10. Traduction de Vialatte.

11. Traduction de Goldschmidt.

12. Traduction de Lortholary.

13. Francis Ponge, *id.*

14. Séminaire sur « Les formations de l'Inconscient ».

inhibition<sup>15</sup>. » Cette disposition à l'inhibition est simultanément reconnue comme superflue ou tardive et est évacuée par le rire. C'est la troisième personne qui homologue la levée de l'inhibition.

Le trait d'esprit doit donc en passer par le système du signifiant tel qu'il est institué dans l'Autre, c'est-à-dire par le code de l'Autre. Il se fait entre code et message : son message git dans sa différence même d'avec le code. Par sa surprise, par son plaisir, l'Autre l'authentifie, le reconnaît comme nouveauté : « Cette nouveauté qui apparaît dans le signifié par l'introduction du signifiant, c'est ce quelque chose qu'on retrouve partout comme une dimension essentielle accentuée par Freud dans ce qui est manifestation de l'Inconscient<sup>16</sup>. »

Le « spirituel », au sens où l'on dit d'un mot qu'il est spirituel, n'est, somme toute, qu'un revêtement pour séduire la critique et permettre à travers ce remaniement du signifié par l'usage du signifiant la production d'un sujet, pas-de-sens du peu-de-sens. Où l'on voit le spirituel rejoindre le comique, revêtement pour l'un, façade pour l'autre, dans la fonction de séduction.

Nous avons vu que la traduction participe du travail du signifiant, qu'elle peut faire trait d'esprit et engendrer du comique, pour avancer que la question centrale dont elle est l'objet depuis de nombreux siècles, à savoir celle de l'impossibilité du même entre deux langues et donc son incapacité à transmettre un texte, est à déplacer sur la question des mécanismes avec lesquels opérer pour, justement, ne pas gommer cet impossible, mais, bien plutôt, le faire travailler. Impossible en effet qu'un mot se signifie lui-même : la signification d'un mot est toujours un autre mot ; c'est dans cet entre-deux que se situe l'espace d'où peut jaillir un sens avec ses effets de sujet. La traduction a donc à ouvrir dans une autre langue un espace rendant possible une « lecture », un espace où peuvent travailler les ambiguïtés du texte.

*« In the midst of the word he was trying to say  
In the midst of his laughter and glee,  
He had softly and suddenly vanished away —  
For the Snark was a Boojum, you see. »*

Lewis Carroll<sup>17</sup>.

*« Au milieu de ce mot qu'il essayait de dire,  
Au milieu de sa joie et de son rire fous,  
Soudain, tout doucement, il avait disparu —  
Car ce Snark, c'était un Boujeum, figurez-vous. »*

Traduction d'Henri Parisot.

15. S. Freud, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'Inconscient*.

16. Lacan, *id.*

17. Lewis Carroll, *La chasse au Snark*, Aubier-Flammarion, bilingue.

## Au-dessus des fragments d'un langage plus grand

Pour une introduction à *la Tâche du Traducteur*  
de Walter Benjamin

*«L'art est bien d'écouter, non moi, mais le Logos, pour savoir dire en accord toute chose-une.»*

Héraclite.

*«Leur racine [celle du langage et des choses] est dans un nom, car les lettres sont comme des rameaux qui apparaissent à l'instar des flammes qui dansent, qui sont mobiles et pourtant liées au charbon, et à l'instar des feuilles de l'arbre, de ses branches et rameaux, dont la racine est toujours dans l'arbre... et tous les debarim deviennent forme, et toutes les formes proviennent seulement du nom unique, de même que le rameau provient de la racine, qui est le nom unique.»*

Isaac l'Aveugle.

(Commentaire kabbalistique du *Sefer Yesira*, Livre de la Création, II, 5, XIII<sup>e</sup> siècle).

Avant d'être, toute traduction est d'abord théorie de la traduction. Qu'elle s'en réclame ostensiblement ou s'en démarque, qu'elle le taise ou non. Tout texte traduit est second par rapport à une construction préalable, un modèle théorique. Dans un deuxième temps, il tend vers l'original. Ainsi entre les langues, et plus particulièrement entre la langue de Freud et de Benjamin, et celle dans laquelle, par exemple, s'écrit cette *introduction*, la mienne donc, il y aurait de la théorie. Voire des théories ! Et lorsqu'il y a des théories, il y a aussi la guerre. Guerre métaphorique, certes, guerres de traducteurs aussi. Depuis quelques

années, la France est entrée dans le champ de ces querelles « pour traduire ». D'abord à propos de Freud, et c'est justice (comme l'on dit en temps de guerre d'ailleurs, pour se justifier). *La Transa* en est une position avancée. Ensuite, avec au moins autant d'âpreté, autour de Heidegger. Ce parallélisme qui touche à la fois le texte de Freud et celui de Heidegger est certainement à interroger. Lacan s'y est risqué, en s'autorisant à traduire de part et d'autre. Mais là n'est pas mon propos !

Si j'ai mentionné rapidement l'état des choses en France, quant à la traduction, c'est que Benjamin se trouve aujourd'hui, et ce n'est pas un hasard, au cœur-même de ces luttes. On peut aller jusqu'à dire qu'il en est à la fois la victime, la part maudite et l'enjeu incontournable.

Benjamin est une victime, dans la mesure où, encore peu connu dans le champ français, ses textes capitaux (dont *la Tâche du Traducteur*, mais aussi bien d'autres) sont mal traduits, ou du moins mériteraient d'être retraduits (ce qui n'est pas tout à fait la même chose). Certaines imperfections décisives (qui vont du contresens le plus cru aux approximations les plus déroutantes) en dénaturent la portée et viennent gêner leur approche. Le recours à l'allemand est donc inévitable, pour les textes qui ne sont pas, par définition, « d'accès facile ».

Benjamin est la part maudite et l'enjeu incontournable de toute théorie de la traduction, dans la mesure où, plus que quiconque dans la modernité, il a tenté de porter à bout de bras le poids de traduire. Comme un destin. Et son cheminement, son élaboration technique, sa pensée et sa souffrance, annoncent corrélativement la *venue* de la traduction, son avènement, et son échec dans les mots, sa retombée dans les signes. Ce double mouvement de la traduction n'a pas manqué de déconcerter plus d'un traductologue, qui, en règle générale, répudient, *cum grano salis*, *la Tâche du Traducteur* en l'assignant à l'incompréhensible ; c'est-à-dire, traduit en langage rationaliste, à la mystique.

Lorsque Benjamin écrit *Die Aufgabe des Übersetzers* (la *Tâche du Traducteur*), en 1923, il vient de se résoudre à faire paraître chez l'éditeur de Heidelberg, Richard Weissbach, en édition bilingue, sa traduction des poèmes de Baudelaire, *Tableaux Parisiens*. Le texte sur le traducteur devant servir de préface à sa traduction. Gershom Scholem, l'ami et le commentateur, indique que Benjamin parlait de cette traduction dès 1914. *La Tâche du Traducteur* se présente comme un texte dense, qui en réfère aux grands textes benjaminieniens sur le langage, sur la critique, sur la théologie politique (non sans en déplacer, comme de coutume, les perspectives), tout en inscrivant profondément l'équivoque de la traduction, sa *tâche*, au cœur, ou au sommet, comme on voudra, de sa pensée. En elle et par elle, résonne un *commandement*,

une loi (*Gesetz*) : il faut traduire ! Ce « tu dois ! » fait de la tâche du traducteur une tâche éthique. En ce sens, le grand texte de Benjamin sur la traduction est plus qu'une théorie. Ou du moins, il est l'allégorie d'une théorie. Mais revenons.

Benjamin place d'entrée la traduction sur le terrain de l'art. Ou plus précisément, il mesure le mouvement de la traduction à celui de la forme artistique (*Kunstform*). L'art ne présuppose pas de « récepteur idéal »<sup>1</sup>. Il ne présuppose pas « l'attention portée à l'homme ». Il n'est pas communication (*Mitteilung*). L'essentiel dans un poème, c'est la *Dichtung*, ou plus précisément le « *dichterisch* ». Mots intraduisibles en tant que tels, que l'on rend en général par une équivoque entre « poétique » (*Gedichte*) et « épaisseur de l'écriture » (*dicht*) : « Mais ce que contient la *Dichtung* hors la communication — et même le mauvais traducteur conviendra que c'est l'essentiel (*Wesentliche*) — n'est-il pas tenu universellement pour l'insaisissable, le mystérieux, le "poétique" (*Dichterische*)<sup>2</sup> ? »

La « mauvaise traduction » vise donc à la communication du sens. Le « mauvais traducteur », en toute innocence, croit à la communication entre les langues. Il n'a pas encore théorisé sa propre position (*Setzung*) de médiateur, de passeur. Il est l'homme de la transparence du signe, qui ignore l'épaisseur de la langue que vient souligner l'art, l'écriture : la *Dichtung*. Autrement dit, il y a du reste. Il y a de l'intraduisible. La « bonne traduction » reconnaît qu'une *Dichtung*, qu'un texte « dit très peu à qui le comprend ».

Et Benjamin pose ici le paradoxe de la question de la traduction : « Une traduction est-elle faite pour les lecteurs qui ne comprennent pas l'original ? »

C'est là le point zéro en quelque sorte de toute tentative pour traduire. C'est la scène primitive que rejoue infiniment le traducteur. Mais en l'occurrence, il s'agit de travailler cette *compréhension* qui, comme l'œuvre d'art, ne se fonde pas, encore une fois, sur la communication ; on ne traduit pas pour un lecteur « idéal ». Comprendre n'est pas saisir miraculeusement dans la traduction l'insaisissable de la *Dichtung* originale. Traduire, c'est avant tout

1. *Mythe et Violence*, recueil de textes de Benjamin traduit et préfacé par Maurice de Gandillac, p. 261 (épuisé, mais en partie repris dans la collection *Médiations*). Traduction souvent défailante, qu'il faut accompagner de l'original allemand dans les *Gesammelte Schriften*, Editions Suhrkamp, Vol. IV-1, p. 10-21. En règle générale nous avons modifié la traduction française partout où cela s'imposait.

2. *M & V*, p. 262.



renvoyer à l'original, mais pas n'importe comment. « Une traduction est une forme. Pour la saisir (*erfassen*) en tant que telle, il y a lieu de revenir à l'original. Car c'est en lui que se trouve la loi (*Gesetz*) de cette forme, en tant qu'enclose (*beschlossen*) dans sa traductibilité (*Übersetzbarkeit*)<sup>3</sup>. » Comme l'art, la traduction est forme. C'est dire l'importance du traducteur par avance. Car : « si la traduction est une forme, la traductibilité de certaines œuvres (*Werken*) doit (*muss*) être essentielle ». Le syllogisme semble parfait. Pourtant, il reste à interroger cette traductibilité.

Cet essentiel que représente la traduction ne concerne pas l'original. Le fait d'être traduisible n'est qu'une signification (*Bedeutung*) parmi d'autres, immanente à la *Dichtung*. Une traduction ne signifie pas pour l'original. Elle le manifeste.

A cet endroit précis du texte de Benjamin, dont le seul accès possible, apparemment, est le commentaire pas à pas, intervient un élément qui n'est plus du texte, qui va au-delà, en ouvrant le champ de la traduction au temps. Benjamin compare la traduction aux expressions (*Äusserungen*) de la vie qui signifient en tant que telles, en dehors du vivant. La traduction serait davantage du côté de la « survie » (*Überleben*) des œuvres. Et il ajoute : « c'est dans leur pleine réalité non métaphorique (*unmetaphorischer Sachlichkeit*) qu'il faut comprendre les idées de vie (*Leben*) et de survie (*Fortleben*) des œuvres d'art »<sup>4</sup>. Littéralement, c'est en tant que chose (*Sache*), en tant que vie non métaphorique, qu'il faut entendre l'original pour le traducteur. Et le concept de cette survie se trouve non pas dans l'organique (la nature) ou la psychologie (l'âme et la sensation), mais dans l'histoire. La tâche du traducteur croise ici celle du philosophe qui « doit » reconnaître et comprendre la vie à l'aide de cette vie plus haute qui est l'histoire. Et le medium de cette survie de l'original, c'est la gloire (*Ruhm*). La traduction doit donc se situer dans la descendance de l'original. En tant que descendance, progéniture, postérité, elle « a finalement pour but d'exprimer la plus intime (*innersten*) relation entre les langues ». Comme l'enfant, elle ne peut restituer (*herstellen*), elle ne peut révéler (*offenbaren*) cette relation cachée. Mais elle « doit » la présenter (*darstellen*) dans son germe et son intensité. Elle révèle par là une parenté, une affinité (*Verwandschaft*) entre les langues, une convergence particulière des langues étrangères. Un point de passage mystérieux et célé.

3. *Ibid.*, p. 262.

4. *Ibid.*, p. 263.

A la surface du texte de Benjamin, tandis que se joue en filigrane la question de la survie des œuvres d'art (car c'est au moment où le texte atteint l'époque de sa gloire, après la mort de son auteur, que naissent des traductions qui sont plus que des communications), se trame un autre texte. Un texte que seul peut comprendre celui qui va à l'original. Benjamin exprime la loi de son entreprise, en jouant la langue allemande contre le vouloir-dire. En effet, si l'on prête attention à l'emploi et à la forme des mots, ainsi qu'à leur sémantisme, il semble que deux registres soient unis en acte : celui de la verticalité et celui de l'horizontalité. Cette dernière porte tout le registre de la *Setzung* ; c'est-à-dire de l'assise, de la fixité, du principe, de l'affirmation et de la loi (*Gesetz*). C'est sur cette linéarité qu'il faut placer la survie des œuvres en tant que *Fort-leben* (littéralement vivre plus loin, s'éloigner en vivant). La *Setzung* est du côté de la loi et du *Grund*, autrement dit du fondement et du sol. C'est à ce niveau horizontal que l'on peut croire en un partage des langues enracinées dans la terre, dans le *Grund*.

Mais, sémantiquement, le traducteur est ailleurs. Il n'est pas l'homme de la fondation (*Grundlegung*). Au contraire, il est le *Übersetzer*. Il tend à la verticalité. Il assoit (*setzt*) les choses au-dessus d'elles-mêmes (*über*). Il fait passer la loi (*Gesetz*) au-dessus (*über*) de la fixité. Il est un homme aérien, qui déborde toujours ce qui tend à s'instaurer dans la fixité. Il est l'errance même. Celui qui fait passer par-dessus la terre, le constructeur de ponts, d'arches. C'est bien ici un des points de rupture avec la pensée heideggerienne, qui est une pensée de la langue en tant qu'habitat, en tant qu'enracinement. La judéité de Walter Benjamin n'est certainement pas pour rien dans la mise en évidence, encore une fois au sommet, voire au-dessus (*über*), de sa pensée, de cette tâche de l'*Übersetzung*, de cette insécurité-même. Le traducteur, en tant que juif errant. La terre, le lieu de la *Setzung* (installation, affirmation) de la loi (*Gesetz*), est en fait pour le *Übersetzer* un espace transitoire. C'est aussi le lieu d'une mystique puisque la *Übersetzung* tend sans cesse vers le haut, vers l'élévation. La survie des œuvres est alors *Überleben* : vie par-dessus, vie au-dessus. Plus que la vie.

Désormais, tout va se jouer dans *la Tâche du Traducteur* autour, ou au-dessus (*über*) de cette relation très obscure entre les langues. La question, on l'aura compris, revient à envisager une affinité (*Verwandtschaft*), un point de passage entre les langues, qui ne serait pas la pure et simple communication du sens, mais beaucoup plus que cela. Un passage qui irait au-delà du « dire », selon Benjamin, vers la compréhension.

On aura constaté que Benjamin procède par élimination, par

réduction. Il rejette une à une les affirmations (*Setzungen*), pour parvenir à ce point où il ne sera plus possible de réduire la notion de traduction, de la concentrer en elle-même. Ce faisant, la traduction n'est pas copie, car elle est survie, c'est-à-dire « mutation (*Wandlung*) et renouveau (*Erneuerung*) du vivant ». Traduire c'est parvenir au déploiement (*Entfaltung*) du mot fixé, l'ouvrir à ce que Benjamin appelle la post-maturation (*Nachreife*). L'affinité des langues n'est pas ressemblance. Au contraire. La post-maturation, la traduction, porte le texte (traduit) dans l'instabilité de la vie et des formes.

« Car de même que la tonalité et la signification des grandes œuvres littéraires se modifient totalement avec les siècles, la langue maternelle du traducteur se modifie elle aussi. Disons plus : alors que la parole de l'écrivain survit dans sa propre langue, le destin de la plus grande traduction est de disparaître dans la croissance de la sienne, de périr quand cette langue s'est renouvelée. La traduction est si loin d'être la stérile égalisation (*Gleichung*) entre deux langues mortes que précisément, parmi toutes les formes, celle qui lui convient le mieux est la mise en évidence de la post-maturation de la parole étrangère, et des souffrances de sa propre parole<sup>5</sup>. »

... « souffrances de sa propre parole »... Il y a donc quelque chose qui souffre dans la langue du traducteur. Et en toute langue. En fait, pour Benjamin, ce qui fait le tragique, le deuil (*Trauer*) de chaque langue, c'est cette même chose visée par toutes les langues, et qui s'annonce dans la traduction : la réconciliation des langues. Ce que Benjamin appelle la « *reine Sprache* », la langue pure. Cette même chose que toutes les langues visent et n'atteignent *jamais isolément*. Cette langue pure est la langue d'avant la chute, d'avant Babel. C'est cette langue en miettes qui ne se parle plus, mais qui cherche à aller au-delà d'elle-même, à se compléter par l'avènement de la traduction. Car la chute pour Benjamin, c'est avant tout la chute du langage. La langue du paradis, la langue de Dieu, était nominaliste. En elle habitait le pouvoir divin de création des noms. La chute, c'est la chute des noms de ce langage de pur savoir dans les signes, dans l'abstraction de la connaissance et du bavardage, voire de la sottise. Dans cette optique le « péché originel est l'heure natale du verbe humain », comme l'écrivait Benjamin en 1916, dans son texte *Sur le langage en général et le langage humain*. En rendant le langage susceptible de médiations, l'homme obligea « le mot à communiquer *quelque chose* en dehors de

5. *Ibid.*, p. 266.

lui-même »<sup>6</sup>. Ce qui était pur langage sombra dans l'abîme du questionnement, « là où s'embrouillent les choses, là ne peuvent que se confondre les *signes*. L'asservissement du langage dans le bavardage aboutit presque inévitablement à l'asservissement des choses dans la sottise. C'est dans cet éloignement des choses, qui était asservissement, que naquit le projet de la tour de Babel et, en même temps, la confusion des langues »<sup>7</sup>

Dès lors, il n'est plus question pour le traducteur de tenter autre chose que de compléter, entre deux langues, la visée (*Meinung*) de la chose, voire même, ajoute Benjamin, « la manière de viser le visé ». En tant que ces manières se complètent, les langues s'excluent les unes les autres. Ainsi la traduction, loin de faire communiquer les langues, met l'accent sur ce qui rend les langues étrangères l'une à l'autre. Mais elle règle aussi, par l'attention portée à la survie des textes ainsi qu'à « la renaissance infinie des langues », « la sainte croissance des langues, pour savoir à quelle distance de la révélation est le mystère qu'elles recèlent ». La traduction est savoir de la distance qui sépare l'état de la langue du terme messianique de l'histoire. Elle indique le lieu de la réunification linguistique, et donc *élève* l'original vers la langue pure. Cette élévation — qu'il me soit permis de la traduire pour une fois par *Übersetzung* — tend vers ce point qui est le royaume ancien où se trouve ce « supplément », cet « en plus », qui fait que traduire est plus que communiquer. Lieu radical, proche du mutisme, Benjamin le pense comme « ce qui, dans la traduction, n'est pas à nouveau traduisible »... Le nom.

Ce noyau de pur langage est silence. Hölderlin symbolise pour Benjamin celui qui s'en est le plus approché dans ses traductions de Sophocle, où

« l'harmonie entre les langues est si profonde que le sens n'est touché par le vent du langage qu'à la manière d'une harpe éolienne (...) elles sont pourtant exposées plus que d'autres à l'immense danger qui, dès le départ, guette toute traduction : que les portes d'un langage si élargi et si dominé retombent et enferment le traducteur dans le silence. Ses traductions de Sophocle furent les dernières œuvres de Hölderlin. Ici le sens s'effondre d'abîme en abîme, jusqu'à risquer de se perdre dans les gouffres sans fond du langage. »

6. *Ibid.*, *Sur le langage en général et le langage humain*, p. 93, *Gesammelte Schriften, Über Sprache überhaupt und über die Sprache der Menschen*, Vol. II-1, p. 140. On retrouve à nouveau ici, dans le titre, la lexie de « über »...

7. *M & V*, p. 95.

Texte célèbre de Benjamin, où s'énonce le renversement messianique du gouffre du bavardage, où se retourne l'abîme de la chute. Tel est le danger de la révélation. Le langage pur, même dans sa proximité, ne vise plus rien et n'exprime donc plus rien. En lui, sens, communication et visée intentionnelle s'abolissent dans la violence de la traduction. Et de la création donc.

La parole de Dieu, la « *reine Sprache* », est logiquement la langue inhumaine d'avant l'homme. La tâche du traducteur est mouvement d'amour « jusque dans le détail » précise Benjamin. Elle doit faire mourir la visée et viser à faire disparaître le sujet, dans la vérité. De ce double mouvement naît la folie de la langue, qui se perd dans la douleur des contradictions entre le danger et la préservation, entre le sens et la traduction, entre langage et révélation, entre littéralité et liberté, entre langue pure et diversité.

Le texte qui rassemble toutes ces positions par rapport à la traduction (réconciliation impossible qui se présente toujours, chez Benjamin, dans la croissance d'un texte et dans l'éloignement, comme le temps messianique), qui apaise la torture de la langue (la pensée de Benjamin est pensée de la langue), c'est le texte sacré, la Bible. Car en elle s'unit littéralité et liberté, langage et révélation, dans le bonheur calme du commentaire. Car entre les lignes, l'*Écriture*, l'unique, porte sa « traduction virtuelle ». Le mot, l'essence du mot, la *Wörtlichkeit*, ouvre à la traduction (et c'est ici le point de passage, le glissement, de la traduction à la tradition) le *royaume* de la fidélité et de la liberté.

Mais pratiquement?... *dit* encore le traducteur, pour qui la traduction est avant tout une tâche technique (au sens non benjaminien du terme) : pratiquement, il s'agit de « faire sauter les cadres vermoulus de sa propre langue » en introduisant (terreur sacrée des académismes) des germanismes, des anglicismes, des hellénismes... dans le mouvement de la traduction. C'est à ce prix que se produit le contact fugitif entre les langues qui, selon Benjamin, est la tâche du traducteur.

« C'est pourquoi, surtout à l'époque où elle paraît, le plus grand éloge qu'on puisse faire à une traduction n'est pas qu'elle se lise comme une œuvre originale de sa propre langue. Au contraire, ce que signifie la fidélité dont la caution est la littéralité, c'est que l'ouvrage puisse exprimer la grande nostalgie d'un complément apporté à son langage. La vraie traduction est transparente, elle ne cache pas l'original, elle ne se met pas devant sa lumière, mais c'est le pur langage que simplement, comme renforcé par son propre médium, elle fait tomber d'autant plus pleinement sur l'original. C'est ce que réussit avant tout la *Wörtlichkeit* (littéralité du mot) dans la transposition de la syntaxe, et précisément elle montre que le mot (*Wort*), non la phrase (*Satz*), est l'élément

originaire du traducteur. Car la phrase est le mur devant la langue de l'original, la *Wörtlichkeit* (littéralité du mot) est l'arcade<sup>8</sup>. »

Car le mot *descend* du nom.

Alors, en guise d'achèvement :

« *Auch im Bereiche der Übersetzung gilt : ἐν ἀρχῇ ἦν τὸ λόγος, im Anfang war das Wort.* »

C'est en ce sens qu'il faut traduire !

POUR UNE BIBLIOGRAPHIE DE WALTER BENJAMIN EN TRADUCTIONS :

*Mythe et Violence, Poésie et Révolution*, trad. Maurice de Gandillac, Denoël, Dossier des Lettres Nouvelles (épuisé), essais *en partie* repris en collection Médiations, en deux volumes (on n'y trouve pas le texte de *la Tâche du Traducteur* malheureusement). La lecture du texte sur *les Affinités Electives* de Goethe et *Sur le Langage...* est indispensable à une approche de Benjamin.

*Sens Unique*, trad. Jean Lacoste, comprenant *Enfance Berlinoise, Sens Unique, Paysages Urbains*, Lettres Nouvelles — Maurice Nadeau. Un ensemble de textes littéraires proches par l'écriture des petits poèmes en prose de Baudelaire.

*Essais sur Bertolt Brecht*, trad. Paul Laveau, Maspero.

*Charles Baudelaire, Un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*, préface et traduction de Jean Lacoste, Payot.

*Allemands*, trad. Georges-Arthur Goldschmidt. Un montage de textes et de lettres à propos de « l'être allemand », de Hölderlin à Keller, Goethe, Schlegel, etc. contre le nazisme. La préface de Adorno est fondamentale, Hachete P.O.L.

*Journal de Moscou*, trad. Jean-François Poirier, L'Arche. Texte privé de Benjamin, dont la lecture ne saurait se passer de la préface de Gerschom Scholem.

*Correspondance*, en 2 volumes, trad. Guy Petitdemange, éditée par Scholem et Adorno, Aubier. Lettres de 1910 à 1940.

8. *Ibid.*, p. 272.

Il faut mentionner aussi de multiples traductions parues dans de nombreuses revues. Je n'en retiendrai ici, mon propos ne visant pas à l'exhaustivité, que le texte intitulé *Karl Kraus*, trad. Elian Kaufholz, paru dans le *Cahier de l'Herne* consacré à Karl Kraus, pour son importance, à mon sens décisive, pour la pensée benjaminienne.

*Pour une approche de Benjamin :*

« Walter Benjamin », *Revue d'Esthétique*, N° 1, 1981, Privat. Une série d'analyses comprenant la traduction de trois textes de Benjamin, et surtout l'analyse remarquable de Irving Wohlfahrt, *Sur quelques motifs juifs chez Benjamin*, p. 141 et sq.

*A paraître, courant 1984 :*

*Origine du Drame Baroque Allemand*, chez Flammarion. Un texte très éclairant pour l'ensemble de l'œuvre de Benjamin.

## Aspects de l'édition des *Écrits* de Lacan en espagnol

### LA GRANDE ET LA PETITE HISTOIRE

Lorsque en 1971 la maison d'édition *Siglo XXI* de Mexico a commencé la publication des *Écrits* avec le titre tapageur, il est vrai, de *Lectura estructuralista de Freud*, une aventure pleine d'incitations venait de commencer pour les lecteurs en français et en espagnol de Lacan. Tout à coup, il devenait passionnant de se demander comment le traducteur avait résolu telle ou telle difficulté que l'original français posait, ou, au contraire, de lire la version espagnole et de chercher dans les *Écrits* quel était l'équivalent français d'un tour plus ou moins énigmatique repéré dans la traduction.

Bien souvent le traducteur réglait la question d'une façon éclairante, montrant par là qu'il s'agissait d'une traduction apparemment responsable. Mais les nombreuses lectures et confrontations au fur et à mesure du temps et des rééditions successives pendant les treize années passées ont permis de découvrir, et accumuler, à la fois une série de coquilles, d'omissions souvent graves pour la continuité du texte, de nuances divergentes sujettes à discussion et finalement de grosses erreurs qui constituent une collection considérable : une série d'environ quatre cents notes que, bien sûr, je ne reproduirai pas en entier dans cet article, bien que certaines puissent, à l'occasion, donner une idée claire des problèmes que présente l'édition tout en remettant en doute cette impression favorable du début.

Pareillement, l'occasion offerte par un intérêt croissant pour les problèmes de traduction et transcription de l'œuvre de Lacan fait que la recherche de témoignages directs venant des protagonistes de l'entreprise de cette version des *Écrits* devient spécialement opportune. Car, si



comme dit D. Arnoux dans *Stécriture 1* « ce que Lacan a dit, d'autres l'ont écrit », dans le cas de la traduction également on peut dire que ce que Lacan a écrit et donné lui-même à publier, d'autres l'ont traduit et imprimé dans d'autres langues. Comme dans le cas de la transcription, ou « établissement », de l'œuvre parlée, l'opération laisse en plus ses effets redoublés, en cachant l'explicitation de ses marques. Que disent ces personnes de leur propre intervention ?

La rencontre avec l'éditeur a été la première d'une suite impliquant le directeur de la collection « *Psicología y Etología* » ainsi que le traducteur. C'est une expérience qui peut atteindre la variété et la dimension énigmatique de *Rashomon* de Kurosawa-Akutagawa, et qui en dit long sur les conditions dans lesquelles l'œuvre de Lacan a fait irruption dans le domaine de la langue espagnole, sur les attentes de l'auteur vis-à-vis de la circulation de son œuvre et sur les changements qui se sont aussi produits pendant les années écoulées depuis.

Ce premier entretien a été surtout marqué par le spectre d'un sujet qui devait être abordé avec une grande délicatesse : l'épisode du titre malheureux. Les références spontanées de l'éditeur ont été dominées par l'allusion au personnage Lacan, aux rencontres dans des restaurants élégants de Paris où les rendez-vous avaient lieu, à la répercussion que l'entrée de Lacan produisait dans un lieu où tous les regards se tournaient vers lui, etc. Cependant, à la fin, et sous la forme d'une anecdote secondaire : « ... la traduction une fois faite, Lacan avait décidé de la faire réviser par un de ses disciples dont le nom m'échappe et qui a fait des observations à la traduction. A Paris, ma femme, qui est française, a révisé la traduction avec Lacan et le disciple en fonction de certains doutes, et on a eu la preuve que la traduction était correcte ». A la fin de l'entretien, l'affaire de la responsabilité du titre a été évoquée : « C'est peut-être le docteur Lacan, mais je ne suis pas sûr... ». Je n'insiste pas de ce côté. Il m'annonce finalement l'imminente parution d'une nouvelle édition — complète cette fois-ci — des *Ecrits* prévue pour le premier semestre de 1984.

Quand je me suis adressé au traducteur dans sa condition « d'un des protagonistes » de l'événement de l'édition en espagnol, il a tenu lui-même à faire valoir qu'il n'avait pas participé aux décisions. Il a ajouté qu'il n'avait non plus rien à voir avec les problèmes « connus de tout le monde ». Connus de tout le monde ? Bon, oui, tout le monde le sait mais évite d'en parler. Selon le traducteur l'éditeur avait changé le titre parce que *Escritos* ne semblait pas favoriser l'acceptation du livre dans le marché. (Un fonctionnaire de la maison m'avait fait le commentaire suivant quelques jours plus tôt : « A cette époque, qui connaissait à Mexico le nom de Lacan ? ») Quand le titre « attirant »

avec lequel le livre est effectivement apparu en 1971 (n'oublions pas la conjoncture idéologico-éditoriale favorable au « structuralisme » dans les années 1960), c'est-à-dire *Lectura estructuralista de Freud*. Lacan riposta — selon le traducteur — qu'il n'était pas du tout disposé à changer le titre originel, et surtout il refusait l'appellation « tape-à-l'œil » (en français dans la conversation).

Mais la traduction mit beaucoup de temps, et quand elle fut prête à l'impression, au bout de deux années, l'éditeur avait oublié, d'après le traducteur, la lettre de Lacan dans laquelle celui-ci exprimait son opposition. (Comme une manifestation explicite de l'opinion de Lacan à ce sujet on peut lire dans la séance du 26 février 1969, du Séminaire 1968/1969, *D'un Autre à l'autre*, d'après la transcription de *Littoral* de juin 1983 : « ... ce terme bizarre de « structuralisme » qu'assurément aucun de ceux qui en sont les éléments de pointe n'assume, mais dont nous nous trouvons affectés comme d'une bizarre étiquette qu'on nous aurait collée dans le dos sans notre aveu ». Et pourtant au Mexique, non pas un commentaire sur Lacan mais sa propre œuvre était présenté avec l'étiquette « *Lectura estructuralista de Freud* » !!! Quand le livre est apparu, Lacan, emporté, envoya un télégramme en exigeant la saisie de l'édition qui, d'ailleurs, avait été déjà distribuée. Lacan s'indignait aussi du manquement à la condition imposée par le contrat selon laquelle la traduction devait lui être soumise avant la publication pour être autorisée. A cela l'éditeur répondait — toujours d'après le récit du traducteur — que pendant la traduction le responsable de celle-ci avait échangé une épaisse correspondance avec Lacan, qui portait sur les difficultés rencontrées au cours du travail. Dans ces lettres, Lacan n'a pas manqué de louer le soin extrême engagé dans l'ouvrage — dit le traducteur —, et il se montrait même vivement impressionné par le fait que le traducteur fût sensible aux nuances du texte qui apparaissaient quand il faisait le commentaire des difficultés : « Ici personne n'avait fait attention à cela » attribue le traducteur à Lacan, en ajoutant que celui-ci profitait de l'occasion pour se plaindre de son entourage français ou les psychanalystes eux-mêmes ne le lisaient pas avec tant de soin.

Pourtant, emporté ensuite par la colère déclenchée par la gaffe du lamentable titre, Lacan « a attaqué la traduction à l'aveuglette ». Il a chargé un disciple (D.) de faire une révision dont les résultats, estime le traducteur, ont été utiles pour certains aspects concernant les coquilles, les omissions du texte (phrases qui manquaient) etc. Mais, dit-il, « ... ce D. peut connaître bien sa psychanalyse mais il ne connaît pas un iota à l'espagnol. Il proposait, par exemple, de traduire le mot français *revenir* pour... *revenir* mot inexistant en espagnol où sa version doit être le

vocable *regresar* ». Alors le traducteur a envoyé à Lacan une très longue lettre (plus de vingt pages) où il donnait une réponse détaillée aux modifications proposées par le D. à la traduction. Il a reçu de Lacan ce qu'il appelle « une réponse merveilleuse ». Pour la première fois, souligne le traducteur, Lacan plaçait « Mon très cher » en tête de la lettre et en principe lui donnait raison, ce que le traducteur estime difficile à obtenir de la part de « quelqu'un comme Lacan ». Tout au long de cette lettre Lacan nuançait sa réponse et proposait d'accepter une partie des changements suggérés et d'abandonner les autres. La deuxième édition (1972) est apparue alors portant le titre *Escritos I* avec mention de l'intervention de l'Auteur et du Disciple à la révision. Le nouveau titre révélait en passant le projet de compléter l'édition avec un deuxième volume devant un succès inattendu qui se manifesta par l'épuisement rapide de la première édition.

La nouvelle d'une prochaine édition complète annoncée pour 1984, offre l'occasion au traducteur d'insister sur la distance qu'il prend devant cet événement éditorial : « je n'avais pas, je n'ai pas beaucoup à voir avec le monde de la psychanalyse lacanienne et je suis éloigné de tout cela ». Quant à lui, qui d'ailleurs habite maintenant les Etats Unis, il ne voit pas d'inconvénient à ce que le directeur de la collection et conseiller pour la terminologie de la première édition ait pris en charge personnellement la traduction des articles qui manquaient jusqu'à maintenant (nous verrons que l'on ne sait pas pourquoi), et qu'il fasse par ailleurs la révision des termes utilisés afin d'en assurer l'unification et la correction théorique (treize ans après que de nombreuses impressions aient vu le jour).

Le directeur de la la collection, maintenant aussi traducteur partiel et réviseur de l'édition (D-R), est un psychanalyste d'origine espagnole, formé à Vienne avec Igor Caruso. Il me raconte qu'au moment où les Editions du Seuil ont offert à *Siglo XXI*, en 1966 ou 1967, l'édition des *Ecrits*, c'est lui qui a reçu l'exemplaire du livre et qui devait juger sur l'opportunité de la publication. Une lecture incomplète lui a suffi, dit-il, pour exprimer un avis positif.

Cependant, le volume du livre semblait excessif à l'éditeur qui conseilla une sélection et un changement du titre considéré peu approprié à la vente ; par conséquent il a demandé qu'on lui suggère un autre. Le D-R au contraire pensait que le titre original devait être conservé, mais, malgré cette conviction il proposa celui qui devint objet de scandale. Lacan, de son côté, accepta l'idée de la sélection et il choisit lui-même les articles qu'elle comprendrait. Quant au titre, il a été communiqué à une fonctionnaire des Editions du Seuil chargée de l'affaire et elle a accepté sans objection explicite de Lacan (où à son

insu?). Comme l'on peut constater, cette version des faits est complètement différente de celle du traducteur. Le D-R affirme que quand le livre est paru il a provoqué un télégramme indigné de Lacan auquel l'éditeur avait répondu immédiatement en faisant valoir l'assentiment de la maison d'édition française. L'affaire n'a pas eu d'autres suites, mais un accord fut établi pour le changement du titre des rééditions suivantes et la parution d'un deuxième volume. *Escritos II* est paru en 1975 et il en est à sa huitième réédition.

Ce n'est qu'au bout d'un certain temps que le D-R s'est rendu compte qu'il manquait une série d'articles, c'est-à-dire que l'édition n'était pas complète. Qui a décidé de l'exclusion? Pourquoi? *On l'ignore*. Il n'y a pas de réponse à ces questions. Quand le traducteur a été consulté à ce sujet par le D-R il a répondu qu'il avait traduit tel quel tout le matériel qu'on lui avait rendu. Depuis trois ans, le D-R insiste sur la nécessité d'une nouvelle édition qui corrige cet état de choses et qui, en outre, restitue l'ordre original des articles. Cette édition, finalement, est en voie de réalisation; elle est d'ailleurs la première qui sera soumise par le D-R à une révision complète. Aussi sera-t-il responsable, comme je l'ai déjà dit, de la traduction des articles omis.

## LA TRADUCTION

Nous avons vu que la version espagnole des *Écrits* semblait avoir été l'objet de certaines préoccupations de la part du Traducteur, mais la trame racontée et ce que nous verrons plus loin nous oblige à nuancer cette affirmation. Et pourtant, on peut dire qu'il ne s'agissait pas, surtout en ce qui concerne le premier volume, d'un travail fait à la légère. La première édition (1971: celle du titre-problème) est accompagnée d'une « Note du Traducteur » modifiée dans l'édition suivante et reproduite ensuite dans les rééditions ultérieures et qui donne témoignage de la nature de certains problèmes de traduction.

Le traducteur fait d'abord allusion à la distinction en français, qu'il juge l'aspect le plus important, entre *je* et *moi*, « fondamentale — dit-il — dans la pensée de Lacan ». Dans ce cas-là, la solution trouvée par le traducteur, qu'il appelle « de compromis », consiste à traduire *je* par « yo formal » et *moi*, « yo sustantivo ». Il n'évitait la paraphrase qu'en mettant « yo » accompagné du mot correspondant en français entre crochets ([je], [moi]), quand la construction se voyait compliquée ou alourdie par ce moyen. Le traducteur remarque qu'il y a, pour le francophone, « une relation spontanée entre un *moi* « isolable et subsistant » et un *je* simplement fonctionnel ». Lacan — dit-il —

souligne le statut de ce dernier quand il « lui fait la violence de le substantiver ».

Dans une communication personnelle, Lacan faisait référence à la distinction de Pichon entre *je* (personne vide) et *moi* (personne étoffée, « sustanciosa » en espagnol), soutenant apparemment la solution trouvée par le traducteur « yo formal » d'une part, « yo sustantivo » d'autre part.

Le traducteur remarque par ailleurs qu'il a dû introduire des néologismes. Dans certains cas, il s'agit de « dérivations, suivant les procédés habituels de la langue » qui correspondent aux néologismes que Lacan utilise dans son texte original français (innativité, remittance, véhiculer, complétude, instinctuel, présentifier, etc.). Dans les autres cas, ce sont des « renvois de sens pour essayer de couvrir des signifiés qui dans la langue traduite ne possèdent pas de signification assignée : c'est le cas spécialement de *hiante*, *hiancia* pour « béant, béance ».

Dans sa note, le traducteur offre aussi un témoignage de l'échange soutenu avec Lacan autour de l'édition quand il dit que c'est à Lacan qu'il doit les clés des allusions à « l'arrière-fond culturel français et universel » ; que Lacan lui avait apporté « dans une lettre qui montre à la fois sa grande générosité, son admirable érudition complètement libre de dessèchement et la vivacité de son esprit ».

Nous avons déjà vu que cette relation si harmonieuse risqua d'être détruite à cause de la gaffe du titre « structuraliste » et l'orage qu'il avait produit. Il reste, de cet épisode, des effets dans l'édition suivante qui sont intéressants parce qu'ils révèlent quelle était l'attitude de Lacan envers son propre texte. D'une part, l'intervention du D., imposée par Lacan, permet de corriger *une partie* des erreurs et omissions non remarquées dans la première édition (on peut signaler une bonne quantité qui est restée sans rectification dans les huit éditions suivantes) ; d'autre part Lacan, selon le traducteur, a revendiqué des changements que le traducteur a accepté, dans certains cas parce qu'il les trouvait appropriés, dans d'autres il les a tolérés parce que l'auteur a insisté « comme c'était, nous croyons, son droit » (traducteur). C'est-à-dire, qu'il y a des modifications que le traducteur a acceptées, contre ses propres préférences et avis, parce que pour Lacan cela affectait des termes qui « ont dans son discours une fonction conceptuelle ». Tel est le cas particulièrement cité du terme « demande ». Le traducteur objectait (et objecte encore aujourd'hui) qu'en espagnol la connotation juridique de « plaider » laisse dans un second plan l'acceptation « pedido » (action de faire connaître à quelqu'un ce qu'on veut obtenir de lui). Mais Lacan, en tenant compte de la fonction conceptuelle « préfère conserver la même racine et se tenir à elle » parce

que, selon une citation textuelle de Lacan, dans ce vocable « on met l'accent, dans son texte, sur la demande en tant que fonction... d'où il surgit le désir de l'Autre ». Même aujourd'hui le traducteur accepte le critère de l'auteur à son corps défendant, on pourrait dire... et place la dimension qu'il appelle des « termes techniques psychanalytiques » dans un plan subordonné par rapport à la correction supposée de la version espagnole (ici, la référence juridique de « demanda »). Mais au moins son critère est explicite et peut dans cet épisode se confronter à l'intervention de Lacan. Cependant il convient de réfléchir sur le fait qu'on a dû attendre treize ans pour que dans l'édition prévue pour 1984 le D-R se décide pour la première fois à réviser l'édition et à unifier les expressions conceptuelles. Indice intéressant d'une nouvelle conjoncture sur la scène de langue espagnole vis-à-vis de l'œuvre de Lacan.

Une modification de la deuxième édition (conservée dans les suivantes) mérite une mention spéciale parce qu'elle montre l'intervention directe de Lacan dans le texte en espagnol. Nous avons vu plus haut comment le traducteur avait résolu dans la première édition le problème posé par la relation *je/moi* en français. L'auteur — dit le traducteur — préfère une solution « moins élégante mais plus précise » : mettre entre crochets le mot français. Ici Lacan exprime un critère avec lequel nous devons, me semble-t-il, coïncider aussi bien en ce qui concerne les traductions que les transcriptions des Séminaires : laisser explicite la marque de la difficulté ainsi que la solution trouvée, solution choisie mais discutable et *ex-posée* à la discussion du lecteur. Le traducteur revendique dans ce point les droits de la langue espagnole devant la « rigidité » que le respect de l'hermétisme apparent de l'original et la difficulté à traduire les jeux endiablés du texte lacanien pourraient lui imposer. Sa position semble dans un premier abord respectable : le traducteur refuse l'alternative qui obligerait à choisir entre la beauté de l'expression et la correction des termes. Chez Lacan, il n'y a pas d'univocité dans la dimension terminologique, note-t-il, mais plutôt un jeu avec les glissements du langage. Pourtant, répondons-nous, cela ne constitue pas un obstacle à la rigueur qui accompagne le soin des termes utilisés par Lacan. Il s'agit d'une méthode d'élaboration avec une spécificité croissante (la « fonction conceptuelle » mentionnée dans son dialogue épistolaire avec le traducteur) qui passe par le chemin des glissements de la chaîne signifiante. Le critère du traducteur imprègne son travail et ce respect apparent de l'espagnol lui fait traduire autre chose que le sens de l'original. Ainsi, par exemple, le fait de traduire le « a » des graphes lacaniens par le « o » tel qu'il apparaît dans toutes les éditions jusqu'ici en argumentant que « o » est l'initiale de « otro » en espagnol (ainsi que « a » l'est de « autre » en français), affecte la

littéralité et le sens de l'original qui dépasse cette référence, car on doit embrasser d'autres jeux qui possèdent une histoire et une permanence dans le discours de Lacan. Comme, par exemple, dans le travail où il commente le rapport de Lagache, « a/a' » est là pour représenter la construction spatiale dans un modèle optique des objets réels/virtuels. Songeons alors à certains effets perturbateurs du critère choisi : la formule lacanienne du fantasme devient  $\$ \diamond o!$  (C'est ainsi qu'elle apparaît dans les dix éditions de 1971 à 1983 : *Escritos I*, pages 327, 328, 338,...!).

Par conséquent il devient important pour le lecteur de la langue espagnole (ainsi que pour le lecteur de l'original français) de travailler ces références qui glissent ; ce qui n'autorise pas à changer leur désignation et oblige à réfléchir soigneusement à la « fonction conceptuelle » ; dans le cas présent, à tout ce qui aboutit à la question de l'objet *a* (nous supposons que le traducteur n'arriverait pas jusqu'à le traduire par objet *o*). On verra si dans l'édition de 1984, le D-R tient compte dans sa révision de ces problèmes puisqu'il promet d'être sensible aux questions de rigueur et d'unification terminologique.

En revenant au fil de notre argumentation, qui coïncide d'ailleurs avec le critère choisi par Lacan, il s'agit donc de permettre et favoriser ce travail d'accompagnement et d'interprétation du texte lacanien dans ses difficultés pour le lecteur, sans lui interposer une interprétation *cachée*, dissimulée dans ses effets, venant du traducteur (ou, à l'occasion, de celui qui *établit* le texte transcrit).

Quant au débat sur le problème de traduction *je/moi* le traducteur apporte, comme nous l'avons vu, des informations concernant la réponse soigneuse que Lacan offre à son raisonnement qui l'amène à parler, à partir du *moi étoffé* de Pichon, d'un soi-disant « *yo sustancial* ». En donnant un exemple éclairant du rapport auteur/traducteur, ce dernier reconnaît : « Sans doute les phrases de Lacan jettent une lumière supplémentaire dans cette dialectique fondamentale du *moi* et du *je* ».

Un traducteur intelligent et cultivé, qui affronte une œuvre difficile comme un travail excluant la routine, donne à l'auteur l'occasion de réfléchir pour nous, ses lecteurs ; il offre aussi un modèle de ce qu'une traduction qui ne cache pas les difficultés permettra à tout lecteur attentif : « Le *moi* (Yo) imaginaire — dit Lacan — ne saurait correspondre à une personne plus *substantielle* que le *je* (Yo), ni celui-ci être *vide* par rapport à celui-là. Voilà un glissement que Pichon aurait pu éviter aux grammariens, et cela parce qu'il était psychanalyste. » Le traducteur, citant sa correspondance avec Lacan, ajoute : « Mais voilà précisément la question : comment faire pour poser la formalisation

grammaticale à partir du discours psychanalytique ? C'est évident que si je suis responsable de votre recours à Pichon dans votre « Note liminaire », une rectification s'impose pour remarquer que mon discours ne prend appui dans la grammaire qu'en se distinguant d'elle ». Qu'un traducteur reçoive de l'auteur qu'il est en train de traduire des élaborations semblables, marque l'encouragement que représente pour l'auteur lui-même un travail qui suscite une mise à l'épreuve de la consistance du discours en question. Tout cela permet de comprendre que le traducteur ait trouvé dans cette correspondance, comme il dit lui-même : « des preuves de ce que j'ose appeler amitié », éloignée du soupçon d'une simple formule de politesse. Malheureusement les *Escritos II* n'ont pas pu afficher la mention du concours de l'auteur dans le travail de traduction. Peut-être cela aurait enrichi encore plus notre approche des difficultés fécondes de cette œuvre ; cela aurait évité aussi la négligence qui s'y manifeste (comme nous verrons plus loin).

À l'heure actuelle, et en raison de la nouvelle situation créée dans le domaine hispano-américain par suite de la circulation de l'œuvre écrite et parlée de Lacan, et par la percée de son enseignement qui a rendu possible l'émergence d'une expérience analytique authentique et avec elle une exigence plus profonde dans la lecture du texte lacanien, il se produit alors l'annonce de la nouvelle édition déjà mentionnée. Au début, d'après les renseignements disponibles, ni les éditeurs ni Lacan lui-même ne s'attendaient au succès d'édition qui, du moins en termes relatifs, a immédiatement accompagné l'entreprise. Ce scepticisme a orienté au début une édition incomplète avec une sélection de textes, faite par Lacan, qui sont apparus dans ce qu'on avait prévu comme le seul volume à publier (Cf. Annexes). Il reste alors ce témoignage explicite dans l'index de *Lectura estructuralista de Freud* des préférences de l'auteur en ce qui concernait la circulation en espagnol de son œuvre écrite.

Quand *Escritos II* est paru, en 1975 (et cela n'a pas été modifié jusqu'à maintenant), du coup les articles suivants étaient exclus : « Ouverture de ce recueil », « Au-delà du principe de réalité », « Propos sur la causalité psychique », « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie », « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir » et l'Appendice II « La métaphore du sujet », sans que le fait fût mentionné, non plus que les motifs, dans aucune note de la publication. Aujourd'hui nous savons que cela est logique car personne ne sait pourquoi ils manquent dans l'édition et, pendant longtemps aussi, personne n'était au courant du fait. Ces textes apparaîtront, on le promet, pour la première fois en 1984, de même que le texte écrit par Lacan pour le « prière d'insérer » de l'édition française. Le D-R



lui-même déclare (dans des épreuves auxquelles nous avons eu accès) que « les innovations de sa révision répondent aux exigences de Jacques Lacan lui-même de 'préserv[er] la version unique des termes avec une valeur conceptuelle différentielle' et celles du traducteur de 'défendre la syntaxe et, dans la mesure du possible, le vocabulaire espagnols en face de la colonisation du français' ».

Le D-R fait explicite son point de vue : 1) Il est convaincu que les façons de poser les problèmes psychanalytiques de Lacan « *qu'on soit d'accord avec lui ou non, avec ses préalables et ses conclusions, ne peuvent dans l'avenir être ignorées* par celui qui veut repenser et faire avancer la réflexion et la mise en question des bases théoriques de la psychanalyse » (Je souligne. Il faut observer l'écart tacite établi entre les « bases théoriques » et l'ensemble de l'expérience psychanalytique). Il se glisse ici, entre les lignes, l'acceptation à contrecœur d'une importance inévitable, mais qu'on aura tendance à confiner dans une dimension purement théorique, ou à placer avec un critère de pourcentage, ou quantitatif, qui aplatit et réduit le retour à Freud lacanien à une contribution parmi les autres « qui ne peut pas être ignorée ». On neutralise ainsi, en même temps, sa subversion de l'ensemble de la pratique psychanalytique déviée.

2) Pour le D-R, il y a chez Lacan une tentative d'« une logique du signifiant qui, d'une manière subreptice, fait appel au prestige du signifié ». Cela équivaut à dire qu'à son avis le radicalisme de l'enseignement lacanien sur le signifiant *cache* une réductibilité à des conceptions banales du signe. Subreptice, dit le *Robert*, « ... qui se fait par surprise, à l'insu de quelqu'un et contre sa volonté. Caché, clandestin, furtif, sournois ». Comme on peut le voir, la résistance à la psychanalyse reste présente dans le lieu même où l'on entreprend la diffusion de ces écrits qui « ne peuvent pas être ignorés ». Attendons alors la nouvelle édition pour voir jusqu'à quel point cette position érudite et résistante du D-R arrive à se manifester dans ses interprétations du texte original.

#### QUELQUES EXEMPLES DE PROBLÈMES DE LA TRADUCTION

Il est impossible de transmettre dans les limites de cet article la multiplicité des problèmes qui sont restés mal résolus dans cette édition. Néanmoins j'essaierai de présenter quelques échantillons des exemples que j'ai recueillis (environ quatre cents) en plus de dix ans, à force de faire la navette entre le texte original français et sa version en espagnol.

1) Lacan dit dans « D'un dessein » (*Ecrits*, page 365) : « L'on sait

par la doctrine freudienne qu'*aucun réel* n'y prend sa part plus que le sexe ». Le traducteur rend, en 1971 (« *De un designio.* » *Lectura estructuralista de Freud*, page 142) : « ... sabemos por la doctrina freudiana que *ninguna cosa real* (c'est-à-dire en français : *aucune chose réelle*) toma en él mayor parte que el sexo ». Le Disciple intervient, apparemment, et corrige la complication qui a été introduite de toute évidence par l'ajout, soi-disant éclairant, du mot *cosa* (chose) ; alors, dans *Escritos I*, page 142 (année 1972 et éditions suivantes) on lit : « ... sabemos por la doctrina freudiana que *nada más real* (c'est-à-dire en français : *rien de plus réel... etc.*). Nous pouvons voir que l'« aucun réel » de l'original reste encore dans la brume en rendant plus difficile la réflexion, déjà complexe, qu'exige le texte lacanien chaque fois que le mot réel (*real*, en espagnol) est introduit. Tout cela est d'autant plus étonnant qu'en espagnol il y a une version immédiate et toute simple : *aucun* = *ningún* qui correspond parfaitement à ce qu'exige le sens 2 du *Robert* : « *Cour.* Avec une valeur négative (accompagné de la particule *ne* ou précédé de *sans*). Exemple : aucun physicien n'ignore que... ». Nous aurions alors très simplement : « ... sabemos por la doctrina freudiana que *ningún real* toma en él mayor parte que el sexo », et nous pouvons ajouter que si cela rompt avec une certaine routine de l'écoute en espagnol et ne résonne pas agréablement, la même chose arrive avec « aucun réel » pour les francophones qui auront — comme nous, hispanophones — à penser aux résonances lacaniennes de ces expressions.

2) Dans « La direction de la cure et les principes de son pouvoir » Lacan dit (*Ecrits* : 620) : « Lisons les textes ; suivons la pensée de Freud en ces *détours* (en espagnol : *rodeos*) qu'elle nous impose... ». Le traducteur nous offre (*Escritos I* : 252) : « Leamos los textos ; sigamos el pensamiento de Freud en esas *desviaciones* (en français : *déviations*) que nos impone... ». Et cela malgré le fait que le dictionnaire Larousse français-espagnol n'offre en aucun cas l'option « *desviación* » pour le mot « *détour* » (par contre il accepte des glissements plus ou moins familiers comme « *vuelta, recodo, recoveco, repliegue, etc...* » mais jamais « *desviación* »). On aurait peut-être pu accepter une version de ce type pour rendre des effets littéraires ou une licence poétique recherchée dans une œuvre différente de celle de Lacan, mais dans celle-ci le mot « *desviación* » (= *déviación*) renvoie à ce que dans tout son enseignement il combat, dans la scène dominée par la « psychanalyse d'aujourd'hui ». Dans « Subversion du sujet... » (*Ecrits* : 794 ; *Escritos I* : 306) par exemple Lacan dit : « Ce n'est pas à l'ampleur d'une mise en cause sociale que nous nous rapportons ici, nommément au dépôt des conclusions que nous avons dû prendre contre les

déviations (en espagnol : desviaciones) notoires en Angleterre et Amérique de la praxis qui s'autorise du nom de psychanalyse ». Et dans la « Lettre de dissolution » du 5 janvier 1980 (Cf. *Ornicar?* 20/21 ; page 9, 1980), Lacan, parlant de l'E.F.P. soutient qu'elle avait été fondée « ... pour un travail... qui ramène la praxis originale qu'il (Freud) a instituée sous le nom de psychanalyse dans le devoir qui lui revient en notre monde — qui par une critique assidue, y dénonce les déviations (en espagnol : desviaciones) et les compromissions qui amortissent son progrès en dégradant son emploi. Objectif que je maintiens. » Nous avons donc des fondements suffisants pour soutenir que Lacan peut — comme il le fait — logiquement nous proposer de suivre les *détours* (« rodeos ») que la pensée de Freud nous impose, mais aucunement les *déviations* (« desviaciones ») que la traduction espagnole nous propose.

3) Le deuxième volume des *Escritos* n'a pas provoqué, apparemment, les soucis que le premier avait éveillé. On n'a pas eu alors de participation de l'auteur ou de son Disciple dans la révision. Le résultat semble avoir été une considérable réduction des soins de l'édition. Il y aurait donc beaucoup d'exemples à commenter, mais pour ne pas surcharger cet exposé je me bornerai à ajouter quelques remarques sur un des articles inclus dans ce volume : « Le séminaire de la lettre volée » justement celui qui ouvre, en français, les *Écrits* de Lacan. Dans un texte si difficile et qui exige tellement d'attention dans sa lecture nous ne comptons pas moins de 38 erreurs qui compliquent la compréhension ou la rendent parfois impossible.

a) Dans la très complexe « Introduction » l'omission d'une phrase empêche d'accompagner le raisonnement que Lacan propose : « le temps constituant du binaire, est soumis à une loi d'exclusion qui veut qu'à partir d'un  $\alpha$  ou d'un  $\delta$  on ne puisse obtenir qu'un  $\alpha$  ou un  $\beta$ , et qu'à partir d'un  $\beta$  ou d'un  $\gamma$ , on ne puisse obtenir qu'un  $\gamma$  ou un  $\delta$ . » (*Ecrits* : 49 ; *Escritos II* : 49). La phrase en italique manque dans la version espagnole. Qu'est-ce que le lecteur pourra comprendre ?

b) Lacan rappelle (*Ecrits* : 13 ; *Escritos II* : 13) : « ... l'inattention du Roi en laissant la lettre sur la table "retournée, la suscription en dessus" ». Le traducteur rend : « ... la distracción del Rey dejando la carta sobre la mesa "vuel ta con la suscripción hacia arriba" ». Le traducteur a été trompé ici par une homophonie apparente : *suscripción* (en espagnol) a le sens du mot français « abonnement » ; en revanche *suscription* (en français) correspond au mot espagnol « *sobreescrito* ».

c) Nous lisons dans *Ecrits* : 26 : « ... servir de clôture à l'extinction des feux des fêtes de l'amour ». On devrait traduire : « *Servir de clausura a la extinción de los fuegos de las fiestas del amor* ». Mais dans

les *Escritos II* : 26, cela se transforme en « *Servir de clausura de la exhibición de los juegos del amor* » ce qui correspondrait en français à une « exhibition des jeux de l'amour » !

d) Parfois une faute d'impression produit un effet surprenant mais, malheureusement, il trahit l'original. Ainsi : « ... le bâillement infime » (*Ecrits* : 25) est traduit (*Escritos II* : 25) : « ... *la entreabertura íntima* » ce qui correspondrait en français à « ... le bâillement intime ».

De même (*Ecrits* : 35) : « ... des traits de la virilité » qui devrait se traduire « ... *rasgos de la virilidad* » devient « ... *rasgos de la debilidad* » qui correspondrait en français à « ... des traits de la faiblesse » (ou « de la débilité » selon les cas).

On pourrait continuer... jusqu'à compléter au moins 38 exemples, sans compter d'autres qui sont matière de préférence personnelle ou problèmes de nuances discutables.

#### ET MAINTENANT...

Les remarques formulées à propos des problèmes de traduction et les références limitées des entretiens permettent d'affirmer que l'édition des *Ecrits* en espagnol n'a pas été envisagée avec une conscience suffisante des soins qu'elle exigeait. Et ceux qui auraient dû être les plus avertis dans cette entreprise ne sont pas arrivés à supposer le sérieux des problèmes mis en jeu dans la traduction d'un texte producteur de discursivité à l'intérieur du champ freudien.

La question du titre polémique, le manque de soins dans l'édition, l'étrange affaire des articles qui manquaient sans responsable connu, l'insistance dans les erreurs pendant des éditions successives permettent de soutenir l'affirmation précédente.

Nous pouvons nous réjouir de ce que l'enseignement de Lacan ait pu se frayer une voie malgré ces démêlés. Le D-R, étranger et même opposé à l'expérience psychanalytique lacanienne, est cependant devenu sensible à des problèmes qui jusqu'à présent ne causaient aucune inquiétude. La parution attendue pour cette année de la nouvelle édition remaniée des *Escritos* manifestera jusqu'à quel point dans cette nouvelle conjoncture, nous pourrons voir éliminées dans son texte en espagnol les entraves qui faisaient écran entre le discours de Lacan et ses lecteurs hispanophones.

## ANNEXE 1

SÉLECTION DE JACQUES LACAN  
 POUR *LECTURA ESTRUCTURALISTA DE FREUD*  
 (ESCRITOS I)

*De nos antécédents*

*Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je.*

*Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée.*

*Intervention sur le transfert.*

*Du sujet enfin en question.*

*Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse.*

*D'un dessin.*

*La chose freudienne.*

*L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud.*

*La direction de la cure et les principes de son pouvoir.*

*La signification du phallus.*

*Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine.*

*Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien.*

*La Science et la vérité.*

## ANNEXE 2

## ÉDITIONS RÉALISÉES (1971-1983)

*Lectura estructuralista de Freud :*

<i>Escritos I</i>		<i>Escritos II</i>	
Mai 1971	Tirage 3 000	Mai 1975	3 000
Mai 1972	3 000	Décembre 1976	1 000
Février 1976	1 000	Mars 1978	1 000
Janvier 1977	1 000	Juillet 1978	1 000
Septembre 1977	1 000	Août 1979	1 000
Juin 1978	1 000	Septembre 1980	2 000
Septembre 1979	2 000	Octobre 1981	2 000
Janvier 1981	2 000	Mars 1983	<u>1 000</u>
Novembre 1981	2 000	TOTAL	12 000
Mars 1983	<u>1 000</u>		
TOTAL	17 000		

La maison d'édition *Siglo XXI* a l'exclusivité en espagnol pour les *Ecrits*. Elle exporte ce livre à tous les pays de langue espagnole.

## Pour une transcription critique des séminaires parlés de Jacques Lacan

Lacan pas lu ? De fait cette lecture est aujourd'hui à peine entamée. Chacun peut constater que les travaux consacrés à l'éclaircissement, à l'explicitation, à la *discussion critique* de sa doctrine restent, dans le fatras des publications analytiques, l'exception. Il n'est guère plus malaisé de repérer que le défaut de cette lecture s'accompagne de bien singulières postures. Là où on ignore Lacan, où on ne le prend qu'avec des pincettes (en pince-t-on pour lui ? est-on pincé par lui ?) on va droit à ses « idées latentes » (« Le manque de l'affect », « le systématisme », etc.) avec une assurance quasi somnambulique ; là où on s'auto-proclame son élève on n'en tient que pour le texte manifeste, brutalement oublieux du constant travail d'élaboration secondaire qui a fait du texte cet harmonieux composé aux suggestions irrésistibles.

Or l'état actuel des séminaires est une chance. Hormis les *Écrits* et quelques autres textes, *la lettre* de Lacan *manque*. Qu'il faille l'établir invite ainsi à une lecture qui, ne pouvant se satisfaire de suivre patiemment les méandres du sens, assiera, sur les équivoques signifiantes, une littéralité qui restera conjecturale.

A l'endroit de cette exigence de littéralité, la mainmise successorale se révèle fâcheuse : tenant son monopole du droit, elle ne cherche plus à installer son autorité sur la qualité de son travail. De ce travail, en effet, rien n'est donné à connaître que le produit final, ébarbé de toute aspérité, rendu propre à la con-sommation. Le lecteur n'y est plus invité qu'à virevolter sur la patinoire du sens. Ainsi sacrifie-t-on les chances d'une lecture effective, c'est-à-dire ouverte à l'aléa.

De plus un tel parti-pris travaille constamment en silence, ne rendant des comptes qu'à la voie lactée. Il s'ensuit qu'aucune délégation responsable n'est plus envisageable pour un tel travail : celui qui le promeut est censé être seul juge.

On donne ici la parole à ceux — à ce jour peu nombreux — qui se risquent à cette entreprise, passionnante et ingrate, d'établissement critique du texte du séminaire et qui, le premier pas fait, se sont retrouvés tout étonnés de lire Lacan comme jamais auparavant. On verra que le pari d'une transcription critique est tenable, où le pas-lu certes résiste mais n'est pas escamoté. Ainsi se trouve mise en place une des conditions de possibilité d'une lecture effective de Lacan.

Vous pourrez vous procurer les précédents numéros de LITTORAL en vous adressant à votre libraire ou en les commandant aux éditions Erès (19 rue G. Courbet F. 31400 Toulouse) à l'aide du bon de commande p. 169 du présent volume.

Les sommaires détaillés des numéros 1 à 12 se trouvent p. 167-168.

Votre abonnement est essentiel à l'équilibre financier de LITTORAL.

## Sur la transcription \*

Afin d'entrer tout de suite dans le vif des variations dans l'orthographe où chaque interlocuteur sélectionne ce qu'il entend, prenons l'exemple connu que les enfants aiment rencontrer dans leur livre de lecture : « Paris est métropole, dit l'un. — Paris est maître au pôle ? demande l'autre. — Qui aime être au pôle ? questionne le troisième ; et à la question reprise en — Qui aimait trop Paul ? arrive la réponse — Virginie »<sup>1</sup>. Il n'y a plus le choix pour lire ceci écrit. Nous désignerons cet effet prévalence du texte.

Quand il s'agit du texte du séminaire de Lacan, l'écart entre la multiplicité de ce qui s'entend et le choix de ce qui s'écrit donne lieu à une critique de la transcription ou donne raison à une transcription critique.

Remarquons-le, les écrits produits comme étant *Le séminaire* témoignent de ce qui a été entendu de ce que Lacan a dit ou plus précisément de ce qui a été lu comme ayant été de l'écrit dans ce qui a été entendu.

C'est là que toute l'affaire commence. En effet, ce qui a été entendu comme étant ce qu'il a dit n'est pas du tout nécessairement ce qu'il a dit. Le magnétophone n'y change rien.

---

\* Le présent travail, la réponse de M. Chollet ainsi que le texte de D. Cerf-Bruneval ci-après sont repris d'une séance de travail lors du colloque « du père » organisé par Littoral les 15 et 16 octobre 1983.

1. Mais si l'on rencontre Paris est métropole — Virginie, on dira c'est absurde — si l'on rencontre Qui aime être au pôle ? Virginie, on se demandera pourquoi... on trouvera peut-être des raisons... L'absurde et l'incompréhensible peuvent néanmoins rouvrir la question du choix.



déjà pris dans cette lecture et dans les effets de ce discours-là, qu'on peut vouloir s'appliquer à un tel travail, soit d'y être déjà impliqué.

Aurai-je pu situer par ce détour, y compris dans le retournement et l'antinomie de leurs intentions, les deux formulations qui m'ont été nécessaires au départ pour me justifier de présenter ce bref commentaire (lequel ne cessait de vouloir s'écrire « comment taire ») : d'où l'on parle [cela]<sup>15</sup> ne peut être négligé<sup>16</sup>, et « ce qui vous est précieux on ne peut que vouloir le transmettre<sup>17</sup> ».

Si la première formule s'identifie aisément comme le vœu d'un commandement édicté par un autre (qu'il est aisé de reconnaître à l'imitation de son style), la deuxième pose pour le moins la question de la nature de cette chose, précieuse entre toutes, mais qui ne semble pouvoir être considérée comme bien propre et se marque d'être ce qu'à la fois on voudrait pouvoir renier mais dont le retour éventuel ne cesse d'être craint et désiré.

Ainsi le compagnon pour la transcription se trouve-t-il convoqué en ce point du secret, d'où chacun veut tirer son pouvoir d'une certitude de la permanence de son chiffre personnel. A lui, échoit d'y ramener le silence.

Le secret et le silence en effet sont de deux registres différents. Car, si le secret se soutient de ce qui est passé sous silence, il renvoie à ce qui serait écrit en quelque endroit caché et pourrait donc être retrouvé. Le silence, lui, n'est qu'absence.

Le vœu est ici que cet endroit caché, où viendrait s'inscrire le chiffre de chacun, ne soit pas le texte lui-même, à établir. Et que les traces demeurent de ce qui posa problème de lecture vient inviter celui qui se retrouve lecteur de la version proposée à devenir, s'il le désire, à son tour transcripteur.

Mais c'est d'une autre façon que j'aimerais démontrer le bien-fondé de cette option de « transcription critique », à seulement partir de la surprise qui m'était venue à propos de cette épithète critique, dont je trouvais pour le moins paradoxale son application à ce qui se voulait être une transcription. Mon ignorance, peut-être un peu forcée, me conduisit à en vérifier le sens et l'emploi. De son usage dans l'expression « d'apparat critique » (« notes et variantes d'un texte », *Petit Robert*) ou dans celle d'« édition critique » (« édition établie après collation des textes originaux », *Petit Larousse*), elle s'avéra parfaitement adaptée à

15. Crochets des rajouts de transcription dans « stécriture ».

16. Cet aspect des citations veut juste mentionner qu'il s'agit de ce que je me suis entendu dire.

17. *Ibid.*

pas évidente qui nous fait préférer, quand le choix s'en présente, le livre ou le cahier, à la bande magnétique repiquée.

Pour revenir à cet enjeu de la transcription, je voudrais simplement faire cette remarque, qu'écrire la parole, la noter, est se donner un moyen non négligeable de la « relire », relire comme la machine, comme la tête de lecture du magnétophone, d'abord, afin de pouvoir ensuite, mais ensuite seulement, la reprendre en un sens, dont il pourrait peut-être se démontrer qu'il diffère de celui de l'entendu. Disant cela, je ne pense pas contredire à cette assertion de J. Allouch dans un de ses articles, que « quelque chose dans l'écriture résiste à sa réduction dans une doublure de la parole »<sup>13</sup>, plutôt s'agirait-il d'une réminiscence de cette formulation. Mais il s'agit ici d'établir un autre lien, de partir de ce point de vue qu'à entendre parler, quelque chose vient pour chacun s'inscrire dans sa mémoire (cf. « l'enregistrement sur cervelle » dont Lacan nous parle justement dans « le transfert » à propos du *Banquet*)<sup>14</sup>, et que la prise de notes est en relation avec cela. Il me semble qu'en dehors des obligations éventuelles, dont chacun peut avoir souvenir de la manière dont il s'en acquittait lors de ses années estudiantines, le moment où surgit l'impulsion de noter n'est pas indifférent, et qu'il pourrait nous éclairer sur la nature de quelque chose qui nous intéresse ici.

Il s'agit en effet d'un moment où vacille quelque chose de l'entendement, *a minima*, c'est le doute sur la mémorisation durable de l'entendu qui y préside. Ce serait donc dans un vœu de transcription qu'on l'effectue, transcription de cette première « inscription sur cervelle », opinion qui ne serait que platitude si on ne prenait en compte un certain battement entre ce qu'on peut supposer être une perception particulière de l'effet de cette parole entendue et ce qui en réponse fait naître le désir de l'écrire ou en impose sa nécessité. Serait-ce dans l'espoir de pouvoir secondairement l'identifier comme étrangère à ses propres références ? Et l'échec qui sans cesse s'en répète nous ferait penser que, née pour chacun en un point singulier, l'écriture transcriptive d'une parole pourrait être une tentative déjà dépassée, de se déprendre du premier effet de sa « lecture ».

Ainsi, pour chacun en ce cas précis de transcription de l'enseignement de Lacan, à s'y mettre à plusieurs, vérifie-t-on qu'on ne peut prétendre se soutenir des seules « sources » du texte à établir et que c'est d'être

13. Jean Allouch, « L'écrit-lecteur », *Cahiers de Fontenay*, n° 23, « Écrit-Oral », E.N.S. de Fontenay, juin 1981.

14. « stécriture », fin de la p. 23.

Actuellement, à l'origine de toute transcription de la parole, on peut d'ailleurs voir se perpétuer ce problème dans les exigences techniques relatives à l'enregistrement phonique, ou à la sténotypie pour la transcription phonétique proprement dite. Dans ce cas le problème des exigences minimales pour la lisibilité glisse de la sténotypie à la sténotypiste par les effets de la méconnaissance de ce code particulier qu'elle emploie. On peut voir d'ailleurs, à l'occasion, comment pour pallier son ignorance, on prend volontiers appui sur le sens supposé du texte.

Qu'un lecteur soit entre autres acceptions, un « dispositif servant à la reproduction des sons enregistrés » (*Petit Robert*), montrera j'espère, que ce qu'on attend implicitement de la sténotypiste est de satisfaire à quelque chose de cet ordre. Ainsi donc, le texte qu'elle livrera sera l'aboutissement de trois opérations successives : une transcription avec des signes phonétiques conventionnels, une lecture, et une opération qui peut être ramenée à une écriture sous dictée, comme pour l'enregistrement phonique<sup>10</sup>.

Un tel enregistrement lèverait-il toutes les difficultés de sa transcription ? En admettant qu'il soit techniquement parfait et que l'orateur, tenant le fil de son discours, ait su en tous points respecter les règles de construction grammaticales des phrases dans lesquelles nous nous devons de nous exprimer dans la parole comme dans l'écrit, lèvera-t-il l'ambiguïté de certaines fins de phrases, de certains mots, prononcés dans une chute du ton, dans un souffle, difficiles à saisir ? Notre écriture ne prévoit pas, dans sa forme imprimée, dans ses conventions actuelles, ce flou que l'oreille accepte et qui ne nuit pas trop à l'entendement<sup>11</sup>, l'œil s'en surprendrait de n'y être entraîné qu'au titre de la coquille<sup>12</sup>. Et que faire de l'équivoque des sons et des différentes scansion dans le regroupement des phonèmes, usant de la parenthèse ou de l'accolade ? Quel transcripteur oserait souligner ainsi d'une double, triple voire multiple inscription les jeux de mots ainsi créés ? Là se marquent certaines limites de notre langue écrite et de nos habitudes de lecture pour réaliser cette véritable transcription de la parole que nous pourrions souhaiter.

Mais pourrions-nous aussi pointer, à cet endroit, que l'option n'en est

---

10. On pourrait assimiler cette réécriture à partir du texte tapé à la machine à une translittération, mais il faudrait accorder aux signes et conventions de la sténotypie une valeur de lettre.

11. Non seulement il n'y nuit pas, mais l'« attention flottante » ferait plutôt penser qu'il y contribue, du moins pour une certaine façon d'entendre.

12. Soit de l'erreur, ou des effets de la censure.

- à partir de sources qu'il convient de réunir, lire, étudier, interpréter, discuter ;
- avec le parti-pris de laisser pour le lecteur des traces de ces discussions.

Que ce travail mérite le nom de transcription est à démontrer, qu'elle soit « critique » peut en être la condition.

Cette condition qui se marque par les notes en bas de page et les renvois en marge (dont l'usage est présenté dans la notice de « stécriture »), pourrait sembler superflue, mal venue par l'alourdissement de la présentation qu'elle provoquerait, gênante pour la lisibilité du texte, au même titre que la conservation des tournures de phrases, telles qu'on les trouve dans le texte dactylographié d'après la sténotypie, telles qu'elles sont donc supposées avoir été prononcées.

Serait-il préférable pour sacrifier à la lisibilité de renoncer tout de suite à ce désir de transcription qui pourrait mener à une présentation fâcheusement surchargée ? Ne serait-il pas plus simple d'admettre qu'un discours parlé devra obligatoirement se dénaturer et perdre l'exactitude de sa retransmission s'il doit être présenté sous forme écrite ?

Je ne saurais reprendre ici les multiples aspects techniques et théoriques de l'établissement de texte. La naïveté en ce domaine a certains avantages : l'ignorance préalable des difficultés de l'entreprise permet de l'aborder avec un certain enthousiasme, heureusement ravivé dans les moments de découragement par le plaisir de l'initiation à un univers étranger ou mal connu, consulté aux fins de précision, de vérification ou d'élaboration des premières impressions issues de la pratique<sup>8</sup>.

Parler de lisibilité, soit de lecture, puisque c'est faire référence à ce qui la permettrait, ne va pas de soi. Et c'est de la place du lecteur que je l'aborderai, place qui peut se définir à l'occasion, on va le voir, d'une manière inattendue. Vouloir régler un problème de transcription par l'exigence de la lisibilité comporte en soi-même un certain aspect contradictoire, sauf à prendre le terme de transcription dans sa valeur ancienne comme acte de copie d'un texte initial, où les qualités d'adresse manuelle, calligraphiques, du transcritteur étaient nécessaires à la lisibilité<sup>9</sup>.

---

8. Cf. Barbara Cassin « Littéralement et dans tous les sens », *Littoral*, n° 7/8, pp. 157-166.

9. Cette sorte de décidabilité nécessaire au déchiffrement.

« Quatre concepts... », que Lacan tient alors pour « excommunication majeure »<sup>1</sup>, ce que, à propos de son enseignement, lui revient de la communauté psychanalytique comme « censure qui n'est point ordinaire »<sup>2</sup>, car il nous précise qu'à cette excommunication s'ajoute, ce qui n'est pas habituel, « l'impossibilité d'un retour »<sup>3</sup>, puisque « à jamais »<sup>4</sup>, son enseignement ne devra « rentrer en activité pour la formation des analystes »<sup>5</sup>.

Commentant ceci, Lacan nous dit alors que :

« ... par la structure qu'il implique, ce fait introduit quelque chose qui est au principe de notre interrogation concernant la praxis psychanalytique. <sup>6</sup> »

Il se peut qu'à le lire aujourd'hui, on ne retrouve plus que cette seule interrogation : qu'est-ce qui reste sans retour possible de cet enseignement-là ? Est-ce de son effet sur chacun, d'où s'originerait ce curieux désir qui en vint à certains, qu'il fut « nul » ?

Est-ce de cette expérience désastreuse quant aux effets en retour qu'il en reçut des membres des sociétés psychanalytiques, auxquels il destinait son enseignement, que Lacan aurait gardé une certaine méfiance quant aux possibilités de sa transmission institutionnelle ? Comme il ne nous a laissé aucune institution pour garantir cette transmission, car on ne peut compter pour telle cette nuée que fut la « Cause freudienne », il reste, pour chacun, « l'embarras »<sup>7</sup>.

Sous le titre « stécriture » un groupe de sept, associés pour cela, propose à ceux qui s'intéressent à cette question, une « transcription critique » du séminaire tenu par J. Lacan en 1960-1961, soit le séminaire sur le transfert. Que l'option d'un tel travail puisse se soutenir dans son effectuation par plusieurs est, il faut bien le dire, un pari. Mais de quel pari s'agit-il au juste ? Peut-on proposer cette hypothèse qu'il s'agirait pour ce travail d'établissement de texte, de réussir au plus près une transcription d'un séminaire parlé, ceci :

— dans un temps second, ici plus de vingt ans après qu'il fut énoncé (et aucun des sept ne fut présent à ce séminaire-là).

1. Jacques Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Le Seuil, Paris, 1973, p. 9, 6<sup>e</sup> §.

2. J. Lacan, *ibid.*, p. 9, 3<sup>e</sup> §.

3. *Ibid.*, fin du 6<sup>e</sup> §.

4. *Ibid.*, 4<sup>e</sup> §.

5. *Ibid.*, 4<sup>e</sup> §.

6. *Ibid.*, 3<sup>e</sup> §.

7. Cf. « l'embarras » en face de « stécriture », in *op. cit.*, p. 253.

## La place du lecteur

Jacques Lacan a tenu séminaire nombre d'années. Malgré l'opposition du milieu psychanalytique à son enseignement, il a persévéré. Avec lui, puis autour de lui, s'est maintenu un groupe d'analystes sans cesse grandissant. Il lui fit une école, celle-là même qu'ensuite il défit.

C'est à partir de 1964 que son enseignement sort de l'enclos des sociétés psychanalytiques, qui préfèrent en leur sein le censurer, et devient public. « Changement de front de notre discours », écrira-t-il dans le résumé rédigé en 1965 pour l'*Annuaire de l'Ecole pratique des hautes études*, résumé qu'on trouve en dernière page de l'édition du *Séminaire* publié en 1972, au Seuil, sur « Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse », prononcé dans le cadre de l'Ecole normale supérieure en 1964, première année de ce séminaire public. C'est Jacques-Alain Miller qui, en ayant établi le texte, précise dans la notice en fin de livre, qu'il s'agit d'une « transcription », ce que Lacan commente dans la post-face : « une transcription, voilà un mot que je découvre grâce à la modestie de J.A.M., Jacques-Alain, Miller du nom : ce qui se dit passe-à-travers l'écriture en y restant indemne »... Et Lacan nous dote, de plus, de cette réponse personnelle à la dite découverte : « stécriture », ainsi orthographiée.

Quant au « passe-à-travers », si nous prenons en compte le fait que n'importe quel dictionnaire donne pour définition et sens du préfixe « trans » : « au-delà de, à travers », la tentation est grande de dire comme cette autre formule : passe-trans écriture, passe-trans scription, dans laquelle le trait d'union, arrachant trans à l'écriture, le rend libre d'évoquer avec « passe » d'autres concepts : transmission, mais peut-être translittération (ou transfert ?).

On sait, par la lecture des premières pages de cette édition des

LITTORAL, seule revue de PSYCHANALYSE qui porte ce nom, est aujourd'hui la seule qui se propose à être découpée. Transformez littoral en plan projectif (cf. p. 149 :  $0 + 8 = 0$ ).

travail, bien décrit par Danièle Arnoux, de confrontation de la fameuse « sténotypie » avec ces traces écrites et la découverte du fait que la sténotypie, il était bien clair que ce qui nous en restait n'était que ce qu'avaient pu entendre du discours de Lacan les personnes successives qui en avaient la charge et ce avec plus ou moins de bonheur. Et, de fait, c'est bien de décryptage qu'il s'est agi le plus souvent, le texte sur lequel je travaillais prenant l'allure d'un rébus, avec tout un redécoupage des phonèmes à effectuer parfois, des mots, des noms à reconstituer, des schémas à retrouver, à vérifier.

Tout cet effort m'a rendue d'une grande prudence par rapport à toutes les versions qui circulent des séminaires, surtout de ceux dont je ne possède pas les enregistrements. Ça m'a même conduit à refaire entièrement le séminaire nommé par Lacan la Psychanalyse à l'envers, après m'être rendue compte au cours d'un travail en cartel que je l'avais mal entendu — avec quelques excuses, il est vrai, c'était le premier ! A ce propos, je garde encore en mémoire la manière dont Lacan lui-même nous avait raconté, cette année-là, sa recherche de l'origine de la thématique du meurtre de Moïse dans Moïse et le monothéisme, l'acharnement qu'il avait mis à se procurer le livre de Sellin où Freud avait pris cette thématique, pour finalement faire venir au séminaire un spécialiste des langues hébraïques qui avait fait toute une démonstration sur les conséquences entraînées par la manipulation d'un texte comme le texte biblique, soit dans le but de soutenir une hypothèse de départ (ce qui était le cas de Sellin), soit par simple ignorance dans le cas des copistes à travers les siècles. J'y vois maintenant, en évoquant le souvenir de cette séance, qui m'avait beaucoup intéressée à l'époque, comme une sorte d'appel à la prudence en face de tous ces séminaires qui circulent, se vendent même en librairie, dont beaucoup ne semblent avoir qu'un lointain rapport avec ce qu'ont pu être les propos réels de Lacan.

Pour terminer, je voudrais dire qu'il m'a toujours semblé important, ce qui est sans doute une position purement imaginaire, mais aussi un « style » par opposition en particulier au style des transcriptions « officielles » du séminaire, d'essayer de recréer dans l'écrit le climat du séminaire, tel que je l'avais connu quand j'y assistais. Avoir eu dans l'oreille la voix de Lacan et ses intonations bien particulières, tant en « y étant », qu'en en écoutant de multiples fois les prises au magnétophone y a incontestablement beaucoup aidé.

Je ne sais si quelques lignes suffisent à rendre compte du côté aride de ce travail, Danièle Arnoux et ses collègues du groupe de « stécriture » en savent, eux, quelque chose. Et la reprise des premières transcriptions montre de toute évidence qu'il y a bien des points à éclaircir et que le travail gagnerait à être revu, qu'il faudrait s'y remettre. C'est d'ailleurs ce dont je me rends compte en reprenant deux ans plus tard la correction du texte du Transfert que j'avais confié, tout imparfait qu'il était, à Danièle Arnoux aux fins de consultation pour le travail dont elle vous a parlé.



versions<sup>7</sup> d'où des variantes d'établissement en note, mais aussi des précisions de références, des questions d'exégèse.

Le style se marque au moyen de signes, ainsi les crochets (rajouts du transcripteur), les astérisques — simples (établissement douteux) — doubles (établissement d'un choix décisif) — triples (passage soustrait du texte source). Les astérisques restituent dans la marge les données autrement entendues à partir desquelles s'est fait le choix pour un texte lisible ... avec lequel pourrait se transmettre la tâche critique elle-même car il semble que *Le séminaire* ne cesse pas de ne pas s'écrire.

## Monique Chollet

*J'ai été vivement intéressée par l'exposé de Danièle Arnoux, concernant les difficultés auxquelles se trouve confronté quiconque s'engage dans l'aventure que représente l'établissement d'un texte au plus près de ce qu'il imagine qu'il a pu être, « texte » à mettre entre guillemets dans le cas présent, puisqu'il s'agissait d'un exposé fait devant un public, ce d'autant plus que je me suis colletée à la tâche, il y a plusieurs années pour les séminaires sur « L'angoisse » et « L'identification ». A l'époque, j'avais été aidée, me semble-t-il, par une grande familiarité avec le ton lacanien acquise par l'écoute de ces bandes enregistrées par les multiples micros suspendus aux hauts-parleurs, rue d'Ulm ou au Panthéon, et dont le spectacle agaçait tant par moments Lacan. Je m'étais engagée auprès de quelques amis dans le travail de transcription du séminaire de l'année au fur et à mesure de son déroulement. Ça avait fini par se savoir et le cercle des amis s'était peu à peu agrandi... Puis un jour, à la demande de Jean Allouch (s'en souvient-il...), je me suis lancée dans une entreprise plus difficile : tenter de reconstituer ce qu'avait pu être, en 1961, le séminaire sur « L'identification ». Il lui était venu entre les mains cette première moulture qu'on a appelée depuis la « sténotypie » et, ayant sans doute entendu parler de mes petits travaux, il m'avait confié la chose. Et alors a commencé la recherche de documents témoins, de notes, précieuses ô combien, qui subsistaient des studieux de l'époque, les preneurs attentifs et fidèles, équivalents des « enregistrements sur cerveau » dont Lacan parle dans le texte « Sur le Transfert », avec tout un système appréciant la fidélité de la prise des notes, son intelligence, sa justesse. Ensuite le*

---

7. Nous remercions Monique Chollet qui a mis à notre disposition son travail concernant le volume I [Commentaire sur *le Banquet*].

mesure de ne pas se fier à la prévalence du texte, de reprendre à son compte la tâche critique.

La question de l'authenticité — de texte à texte — avec conjectures sur les interpolations évidentes ou supposées de passages suspects ou obscurs ne peut pas même valoir ici comme fiction. Il est postulé au moment d'établir le séminaire qu'il n'y a pas de texte au départ.

C'est en se faisant lecteur, on l'a vu, que chaque auditeur a écrit le texte en y mettant du sien. Dès lors chaque transcription porte la marque d'un style (qu'elle se fie à la bande magnétique ne pare pas à cet effet).

L'enseignement de Lacan, en remettant à l'autre la charge du style, met en pratique son principe même : *Le style c'est l'homme à qui l'on s'adresse.*

N'y aurait-il pas lieu, dès lors, de prendre en compte l'hypothèse que l'écart entre ce que Lacan a dit et ce qui en a été écrit fait partie de son enseignement ? *Que ce soit la parole où ne se lise pas ce qu'elle dit, voilà pourtant ce dont l'analyste sursaute...*<sup>6</sup>

Prendre la mesure exacte de cet écart n'est peut-être que vaine prétention, mais transcrire le séminaire implique la tentative de réduire le malentendu.

Transcrire le séminaire implique la supposition de sa lisibilité.

Le paradoxe qui se présente, on l'a vu (au sens de la crise), c'est que la visée de serrer au plus près ce que Lacan a dit, passant par le resserrement de l'écriture, produit un texte...

Existe-t-il le « mi-chemin entre l'écrit et la parole » où Lacan dit situer sa contribution : *L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud?*, où il dit, comme pour nous mettre en garde :

*« l'écrit se distingue en effet par une prévalence du texte... la propriété que j'accorde à nourrir mes leçons de séminaire d'un apport à chaque fois inédit, m'a empêché jusqu'à ce jour d'en donner un tel texte... »,* où il justifie le mode de son enseignement : *« ... la parole dont les mesures différentes sont essentielles à l'effet de formation que je cherche... ».*

C'était en 1957 mais le paradoxe n'en demeure pas moins, en d'autres termes, que la visée même de fidélité ne puisse pas ne pas recéler une trahison (voilà le sens de la transcription comme critique).

Le minimum de correction consistera donc à tenter de réduire la prévalence du texte produit en disant ce qui a été pratiqué.

Le style est celui d'un débat entre plusieurs lecteurs et avec plusieurs

6. J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XI, Paris, Seuil, 1973, postface p. 252.

— Deuxième version... *Mais détrompe-toi, examine les choses avec plus de soin de façon à ce que je ne te trompe pas à ce jeu.*

— Troisième version... *Mais détrompe-toi, regarde mieux, afin que je ne te trompe pas à ce jeu n'étant à proprement parler rien.*

— Traduction Budé — *Eh bien! examine les choses..., avec plus de soin, de peur de te méprendre sur moi et sur mon néant réel.*

— Traduction Mario Meunier — *Mais..., réfléchis avec plus d'attention pour que tu ne puisses point te méprendre sur le rien que je vauX.*

— Texte grec (219 a) ἄλλ',... , ἀμεινον σκοπει μή σε λανθάνω, οὐδὲν ὄν.

/All... ameinon skopei mē se lanthanō, ouden ōn/

— Proposition d'établissement critique :

*Mais*, dit Socrate, — et là il convient de prendre les choses comme elles sont dites — *détrompe-toi, examine les choses avec plus de soin ἀμεινον σκοπει /ameinon skopei/de façon à ce que je ne te trompe pas, ce [je] n'étant — à proprement parler — rien.* <sup>(note)</sup>

La note pourrait ici proposer au lecteur la variante troisième version — la traduction Budé et l'argument suivant : pour le [je] rajout de transcription dans le blanc de la sténotypie.

Il semble que Lacan retraduisse ce passage au mot à mot /mē se lanthanō/ /mē/ particule afin que ne ... pas,

/lanthanō/ (première personne) être caché, demeurer caché, faire oublier, passer sous silence, échapper à,

/se/ accusatif pronom personnel, deuxième personne,

/ouden/ rien, au neutre,

/ōn/ participe présent du verbe être au nominatif d'où la traduction : je n'étant rien.

La suite de la citation est reprise textuellement de la traduction Budé, puis Lacan reprend en commentaire : « Mais attention, là où tu vois quelque chose, je ne suis rien ! »

L'examen rapide de cet exemple s'offre à la discussion. La proposition d'établissement du « je » là où les notes avaient retenu « jeu » ne fera pas accord. Notre hypothèse selon laquelle Lacan traite à sa façon le texte même de Platon ne convaincra pas tous les lecteurs. Ils y reconnaîtront la marque du κρίνειν /krinein/<sup>5</sup> ici au sens de l'interpréter. Du moins ici, dans un cas difficile, le lecteur sera-t-il en

5. *Krinein* : 1 séparer, trier, distinguer (bons et méchants, vrai et faux), choisir.

2. décider, trancher, résoudre, expliquer, interpréter (un songe)  
juger, estimer, apprécier,  
attribuer,

mettre en jugement, interroger, questionner.

Or l'effet de suggestion sera pour le lecteur plus ou moins mis en doute dans les limites de sa compréhension.

Là où l'illisible se montre comme du non-lu, où le flottement du texte laisse encore osciller des choix, où la lacune indexe du « difficile à entendre », où la contradiction logique révèle le contre-sens, le lecteur qui questionne l'écart commence à lire.

Le lecteur donc, se trouve lui-aussi sollicité d'une certaine façon en position d'auteur (dans les limites de sa compréhension du texte). Le désaccord entre plusieurs lecteurs, la différence des lectures produit les effets de Babel, remettant en question la prévalence du texte, remettant en jeu l'écart entre ce que Lacan a dit et ce qui a été entendu, lu, écrit, relu, critiqué, réécrit, etc.

La visée même de réduire cet écart, raison de la transcription critique, se situe dans la pratique elle-même qui le creuse. Critique prend ici le sens de crise, comme l'on dit d'une maladie qu'elle en est à sa phase critique. Nous y reviendrons; examinons d'abord des exemples.

Les cas les plus simples sont ceux où un savoir référentiel vient arbitrer la décision. Ainsi à la troisième occurrence de *ἀγαλμα/agalma* dans le discours d'Alcibiade (222 a) *ἀγάλματα ἀρετῆς/agalmata aretès/* cité par Lacan, trouve-t-on à la suite la traduction qu'il propose, différente dans trois versions — *merveille des merveilles, merveille de vérité, merveille de vertu*. La version Budé propose là *images d'excellence* notons-le<sup>4</sup>, *merveille de vertu* sera ici retenu (comme ce que Lacan a dit) par les hellénistes qui dès les premiers balbutiements de vocabulaire ont appris *ἀρετή/aretè/* la vertu *ἡδονή/hèdonè/* le plaisir (un tel précepte ne s'oublie pas).

D'autres cas ne sont toutefois pas aisés à traiter quelle que soit la référence.

Au moment le plus crucial du *Banquet* où Alcibiade est allé aussi loin qu'il le pouvait dans la manifestation de son désir, il rapporte le dialogue qui se poursuit sous les draps, et Lacan cite (219 a) : — première version (sténotypique)... *Mais*, dit Socrate — et là il convient de prendre les choses comme elles sont dites — *détrompe-toi : Examine les choses avec plus de soin, azeïnon chopai, de façon à ne pas te tromper ce n'étant à proprement parler rien.*

4. Remarquons ici au passage que la version de L. Robin accompagne Lacan qui s'en sert et s'en écarte inventant avec cet écart sa lecture de Platon.

Ces exemples sont pris à la séance du 8-2-61 en projet de travail pour stécriture, ils n'ont pas encore été soumis à la discussion du groupe de travail.

la description de notre méthode de travail. Toutefois je retrouvais aussi critique en ce point d'où il revenait me questionner, au point où « l'esprit critique, esprit de libre examen », est « par extension : prompt à blâmer ». (*Petit Larousse*), où, si ses acceptions scientifiques et médicales conduisent à le rendre ce « qui décide du sort de quelqu'un, qui amène un changement important » (*Petit Robert*), dans ses acceptions littéraire, artistique, logique, il renvoie à un jugement d'appréciation dont l'aspect de censure n'est pas exclu. C'est d'ailleurs un des sens vieilli de l'adjectif critique : « porté à la censure » (*Littré*). La censure qui anciennement est « blâme, critique, condamnation, sanctions » prononcées contre un individu par une institution, tribunal laïque ou religieux, civil ou militaire, mais tout aussi bien à cette époque par un autre individu, devient dans son sens moderne l'autorisation préalable donnée par un gouvernement aux publications et spectacles. Et en ce qui concerne l'individu, comme émetteur de la censure, elle ne se retrouve plus indiquée que par la psychanalyse, au titre du refoulement.

Plus trace n'est trouvée de cet usage ancien mentionné dans le *Littré* pour « se censurer : faire la censure l'un de l'autre, ex. Jupin les renvoya s'étant censurés tous, du reste contents d'eux (Lafontaine) ». Reconnaissons que pour ce qu'il en est de se critiquer l'un l'autre, nous savons encore le faire.

Ceci ne voulant démontrer qu'une chose, que la critique ainsi liée à la censure devrait pouvoir refléter quelques points vifs de notre économie de pensée, tant de notre vie individuelle que de notre vie sociale et de groupe.

Plus simplement ici l'avons-nous trouvée bien venue.

Avant de quitter ces sortes de livres d'histoire des mœurs et des idées de notre société que sont nos dictionnaires, lexiques et encyclopédies habituels, nous pouvons y chercher encore ce qu'ils nous apprennent sur la transcription. Elle y est difficile à préciser, qu'elle soit donnée comme copie ou prise de notes, ou dans son acception musicale d'écriture pour un autre, un instrument. Elle reste marquée de l'ambiguïté de son intention, soit dans son application paradoxale, soit dans l'échec renouvelé de son effectuation. Dans le domaine musical, elle ne se justifie de fait que de l'incompatibilité entre la partition originale et les caractéristiques techniques de l'instrument pour lequel elle va s'effectuer. Dans le *Littré*, pour ce qu'il en est de son passé, comme reproduction d'un texte écrit, elle sous-tend une intention de fidélité à l'inscription initiale, pour un enjeu particulier de piété ou d'enregistrement officiel aux fins de datation. En est souligné que l'erreur n'y est pas exceptionnelle.

Enfin, à l'époque actuelle, la transcription trouve son usage le plus précis en biologie moléculaire et génétique<sup>18</sup> : à partir de l'A.D.N. qui détient le code génétique se forme par transcription l'A.R.N. messenger, dont l'information sera traduite par un procédé particulier, à l'aide d'A.R.N. de transfert, pour la transmission cellulaire du patrimoine génétique. Mais ne rêvons pas trop sur ce programme prometteur, la définition moderne de la transcription qui nous concerne est du domaine de la linguistique, nous la retrouvons mal limitée et y sommes renvoyés à la translittération.

Translittération dont J. Allouch dans cet article sur « l'écrit-lecteur » déjà cité nous dit que « le nom de cette opération où ce qui s'écrit passe d'une façon d'écrire à une autre façon », et qu'elle « écrit l'homophonie », alors que la « transcription vise l'assonance ».

Cette visée n'est pas simple à situer. Faut-il croire à la nécessité de qualités particulières pour que soit réussi ce qui peut ainsi sonner de la même façon, pour qu'un texte mérite le nom de transcription ?

Nous pouvons retrouver notre interrogation à propos de ce qu'il en serait d'une « véritable transcription » qui, à chaque ambiguïté de l'enregistrement phonique (reconstitué ou non), ne tranchant pas, écrirait tous les homophones : nous la voyons là s'écarter de ce que nous pourrions nommer transcription, soit de ce qui, sonnante de la même façon, viendrait sonner juste.

Nous y voyons aussi, forcément retrouvé, le problème du sens, dont un simple poème suffit à nous rappeler qu'il ne peut être indépendant de la forme.

Je ne saurais terminer, dans l'après-coup de cette présentation de « stécriture » sans citer une partie d'un article de P. Ricœur, trouvé dans l'*Encyclopaedia Universalis*, à la rubrique « Signe et sens ». A la fin de cet article nous trouvons, au chapitre du « Passage à l'écriture », à l'avant-dernier paragraphe<sup>18</sup> :

« ... deux notions de sens sont susceptibles d'être appliquées à un texte. La première, issue de l'extension du plan phonologique et lexical à celui des œuvres de discours, ne désigne rien d'autre qu'un jeu de dépendances internes, c'est-à-dire un jeu de structures. Cette notion de sens règle le comportement explicatif à l'égard des textes. La seconde notion de sens, dérivée de l'analyse sémantique de la plus petite unité de discours, la phrase, tire le sens du côté de la référence, donc vers le dehors du langage ; cette seconde notion de sens règle le comportement interprétatif à l'égard des textes. Interpréter un texte, en effet, ce n'est pas chercher

18. *Encyclopaedia Universalis*, vol. 11, p. 178 et vol. 17, p. 790.

une intention cachée derrière lui, c'est suivre le mouvement du sens vers la référence, c'est-à-dire vers la sorte de monde, ou plutôt d'être au monde, ouverte devant le texte ».

et sur la référence un peu avant, il interroge : « Clôture des signes ou médiation vers le monde ? », ou encore : « La référence pose le problème le plus aigu ; c'est à ce plan, comme on l'a dit, que les deux manières, sémiotiques et sémantiques, de traiter le langage s'affrontent. »

Cette partie du texte, marginale, critique, offerte au lecteur de « stécriture » peut donc, on le voit, s'inscrire sous cette rubrique référentielle, dans son double aspect. Simplement, pour l'établissement du texte proprement dit, peut-on remarquer que c'est du côté de la translittération qu'est l'ouverture et non du côté de la transcription qui, elle, pourquoi pas, pourrait après tout se penser ne pas avoir plus de versions possibles qu'un rébus n'a de solutions.

Mais j'ai choisi ma référence à cet article de P. Ricœur soit, dans l'ordre de ses citations, rétrograde, façon de privilégier la relecture, soit la transcription.

## « stécriture » à la recherche d'une méthode

Le mode or(igin)al de l'enseignement du séminaire, l'absence du texte écrit, nous laisse dans un embarras sérieux.

Ce que nous avons avec la sténographie, transcription d'une bande de notation phonétique, est, en somme, un premier état de chiffrage par l'écrit de ce qui a été entendu de ce que Lacan a dit.

Réécrire ce texte met en œuvre un renoncement à ce que Lacan puisse jamais en être l'auteur. Disons-le, un deuil de Lacan auteur est au départ du travail de retranscription.

Ainsi avons-nous, avec un nom de bulletin (*stécriture*), posé l'écart entre la chose dite, ce qui s'en est transmis, et la chose écrite.

Pour écrire un texte du séminaire *Le transfert dans sa disparité subjective, sa prétendue situation, ses excursions techniques*, nous nous sommes mis à plusieurs. C'est un premier choix de méthode. Une méthode est en effet à forger à partir de deux impératifs contradictoires : rendre le texte lisible mais... avec un minimum de correction ! Au transcripteur le stylo, pas le style, *noli tangere*, laissons à la sténotypie sa première fraîcheur ! La remarque s'impose néanmoins qu'il a bien fallu parer au défaut d'orthographe de l'oral. De quelle place le transcripteur peut-il dès lors nier que ce soit lui qui ait laissé passer la faute d'orthographe toujours ici ou là prête à resurgir, comme contresens ?

Rendre le texte lisible suppose un « auteur » faussaire. Remettre en (bon) français (écrit), ponctuer donc, traiter les phrases suspendues, et puis, tenter de remplir les lacunes, chercher les références, orthographier — y compris les homophonies — soit lire, écrire, copier, interpréter, corriger et risquer l'exégèse, n'est-ce rien ?

S'agit-il d'une pratique insituable, dans l'*atopia*, sans lieu ? Ne saura-t-on jamais ce que Lacan a dit ?

A partir de ces remarques l'impératif trouve une nouvelle formulation : rendre le texte lisible mais... aussi les opérations effectuées sur le texte de départ.

La présentation d'un texte en effet laisse un peu de place en marge, entre les lignes, en bas de page. La marque de la transcription peut s'y inscrire. Le lecteur — imaginé comme un censeur — se trouve du même coup déplacé ; il devient l'interlocuteur du travail d'établissement du texte en tant qu'on lui rend des comptes.

Telle est donc la méthode.



[ ] rajout du transcripteur. Le crochet signale une greffe du transcripteur sur le texte source.

\* indique un établissement jugé douteux remanié ou non. S'il est remanié les éléments de départ sont restitués en marge entre astérisques.

\*\*...\*\* encadrent une nette modification pratiquée sur le texte, la plupart du temps autorisée par des notes personnelles, parfois soutenue comme choix de doctrine. La raison du choix effectué se manifeste par la mise en parallèle du texte source, restitué tel quel en marge, entre deux astérisques également.

\*\*\* situent dans le texte la marque d'une absence. Non pas une lacune du texte source (repérable plutôt grâce à une note, un crochet, une indication en toutes lettres) mais une soustraction faite par le transcripteur. \*\*\* dans la marge indiquent la restitution du passage mis au déchet.

La marge où le transcripteur relègue les passages altérés n'est pas seulement antichambre de poubelle. Là, figurent tout au long du commentaire du *Banquet* les indexations de références qui justifient l'établissement et servent à lire.

Des appels de notes témoignent aussi du travail de transcription. Références bibliographiques plus ou moins complètes, remarques de lecture, commentaires du transcripteur, témoignage de ses hésitations. Parfois, il note que Lacan se trompe dans l'exactitude d'une référence. Le remarquable, ici, est qu'il suffit d'une note sans retoucher au texte.

Pour le reste, tirets isolant une adresse directe, parenthèse pour un découpage syntaxique, usage de l'italique et ponctuation, les conventions typographiques reçues conviennent.

Les majuscules se négocient par d'âpres discussions. La transcription, faite à plusieurs, se donne toujours comme en excès ou en défaut.

stécriture.

# LA TRANSA

---

## BULLETINS

---

*Sont déjà parus*

---

- n° 1 : « Rêve de l'injection faite à Irma », « Lettres à Fliess »
- n° 2 : « La prise en considération de la présentabilité », « Du mécanisme psychique de l'oubli » (1898), inédit, épuisé
- n° 3 : « Sur le rêve » (I), « Oubli d'un nom de langue étrangère » (épuisé)
- n° 4 : « Sur le rêve » (II), « Psychothérapie de l'hystérie » (I) (Études sur l'hystérie)

*A paraître :*

---

- n° 5 : « Sur le rêve » (fin), « Le motif du choix des coffrets », « Psychothérapie de l'hystérie » (II)
- n° 6 : « Moyens de présentation du rêve » (chap. VI de l'interprétation du rêve) (I), « Psychothérapie de l'hystérie » (fin)
- n° 7 : « Moyens de présentation du rêve » (fin), « Se souvenir, répéter et parler »

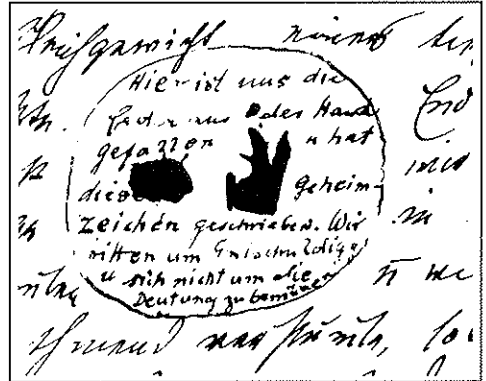
---

## ABONNEMENT

---

Abonnement pour 4 numéros : **200 F**

à retourner à La transa, 9 rue Félix Ziem,  
75018 Paris.



---

## NUMEROS SPECIAUX

---

- **Trois Essais sur la théorie de la sexualité**
- **Psychopathologie de la vie quotidienne**
- **Au-delà du principe de plaisir**
- **L'interprétation du rêve**

## Transcription et ponctuation \*

Jacques Lacan avait été séduit par le projet de *transcription* de son séminaire. Il est vrai qu'au moment (1973) où ses *Écrits* devenaient un *best-seller*, il se plaisait à répéter qu'ils n'en étaient pas pour autant lus et voyait au contraire dans cette édition, si longtemps différée, l'occasion de donner à lire son dire même. Il insiste dans la postface qu'il ajoute à la première tentative<sup>1</sup> : il s'agit bien d'une transcription et non d'un écrit et ce qui le prouve c'est que, dans ce cas, « ce qui se lit passe-à-travers l'écriture en y restant indemne » (p. 251).

Opération neutre donc que cette *transcription* ; elle ne modifie pas... Mais que ne modifie-t-elle pas au fait ? Il ne s'agit pas du *texte* du séminaire. Le mot ne vient jamais sous la plume de Lacan et son transcripateur nous avertit : « l'original (...) n'existe pas » (*op. cit.*, p. 249). De texte point, donc ! mais plutôt — à suivre la terminologie du transcripateur — « L'œuvre parlé » de Jacques Lacan, et qui se donnerait ainsi à lire par le biais de cette transcription bien particulière.

« Se donner à lire » ? Attention là encore. N'imaginons pas que l'opération de transcription pourrait tout simplement *donner à lire une œuvre parlée*. Lacan insiste. L'œuvre parlé ne se présente pas comme un simple à *entendre* puisque, à prendre la définition qu'il donne de la transcription, *ce qui se lit* n'en est pas seulement le résultat mais le matériau même sur lequel elle opère et qui servirait à l'opération, *indemne* :

---

\* Version remaniée d'une étude parue d'abord dans *Stécriture* n° 2, Paris, 1984.

1. Jacques Lacan, *Le séminaire, livre IX, les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, 1964, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Le Seuil, 1973.

Ce qui se lit  $\xrightarrow{T}$  Ce qui se lit

Pourquoi ce qui passerait ainsi du *dire* du séminaire au *à lire* de la transcription se présente-t-il comme un *ce qui se lit*? Lacan nous l'explique : « Ce qui se lit, c'est de ça que je parle, puisque ce que je dis est voué à l'inconscient, soit à ce qui se lit avant tout » (*op. cit.*, p. 215). Et il ne faudrait pas croire que la spécificité de cet objet soit détruite par l'énonciation parlée du séminaire : « (...) ce qui se lit de ce que je dis, ne se lit pas moins de ce que je le dise » (*ibid.*).

Résumons :

- la transcription n'est pas un écrit ;
- la transcription fait *passer-à-travers* l'écriture ce qui se lit ;
- ce qui se lit est l'objet même de l'enseignement parlé de Lacan.

Pouvons-nous en conclure que ce qui se lit — et que Lacan dit — doit *passer-à-travers* l'écriture pour être lu ?

Nous y voilà donc ! Ce *passer-à-travers* qui fait de la transcription une véritable opération passe-murailles suppose bien l'effacement de l'opérateur-transcripteur. C'est ce qui distinguerait d'ailleurs sa position de celles d'autres personnes qui ont pu être soucieuses de donner à lire de diverses manières les séminaires de Lacan, la sténotypiste par exemple dont le travail était de donner à l'E.F.P. une version du compte-rendu de son sténogramme, les différents auditeurs-preneurs de notes qui ont laissé circuler leurs notes (plus ou moins réélaborées) de façon privée ou publique. Les approximations inévitables de la première, les interprétations et les lacunes des seconds constituent autant de *versions* du séminaire devenues, de fait, publiques et que l'on peut suspecter à juste titre de s'être bien trop écartées du dire de Lacan. La transcription viendrait en faire justice et — le mot se trouve en sous-titre du générique de l'édition — *établir le texte* du séminaire.

Rappelons ce qu'on entend habituellement par cette expression. Tout texte qui, dans son histoire, a connu plusieurs rééditions corrigées ou non par l'auteur se présente aux yeux de celui qui veut le lire ou le travailler non comme un objet unique mais comme un faisceau de réalisations (de « leçons ») qui peuvent être relativement différentes les unes des autres. Les variantes ont été produites soit par les aléas de la recomposition des formes d'imprimerie, soit par des corrections volontaires de l'auteur ou de ses éditeurs successifs, le plus souvent par l'ensemble de ces causes, sans que rien ne permette de distinguer les unes des autres. L'établissement est l'opération qui se propose de mettre un terme à l'histoire de ces variations en désignant (ou en créant) une version de référence. Notons toutefois qu'il ne s'agit en aucun cas d'un

retour à un quelconque texte « original » dont l'existence — cela a été montré de nombreuses fois dans l'édition savante<sup>2</sup> — relève du mythe, voire du fantasme.

Si la transcription du séminaire de Lacan relève de l'établissement de texte cela pourrait naïvement être entendu comme la recherche d'un « original ». Ce qui s'avère ne pas être possible pour les textes littéraires ne saurait l'être pour le séminaire de Lacan. Il n'en reste pas moins, cette hypothèse levée, qu'on a pu proposer d'établir ce *texte*, et dès lors oublier la spécificité du *non-texte* (ou du non-écrit) des séminaires, en quelque sorte la « posteffacer »... Ce *passer-à-travers* ne serait-il donc en définitive qu'un *établissement* au sens traditionnel de la critique textuelle ou de l'édition savante ? Qui suivre ? Est-il possible de sortir de cette ambiguïté qui confine à la contradiction entre le *diseur* et son *transcripteur*, entre le *séminaire* et son *texte*, entre l'authenticité d'un dire *sans origine* et l'après-coup de son *originalisation* ?

C'est peut-être encore dans la courte Notice qui termine cette première transcription que se trouve le fil à partir duquel il serait possible, sinon de dénouer, du moins d'expliciter les raisons de cette ambiguïté. Dans cette affaire, le transcripteur, qui signe J.-A. M. nous dit : « Le plus scabreux est d'inventer une ponctuation » (p. 249). D'inventer, c'est bien le mot, car ce qui caractérise un dire c'est que bien évidemment sa scansion ne relève que de la pause et non du point. Ponctuer un dire, n'est-ce pas là proprement interpréter ? Mais l'interprétation relève-t-elle encore de la transcription ? L'opération du *passage-à-travers* de l'écriture n'apparaît pas si facile à réaliser. L'ajout d'une ponctuation, dont la nécessité ne peut être récusée, est non seulement « scabreux » vis-à-vis du projet d'établissement mais pourrait bien rendre caduc celui de la transcription elle-même. Après tout, le transcripteur en est réduit à recourir au même stratagème que la sténotypiste ou le preneur de notes : il ne peut se passer de ces signes qui ne sont pas des lettres et sans lesquels nous ne savons plus lire. Peut-on ponctuer impunément ? Y aurait-il deux ponctuations dont l'une serait celle-là même qui fonde le sens d'un énoncé et l'autre une simple politesse destinée à faciliter le déplacement de l'œil sur la page ? Ou encore, la ponctuation, quelle qu'elle soit, n'est-elle pas une caractéristi-

2. M.A. Screech montre que l'établissement des textes de Rabelais ou d'Erasmus conduit à présenter au lecteur contemporain non un « original », mais la dynamique des modifications successives par lesquelles les auteurs ont répondu à la conjoncture littéraire, philosophique ou politique, bref, à nous rendre sensible la vie propre des textes, leur expansivité naturelle. De même Roger Laufer s'interroge, dans l'établissement des textes de la littérature contemporaine, sur le statut à accorder au manuscrit, voire aux brouillons préparatoires par rapport à la première édition imprimée.

que essentielle de l'écriture, de cette écriture que récuse Lacan comme illisible et bonne pour la seule « poubelliciation », et cela au moment même où il laisse publier son séminaire ?

La réponse à ces questions passe peut-être par une approche historique du problème. En effet, l'écriture n'a pas toujours été accompagnée d'une ponctuation. On ne peut donc sans examen faire de celle-ci une caractéristique essentielle de celle-là.

Dans les premiers temps de l'écriture alphabétique, du moins ceux pour lesquels nous disposons d'une documentation suffisante, le marquage de la ponctuation, limité à la pause plus ou moins longue (virgule, point et point en haut des grecs par exemple) a essentiellement pour fonction de séparer dans la continuité graphique qui ne connaît même pas les blancs entre les mots, les périodes nécessaires à l'oralisation. Il s'agit donc d'une scansion qui appartient non à l'auteur, mais à celui qui est chargé, dans la *lectio publica*, de dire le texte aux pseudo-lecteurs (en fait auditeurs) qui se sont rassemblés autour de lui. Au même moment la composition semble être, elle aussi, une activité essentiellement orale qui se mène en général à deux : l'auteur dit à son notaire le texte que celui-ci prend sous sa dictée<sup>3</sup>. L'écriture n'est là, entre deux dire, que le support passager d'un texte dont le mode d'existence relève du parler et qui aurait pu tout aussi bien avoir été mis en mémoire par d'autres moyens. L'extraordinaire développement des arts de la mémoire jusqu'à la Renaissance<sup>4</sup> en témoigne.

La ponctuation semble cesser d'être le signe d'une pause de la voix au moment même où l'écriture se transforme pour devenir, bien au-delà de sa fonction de mémorisation, l'instrument par lequel s'effectue un travail intellectuel sur le texte. Ce déplacement qui fait du commentaire écrit le centre de l'activité du savant s'accompagne d'une transformation des pratiques du lire chez le lettré. Alors que l'Antiquité latine semble n'avoir su lire qu'à haute voix, le Moyen Age paraît découvrir l'art de lire des yeux à la fin du premier millénaire. Il s'agit là encore de travailler directement sur le texte sans recourir au dire : voir devient synonyme de lire.

La ponctuation a certainement joué un rôle essentiel dans cette évolution. Elle l'accompagne en la rendant possible et s'ingénie à diriger l'œil dans un espace graphique de mieux en mieux structuré. Il suffit à cet égard de comparer une page d'onciale du VI<sup>e</sup> siècle, véritable bloc

3. On pourra consulter utilement sur cette question le travail fort bien documenté de Paul Saenger, « Manières de lire médiévales », dans H.-J. Martin et R. Chartier, *Histoire de l'édition française*, t. I, Paris, Promodis, 1983.

4. F.A. Yates, *L'art de la mémoire*, tr. fr. Paris, Gallimard, 1975.

graphique, à un manuscrit scolastique du XIII<sup>e</sup> siècle finement découpé en unités multiples hiérarchisées par tout un jeu de couleurs, pour mesurer le chemin parcouru. La première forme de ponctuation moderne n'est pas, en effet, un signe, elle est le blanc qui sépare les mots. Son apparition au IX<sup>e</sup> siècle est en effet le point de départ d'une série d'inventions qui, par la mise en page et par le découpage au moyen de signes spécifiques de la continuité graphique, donnent à voir pour montrer du sens. La ponctuation qui apparaît alors (qu'elle emprunte aux signes anciens ou qu'elle en invente de nouveaux) n'est rien d'autre qu'une sous-catégorie de ce système par lequel s'individualisent des unités sémantiques : mots, syntagmes, phrases, paragraphes, chapitres, etc.

Du côté de la ponctuation, les aspects les plus caractéristiques de ces nouveautés graphiques sont certainement les guillemets et les parenthèses. Les premiers permettent de distinguer dès le XII<sup>e</sup> siècle le texte du commentaire, les secondes sont utilisées pour signaler une figure de rhétorique spécifique, l'aparté, dont la réalisation ne peut plus être qu'imaginaire lorsque le texte n'est plus destiné à être oralisé<sup>5</sup>.

Ainsi apparaît une ponctuation dont la fonction consiste à marquer dans le texte les changements de plan de l'argumentation ou même ceux de l'énonciation. Ce sont là en général des procès qui dans la communication orale n'empruntent pas le système de la langue pour s'exprimer. Ils relèvent des caractéristiques extra-verbales de la situation de communication, voire de l'implicite. Que la ponctuation les donne à voir marque bien que l'écriture n'est plus conçue comme le relais temporaire de l'oral. Elle substitue à celui-ci un autre mode de rapport au langage que la lecture des yeux manifeste mais ne saurait pour autant justifier. Ne pourrait-on considérer que cette nouvelle ponctuation fait du langage un *à lire* dont la spécificité va jusqu'à se marquer dans la pratique courante de l'oral comme en témoignent les expressions : « Un point c'est tout ! » ou encore : « Je te le dis, entre parenthèses », etc.<sup>6</sup>

Certes, une étude synchronique de la ponctuation n'élimine pas les valeurs de la pause qui y subsistent. Ponctuation à dire et ponctuation à lire sont étroitement intriquées, même si c'est autour de leur opposition que le système de ponctuation bascule définitivement au XIV<sup>e</sup> siècle.

5. Cf. R. Laufer, « L'esprit de la lettre », *Le Débat*, 22, Paris, Gallimard, novembre 1982.

6. Cet aspect du langage oral a été particulièrement étudié par Jacqueline Authier : « Parler avec des signes de ponctuation ou : de la typographie à l'énonciation », *D.R.L.A.V.*, 21, Paris, Université Paris VIII, 1979.

Beauzée encore, dans son *Traité de l'orthographe française en forme de grammaire* écrit en plein xviii<sup>e</sup> siècle : « La ponctuation est l'art d'indiquer par des signes reçus la proportion des pauses que l'on doit faire en parlant. » Mais il signale aussi que le choix entre les différentes pauses dépend de « la distinction des sens partiels qui constituent le discours » et de « la différence des degrés de subordination de chacun de ces sens partiels dans l'ensemble du discours » (*Grammaire générale*, III). Segmentation et hiérarchisation des segments importent donc au moins autant que les nécessités de la respiration.

En définitive, une étude synchronique du système de ponctuation (au sens élargi) avec lequel nous travaillons aujourd'hui pourrait s'articuler autour de deux typologies. La première distinguerait les signifiants utilisés :

- signes graphiques spécifiques ( , ; . ? ! ... : « » — — ( ) [ ] ) ;
- oppositions typographiques (majuscule-minuscule, romain-italique, maigre-gras, hauteur des lettres) ;
- mise en page.

La seconde insisterait plutôt sur l'opposition entre les fonctions syntaxiques et les fonctions énonciatives de la ponctuation comme le suggère R. Laufer<sup>7</sup> en distinguant parmi les différents procédés déjà recensés ceux qui appartiennent plus proprement à l'énonciation : tirets, guillemets, parenthèses, crochets et italique.

Toutefois une véritable typologie reste difficile à faire dans la mesure où la polysémie et l'ambiguïté restent les caractéristiques essentielles de ce système. Pour ne donner qu'un exemple, la double virgule, signe syntaxique s'il en est, rejoint dans les incises les fonctions énonciatives de la parenthèse ou des tirets. Cette labilité du système de ponctuation lui assigne une place à part dans l'écriture. Contrairement à l'orthographe de laquelle on a souvent tenté de la rapprocher, la ponctuation ne peut être entièrement codifiée. Elle relève d'abord de l'implicite d'un usage.

Il est cependant curieux de constater que pendant la plus grande partie de son histoire (du xv<sup>e</sup> au xviii<sup>e</sup> siècle) la ponctuation est restée l'affaire des éditeurs. Tout comme l'orthographe, ils n'ont cessé de tenter de la codifier<sup>8</sup>. On sait que les grands éditeurs de la Renaissance (Robert Estienne, Alde Manuce, Josse Bade, etc.) sont avant tout des spécialistes de l'établissement de texte. La normalisation de la ponctuation qu'ils proposent est d'abord née de cette activité. Lorsqu'il

7. R. Laufer, « Du ponctuel au scriptural (signes d'énoncés et marques d'énonciation) », *Langue française*, 45, Paris, Larousse, février 1980.



faut choisir entre les différentes versions des manuscrits médiévaux d'Aristote ou de Virgile laquelle constituera le texte de base d'une édition, quels sont les amendements qu'il faut lui apporter, les choix ne se portent pas seulement sur la suite des mots qui constituent le texte ; il faut aussi établir une ponctuation, voire ponctuer des textes qui ne l'ont jamais été.

Mais l'établissement de texte n'est pas seulement pour eux l'occasion de mettre sur le marché intellectuel de bons textes. Ils visent aussi à créer autour de l'imprimé qui se substitue au manuscrit une communauté de lecteurs. Leur souci de la normalisation des écritures, de l'orthographe et de la ponctuation va d'abord dans ce sens. Même s'ils ne parviennent jamais à systématiser pleinement la ponctuation, ils lui donnent toutefois une fonction pragmatique forte : elle charpente les textes dans le sens d'une homogénéisation maximale de la culture humaniste. Qu'elle appartienne durant toute cette période et bien au-delà à l'éditeur plutôt qu'à l'auteur ne saurait donc nous étonner. Elle est l'un des instruments privilégiés de la socialisation du texte.

Ce n'est qu'à l'époque des écrits romantiques fortement individualisés qu'une opposition naît à cette normalisation en même temps que l'auteur revendique la responsabilité de la ponctuation de ses textes. George Sand est ici inévitable. Elle lutte contre les imprimeurs qui ne tiennent pas compte de ses indications de ponctuation et va jusqu'à esquisser une théorie du ponctuer. Une lettre à Charles Edmond (*Impressions et souvenirs*, III, Paris, 1873, p. 91 sqq.) résume ses conceptions qui s'articulent autour de deux mots d'ordre : « La ponctuation est le style bien compris » et « On a dit "le style, c'est l'homme". La ponctuation est encore plus l'homme que le style. » Ainsi, non seulement elle installe l'acte de ponctuer dans une distance suffisante (« Je prétends que la ponctuation doit être plus élastique et n'avoir point de règle absolue ») à la norme des éditeurs pour qu'il relève du style et non plus de la langue, mais aussi elle fait de la ponctuation le signifiant même de l'énonciation au sens où Benveniste un siècle plus tard l'a énoncé comme marque de l'homme dans la langue. Ainsi l'auteur prend conscience qu'en jouant sur la ponctuation, il se représente dans son texte.

Le refus de ponctuer qui caractérise certains textes — et non des moindres — de la littérature contemporaine n'est pas un abandon de cette position et un retour à une conception « oralisante » de la textualité. Il contribue aussi à présentifier le sujet de l'énonciation au

---

8. Cf. Nina Catach, *L'orthographe française à l'époque de la Renaissance*, Genève, Droz, 1968.

prix d'un déplacement vers d'autres subjectivités que celle de l'auteur. Peut-être y ajoute-t-il seulement cette illusion proposée au lecteur confronté à ponctuer la continuité textuelle d'être lui-même le sujet de l'énonciation d'un texte sans énonciateur.

Ce rapide parcours d'une histoire de la ponctuation nous permet de constater que cet aspect des écritures s'est développé dans deux systèmes d'oppositions. D'une part, en effet, la ponctuation a été l'un des acteurs de la mutation qui a fait passer la réception des textes écrits de la lecture à haute voix à la lecture des yeux. Même si elle garde aujourd'hui encore des traces de ce premier temps de son histoire : elle peut à tout instant laisser ressurgir la pause là où on attend le point, nous renvoyer d'une compréhension des textes à leur écoute. D'autre part, la ponctuation est un enjeu de l'opposition entre la socialisation maximale des textes (dont on voit bien qu'elle a pour but d'en faciliter la lecture, quitte à en réduire la polysémie) et de l'individuation de l'énonciation de l'auteur qui y cherche son style et la marque même de sa présence dans le texte.

De cette double tension, la ponctuation tire son caractère ambigu mais aussi son extraordinaire pouvoir. Jusque dans son absence elle est essentielle à l'écriture ; mais peut-être conduit-elle aussi celle-ci à ne jamais être totalement un écrit, celui-là même dont Lacan dénonce l'illisibilité radicale.

On peut maintenant répondre à la question que les premières tentatives de « transcription » du séminaire de Jacques Lacan laissent en suspens. Quel rôle y joue la ponctuation dans le *passer-à-travers* de l'écriture qui semblait être pour Lacan lui-même une condition *sine qua non* de l'opération. Est-il « scabreux » ou non d'« inventer » une ponctuation en inscrivant sur le papier l'« œuvre parlé » de Lacan ?

Reprenons les données du problème dans les étapes de l'effectuation du travail. Tout transcripteur du séminaire est amené à considérer, malgré ses leçons fautives, le compte rendu dactylographié du sténogramme (la sténotypie pour abrégé) comme un point de départ incontournable. On pourrait croire que cette sténotypie importe ainsi parce qu'elle serait la trace graphique de la parole lacanienne, comme le serait une transcription phonétique d'un corpus oral pour le linguiste. On sait dans ce dernier cas qu'on y prend bien soin de ne noter que les pauses du discours (longues, moyennes ou brèves) et non la ponctuation, et même de n'y jamais séparer les mots. Est-ce ainsi que travaille la sténotypiste ? A l'avoir interrogée<sup>9</sup>, on peut être assuré qu'il n'en est rien. Le signe \* disponible sur la machine et qui pourrait être utilisé pour noter des pauses de la voix est en fait un véritable instrument de ponctuation. La sténotypiste ne transcrit pas de l'oral

avec les signes de sa machine, elle élabore dès la prise du sténogramme un texte. Elle prépare déjà le compte-rendu dactylographique qu'elle aura à effectuer. On pourrait même aller jusqu'à dire que, dans la parole entendue, elle écoute le texte qu'elle aura à écrire.

Souvenons-nous de nos prises de notes. Pour être moins rapides, elles n'en sont pas moins de la même veine. Ponctuation, mise en page y sont largement convoquées pour inscrire dans la bidimensionnalité de la feuille de papier les structures que nous avons lues dans la continuité discursive.

Inventer une ponctuation n'a donc en l'occurrence rien de scabreux puisque ce n'est rien d'autre que faire apparaître ce qui se lit dans l'enseignement du séminaire, ou du moins ce que j'y ai lu. Peut-être faut-il alors déplacer l'inquiétude du transcripteur (« n'y être pour rien ») vers un autre type de problème. Lacan nous en donne la voie qui souligne d'une amicale ironie la « modestie » du premier transcripteur et insiste sur son nom<sup>9</sup>. *Ce qui se lit* n'est bien toujours que ce que j'y lis, il n'y a pas à notre connaissance d'autre lecture. Mais si le projet d'un *passer-à-travers* l'écriture garde toujours son sens, ce sur quoi doit opérer le transcripteur n'est pas l'effacement de son style mais bien plutôt l'exhibition de *l'écrit* en tant que tel au travers duquel doit passer le *ce qui se lit*. Ce qui rendrait la ponctuation d'une transcription scabreuse, ce n'est pas de dévoiler le style du transcripteur, ce serait de cacher *l'écrit* au travers duquel la transcription passe.

On sait que la ponctuation, non seulement ne peut laisser place à un style que par rapport à une norme, mais aussi que sa perpétuelle tension entre ces deux pôles de l'écriture est l'une de ses caractéristiques essentielles. Prenons donc le pari d'affirmer qu'en l'occurrence la normalisation outrancière de la ponctuation aura pour effet non de fermer la lecture, mais au contraire d'en ouvrir les possibilités. Le texte idéal que pourrait viser le transcripteur serait celui d'un écrit explicitant au maximum ce qui fait de lui un écrit et au premier chef sa segmentation et sa spatialisation dans la page. Il paraît donc nécessaire à une transcription qu'elle se présente comme une grille de lecture sans faille, comme un réseau fortement hiérarchisé de parties articulées, comme un assemblage de phrases dont chacune est visuellement lisible comme telle.

C'est parce que ce réseau dans sa rigidité se montre qu'il peut laisser passer dans ses mailles *ce qui se donne à lire*.

9. Cf. *Stécriture*, n° 3.

10. « Une transcription, voilà un mot que je découvre grâce à la modestie de J.-A. M., Jacques-Alain, Miller du nom... » (J. Lacan, *op. cit.*, p. 251).



Jean Allouch

Lacan censuré  
ou  
quand une imprécision  
s'ajoute à une autre imprécision,  
puis à une autre encore...

*« Vous ne direz donc jamais simplement : ce beurre est jaune ! non, il faut que vous disiez : Que ce beurre soit jaune, certes, il serait folie de le nier ! — oui, dit-il ironiquement, c'est ce qu'on appelle le mouvement de la phrase ! »*

La Petite Dame, Cahiers A. Gide, N° 5, p. 318.

Dès juin 1982, *Littoral* (« Abords topologiques », p. 120) signalait comme devant faire l'objet d'une spéciale attention la question posée par la transcription des séminaires parlés de J. Lacan. Il s'agissait d'un passage du séminaire sur les psychoses dont la transcription officielle était étudiée, critiquée et même contestée. On pouvait cependant persister dans la supposition que les imprécisions alors soulignées étaient d'exception, accidentelles. On ne le peut plus aujourd'hui\*.

Le groupe des séminaires publiés du vivant de Lacan paraît à première vue devoir être isolé. Du fait même qu'il se trouvait avoir souscrit à leur publication, Lacan n'avait-il pas lui-même entériné, point par point, le texte proposé ? Si tel avait été le cas, ces textes ne

---

\* Les séminaires publiés par *Ornicar?* sont traités avec une négligence portée à un degré tel qu'on a dû prendre soin d'indiquer que la transcription proposée était à revoir (*Ornicar?*, N° 3, mai 1975, p. 95). Il n'en sera donc pas question ici.

sauraient être contestés. On pourrait même, comme pour les successives versions de certaines pages de Freud, relever les ajouts, les retraites et, plus généralement, toutes les modifications notables apportées au texte source qui est, pour l'essentiel, celui livré par la sténotypiste. Ces modifications seraient alors susceptibles d'être reçues comme « parlantes », comme ayant valeur d'indices de la façon dont Lacan, en se relisant bien des années après, rectifiait le tir. Pourtant il ne s'agirait pas, quoi qu'il en soit, du même problème que pour les ré-écritures de Freud car le point de départ est ici parlé et les transcriptions proposées (celle de la sténotypiste, puis celle de J.A. Miller) sont le produit d'une intervention de tiers.

Il est plus que probable que Lacan n'a pas cru devoir vérifier en détail les transcriptions qui furent éditées de son vivant. En témoigne son transcripateur lorsqu'il relate que Lacan lui a proposé de les co-signer avec lui. Il ajoute qu'il s'y est refusé, ce qui laisse intacte la question de savoir pourquoi Lacan a entériné ce refus et retiré sa proposition. Celle-ci garde toutefois par elle-même une valeur d'enseignement : Lacan ne se considérait pas comme le seul auteur de ce qu'il laissait publier sous son nom.

Le problème est devenu à la fois plus simple et plus aigu après la mort de Lacan. Plus simple, car cette mort lève le doute qui portait (et porte encore) sur la façon dont il avait été regardant sur ces premiers séminaires publiés. Plus aigu car rien ne vient désormais masquer la responsabilité de ceux qui s'engagent dans ce lourd mais passionnant travail *d'établissement de texte*.

Ceci n'empêche certes pas que celui qui se met à l'établi ne prenne le parti de laisser inapparentes les diverses manipulations qu'il fait subir (pour un certain nombre, inévitablement) au texte source. Je montrerai ici, sur un passage précis et court ce qui peut résulter d'un tel pari (celui des transcriptions officielles) à savoir une modification du dire de Lacan qui revient à lui faire soutenir d'autres thèses que celles qui furent alors les siennes.

De plus, rien ne permet ici de repérer — ni donc, a fortiori, de corriger ces modifications. J'ai personnellement pris acte de cet état de fait en adoptant pour règle de ne jamais citer une phrase extraite des séminaires publiés sans avoir vérifié qu'elle ne s'écartait pas trop ouvertement du texte source. C'est dire que tout lecteur un tant soit peu soucieux de ce qu'a avancé Lacan ne peut en aucune façon se fier à ces publications. Aussi fâcheuse qu'on juge la chose, il faudra bien finir par en convenir.

La liste des intitulés donnés sur les rabats des séminaires publiés comporte déjà des erreurs, certaines bénignes d'autres carrément regrettables. Ainsi peut-on recevoir comme un raccourci (encore que l'intitulé du séminaire II ne soit pas spécialement court) le fait que le séminaire VIII soit titré *Le transfert* au lieu de : *Le transfert dans sa disparité subjective, sa prétendue situation, ses excursions techniques*. Plus sérieuse est la transformation du titre du séminaire XI qui substitue (on sait l'importance de cette opération de substitution chez Lacan) au titre de l'époque : *Les fondements de la psychanalyse* cet autre titre où on retrouve bien une référence aux fondements mais où on suggère que ce qui ferait fondement à la psychanalyse serait de l'ordre du concept : *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* lit-on. Il est loin d'être acquis que le concept fasse, pour Lacan, fondement. Mais plus encore, il y a contre-sens quand on intitule *D'un autre à l'Autre* le séminaire XVI dont le titre s'écrivait bel et bien *D'un Autre à l'autre*. Toute une séance de ce séminaire (celle du 11 juin 1965) est d'ailleurs consacrée à l'explicitation des raisons du choix de cet intitulé.

Erreur théorique grossière, cette substitution mérite d'être analysée. Il n'y a aucun doute sur ce que fut ce titre — donc aucun problème d'établissement de texte ; aucun doute non plus sur sa valeur d'intitulé de ce que Lacan est alors en train de frayer à savoir « l'en forme de petit a du A ». Lacan prend un nouvel appui sur la figure topologique du plan projectif pour chiffrer le processus analytique. Grâce à ce chiffrement, celui-ci apparaît non pas livré à l'indéfini d'une série de symbolisations (interventions de  $S_1$  dans le savoir en  $S_2$ ), mais cette série trouve son bouclage avec l'en forme de petit a de A : A advient comme  $\mathbb{A}$  en trouvant sa forme de petit a. D'où le titre de Lacan reprenant ce point vif du séminaire, l'opération qui à partir de A, disjoint A et a et produit ainsi  $\mathbb{A}$  en forme de petit a.

J'ai épinglé comme une erreur théorique l'écriture *D'un autre à l'Autre*. Il faut ici ajouter qu'étant donné la doxa lacanienne de l'époque (ce qu'on avait compris de ce que disait Lacan, à savoir le primat du symbolique sur l'imaginaire), c'était exactement ce titre qu'on aurait attendu ! D'où un certain effet de surprise, puis la mise au travail suscitée (pour quelques-uns !) par le fait qu'une fois encore Lacan se révélait poursuivre son frayage ailleurs que là où on l'attendait.

Ces quelques indications suffiront pour qu'apparaisse remarquable et même étrange qu'on se soit posé une question à propos du titre de ce séminaire XVI. On a là le cas d'une transcription qui se crée elle-même une difficulté ! Aussi comique que soit l'aventure il n'en reste pas moins que son résultat rabat tout l'apport de ce séminaire sur le bateau d'une

époque dont il remettait en question les « acquis », en particulier l'évidence qui donnait l'analyse comme une symbolisation, comme passage de l'autre imaginaire à A, l'Autre symbolique.

On ignore à la suite de quel avatar fut produit comme possible le titre *D'un autre à l'Autre*. J.A. Miller raconte qu'il consulta Lacan à ce propos. Il est clair, à partir de ce que nous venons de dire, que cette consultation elle-même fait partie du problème étudié puisque son transcripteur n'ignorait pas la façon dont Lacan avait écrit ce titre en 1968. De plus Lacan n'ignorait pas que son transcripteur savait ; pourquoi donc n'avait-il pas tout simplement rétabli le titre correct ? Etant donné la simplicité de l'affaire il était patent que la demande qui était alors adressée à Lacan n'avait pas pour objet le problème qu'on l'invitait à trancher. Ainsi nous faut-il admettre que c'est à *une autre demande* que Lacan — en tant qu'analyste et non pas en tant qu'auteur — a répondu en disant contre toute vraisemblance historique, philologique, théorique, que son titre devait être écrit *D'un autre à l'Autre* comme on le lui proposait. Sommes-nous en mesure de formuler cette autre demande ? Oui.

Il y a lieu pour ce faire de partir de la réponse donnée à la demande explicite. Cette réponse, dont l'auteur Lacan (mais s'est-il jamais considéré comme tel ?) acceptait de payer le prix, trouvera pour nous sa pertinence si on note maintenant que le transcripteur, *auquel elle s'adresse nommément*, avait alors adopté la posture d'un qui « ne compte pour rien » (cf. J.A. Miller, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, page non numérotée (!) mais en place de 249). Le même qui tenait à ne compter pour rien présente à Lacan un problème de transcription qui ne fait pas difficulté ! Dès lors la réponse de Lacan (qui redouble sa proposition d'une co-signature) vient lui signifier que « ne compter pour rien », quand on transcrit, cela est exclu.

Il reste qu'elle ne fut pas entendue puisque, toujours conforme à sa posture, confondant interprétation analytique et consigne d'auteur, recouvrant celle-là par celle-ci, le transcripteur mettra en circulation ce titre aberrant. Donner à la parole de Lacan la valeur d'une consigne engage à la contourner comme interprétation ; c'est, proprement, cette interprétation, l'exécuter.

Selon la transcription officielle le premier mot de Lacan, lors de son tout premier séminaire (*Les écrits techniques de Freud*) aurait été « Le maître ». Un tout premier mot, ça n'est pas rien ! Pourquoi avoir supprimé — sinon pour faire valoir « Le maître » comme premier mot — la première phrase transcrite par la sténotypiste et qui n'offre guère de difficulté d'établissement : « La recherche du sens a déjà été pratiquée, par exemple par certains maîtres bouddhistes, avec la



technique zen : le maître interrompt le silence par n'importe quoi, un sarcasme, un coup de pied. » ? Il y a corrélation entre cette promotion du maître et le vouloir ne compter pour rien.

Ayant eu à étudier la façon dont Lacan avait situé le problème de la nomination, je fus amené à relire un passage du séminaire du 16 mars 1955, un des textes de Lacan parmi les plus décisifs sur ce sujet. Ce fut au cours de ce travail que je devais, à ma grande surprise, en venir à considérer que la transcription officielle, en cumulant les imprécisions, modifiait la thèse avancée par Lacan, non pas simplement quelques détails de son texte. Montrons ceci en cheminant pas à pas dans ce texte.

Nous désignerons pas TS la transcription de la sténotypiste (texte source des deux autres), par TO et TP la transcription officielle et celle qui est ici proposée.

TS comporte environ 2 200 signes typographiques, TO 1 370 et TP 2 110. TO se caractérise donc, globalement, par une spéciale importance des scories.

<p>TS : Eh bien, ici la relation symbolique, le pouvoir de nommer les objets, est quelque chose qui intervient comme absolument essentiel pour structurer ce que j'appellerai la perception elle-même ;</p> <p>TO : C'est là qu'intervient la relation symbolique. Le pouvoir de nommer les objets structure la perception elle-même.</p> <p>TP : Eh bien, ici la relation symbolique, le pouvoir de nommer les objets, est quelque chose qui intervient comme absolument essentiel pour structurer ce que j'appellerai la perception elle-même.</p>
--

TO donne deux phrases là où il n'y en a qu'une. Cette modification ne se justifie pas du point de vue de la lisibilité : la phrase de Lacan n'est pas difficile ou alambiquée au point de réclamer d'être scindée en deux. On notera que cette modification transforme la respiration de la phrase, son style donc. Ceci n'est pas sans conséquences sur le sens.

Tout d'abord le « pouvoir de nommer les objets » pris entre deux virgules chez TS (la sténotypiste avait un signe spécial pour noter les temps de pause qu'inscrit la virgule) est donné, dans le mouvement de la phrase, à la fois comme redoublant et comme précisant « la relation symbolique ». Le point qui sépare ces deux expressions dans TO occulte partiellement ce mouvement, ce trait stylistique au moyen duquel Lacan fait savoir qu'il précise ce dont il vient de parler.

Mais surtout, pour ce qu'il en est du sens, il n'est pas équivalent d'affirmer que « quelque chose » intervient « pour structurer » (TS, TP) ou de dire (TO) que « Le pouvoir de nommer les objets structure ». Le

« quelque chose », malgré ce qu'on a pu croire et même écrire, n'est pas un tic de Lacan, une façon de dire qui, trop personnelle, serait à éliminer. Le « quelque chose » qui ici s'interpose entre « le pouvoir de nommer » et « structurer » est essentiel car il indique que ce n'est pas tant le pouvoir de nommer *en tant que pouvoir* qui structure la perception, mais que celle-ci se trouve structurée quand ce pouvoir intervient au titre de quelque (en sens de « une quelconque ») chose. Il y a là, d'une façon parfaitement explicite dans le texte de Lacan, une référence à la chose, à la cause ; le pouvoir de nommer est ainsi relativisé comme pouvoir. Il ne s'agit pas de la manifestation (imaginée plus ou moins arbitraire) d'un agent mais d'une possibilité (un « pouvoir ») pour le sujet humain, d'une possibilité dont la racine et la validité sont à référer à la chose, à l'objet cause.

Le glissement de TO s'accroît dans l'imprécision qui suit. Il n'est pas équivalent en effet de dire que « le pouvoir de nommer structure » (TO) ou qu'il intervient « *pour* structurer » (TS, TP) ; dans le premier cas le structuré tient sa structure de ce qui est venu le structurer alors qu'en parlant de l'intervention de quelque chose qui intervient « pour structurer » Lacan indique que ce structuré peut tenir sa structure certes de ce qui là intervient, *mais aussi d'autre chose*. Que le pouvoir de nommer intervienne comme quelque chose d'absolument essentiel pour structurer la perception ne veut pas dire — et en aucune façon ne dit — que cette intervention à *elle seule* serait ce qui structure. La suite de la présente étude confirmera que c'est toute cette articulation de l'imaginaire et du symbolique dans le procès de la nomination qui est évacuée dans TO.

TS : le perçipi lui-même de l'homme ne peut se soutenir qu'à l'intérieur d'une zone de nomination, pour autant que c'est par la nomination que l'homme maintient la subsistance de ces objets dans une certaine consistance, pour autant que ces objets perçus, qui ne le sont jamais d'une façon instantanée dans ce rapport narcissique avec le sujet, et qui ne pourraient jamais l'être que de façon instantanée, c'est uniquement par l'intermédiaire du mot, et du mot qui nomme, et du mot qui nomme essentiellement ce qui dans ces objets, à chaque instant, est entr'aperçu, ce mot c'est l'identique, dans cette différence foudroyante, toujours prêt de s'évanouir, c'est quelque chose qui répond non pas à la distinction spatiale de l'objet, toujours prête à être dissoute dans une identification au sujet, c'est quelque chose qui répond à sa dimension temporelle : au fait que ces objets un instant constitués comme des semblants du sujet humain, des doubles de lui-même, présentent quand même, à travers le temps une certaine permanence d'aspect, qui n'est pas

indéfiniment durable, puisque tous ces objets sont périssables — mortels.

TO : Le *percipi* de l'homme ne peut se soutenir qu'à l'intérieur d'une zone de nomination. C'est par la nomination que l'homme fait subsister les objets dans une certaine consistance. S'ils n'étaient que dans un rapport narcissique avec le sujet, les objets ne seraient jamais perçus que de façon instantanée. Le mot, le mot qui nomme, c'est l'identique. Le mot répond non pas à la distinction spatiale de l'objet, toujours prête à se dissoudre dans une identification au sujet, mais à sa dimension temporelle. L'objet, un instant constitué comme un semblant du sujet humain, présente quand même une certaine permanence d'aspect à travers le temps, qui n'est pas indéfiniment durable, puisque tous les objets sont périssables.

TP : le *percipi* lui-même de l'homme ne peut se soutenir qu'à l'intérieur d'une zone de nomination pour autant que c'est par la nomination

\* ces que l'homme maintient la subsistance de ses\* objets dans une certaine consistance, pour autant que ces objets perçus (qui ne le sont jamais que d'une façon instantanée dans ce rapport narcissique avec le sujet, et qui ne pourraient jamais l'être que de façon instantanée) le sont uniquement par l'intermédiaire du mot, et du mot qui nomme, et du mot qui nomme essentiellement ce qui, dans ces objets, à chaque instant, est entr'aperçu. Ce mot c'est l'identique

\* prêt dans cette différence foudroyante toujours près\* de s'évanouir, c'est quelque chose qui répond non pas à la distinction spatiale de l'objet (toujours prête à être dissoute dans une identification au sujet), c'est quelque chose qui répond à sa dimension temporelle : au fait que ces objets, un instant constitués comme des semblants du sujet humain, des doubles de lui-même, présentent quand même, à travers le temps, une certaine permanence d'aspect (qui n'est pas indéfiniment durable puisque tous ces objets sont périssables, mortels).

Première remarque : TS ne saurait être repris tel quel. TP reste très près de TS, modifiant toutefois (en prenant appui sur l'homophonie) deux mots : « ses » pour « ces » et « près » pour « prêt » ; TP signale, en marge, ces modifications du texte source. TP ponctue TS d'une façon telle que le texte devient lisible (usage des parenthèses, des deux points, du point). Cette ponctuation prétend respecter, autant que faire se peut, la respiration de la phrase parlée ; elle la marque, elle ne la dissout pas. Le lecteur est mis en contact avec le style de Lacan.

On voit TO procéder d'un autre paradigme pour la transcription. Un des inconvénients majeurs de l'élagage est qu'on en vient à faire dire à Lacan des phrases qu'il n'a jamais dites. Ainsi (TO) : « Le mot, le mot qui nomme, c'est l'identique ». A partir du moment où on donne une telle phrase comme étant de Lacan on ouvre la possibilité qu'elle puisse

faire citation — voire être mise en exergue d'un ouvrage ! Or elle n'a rien de lacanien ; le mot qui nomme, pas plus que tout autre mot n'est, pour Lacan, identique à quoi que ce soit, notamment pas à lui-même.

Le point après « nomination » (2<sup>e</sup> ligne TO) vient à la place du « pour autant que » qui saute, d'ailleurs sans que cette omission soit signalée. Le texte devient plus dur, plus rigide ; le côté conditionnel disparaît pour faire place à deux affirmations à la fois moins liées entre elles et plus catégoriques. Il y a davantage d'ontologie quand on dit « c'est ceci » puis encore « c'est ceci » que si on dit « c'est ceci pour autant que... ceci ».

Le glissement théorique par lequel TO rate l'articulation de l'imaginaire et du symbolique dans l'acte de nomination se confirme ici par un « faire subsister » (TO) qui vient à la place de « maintenir la subsistance ». Chacun conviendra qu'il ne s'agit pas du tout de la même opération. Cette différence est encore accentuée quand TO écrit « faire subsister dans une certaine consistance » au lieu de « maintenir la subsistance dans une certaine consistance ». « Subsistance » est devenu « subsister » et TO néglige ainsi qu'il y a de la subsistance déjà, en dehors de ce qui fait consister cette subsistance.

Le mot qui donne son statut à cette subsistance des objets dans l'imaginaire est le mot « entr'aperçu ». Or ce terme, tout à fait fondamental, est absent dans TO. Je le dis fondamental en particulier parce qu'on retrouvera cet entr'aperçu dans ce que Lacan dira bien plus tard, en évoquant l'éclair, à propos de la passe. L'entr'aperçu est le peu d'unité de l'objet quand l'objet subsiste dans le seul registre de l'imaginaire. Pourtant ce n'est pas rien qu'il y ait de l'identité déjà dans ce registre-là puisque c'est le point sur lequel la nomination va porter ses effets dans l'exacte mesure où elle parvient à crocheter cette identité entr'aperçue.

Ainsi s'éclaire « l'identique » dont il est question juste après. La phrase de TO « Le mot, le mot qui nomme, c'est l'identique » (construite par raboutage de deux morceaux qui sont séparés dans TP par plus d'une ligne et par un point !) n'a à proprement parler aucun sens chez Lacan. Corrélatrice à la disparition de l'entr'aperçu, on trouve maintenant celle de la « différence foudroyante » : il est certes naturel de chasser d'un même geste l'éclair et la foudre ! Pourtant cette métaphore de « l'identique dans la différence foudroyante » permet de saisir qu'en aucune façon le mot n'est ici l'identique mais que le mot, en nommant l'unité entr'aperçue des objets, fait consister cette identité autrement que ne le fait l'entr'aperçu. Hors la nomination, cette identité est toujours « près » (et non pas « prêt » comme l'écrit TS) de s'évanouir ; ceci ne veut pas dire que l'identité soit dans le symbolique. Elle est

identité dans la différence foudroyante, c'est-à-dire au joint de l'imaginaire et du symbolique. Omettre ce « dans », comme le fait TO, est s'interdire tout accès à ce qui est alors la thèse de Lacan sur la nomination.

En ratant cet accrochage de l'imaginaire et du symbolique, TO en vient à écrire que la distinction spatiale de l'objet est « toujours prête à se dissoudre ». Lacan n'a jamais dit ça ! Il emploie le verbe dissoudre *au passif*, disant que cette distinction est « toujours prête à être dissoute », ce qui est fort différent. Dire qu'elle est toujours prête à *se* dissoudre revient à mettre l'opération de la dissolution de son côté. C'est justement cette interprétation qu'écarte l'emploi du verbe dissoudre au passif. Si cette distinction spatiale de l'objet peut être dissoute, il reste que cette dissolution est provoquée d'ailleurs que de là où se situe ce qui est dissout. On voit ici se confirmer comment les successives imprécisions de TO finissent par prêter à Lacan une autre théorie de la nomination : il y a solidarité entre l'intention ou la possibilité de l'auto-dissolution attribuée à l'imaginaire et le durcissement du symbolique. Avec ces deux erreurs, on rate l'os de la question à savoir la nomination en tant qu'elle intervient au joint de ces deux registres. Lacan ne dit pas « les objets » comme l'écrit TO mais bien « ses objets », ceux du sujet humain ; il n'y a pas « les objets » hors champ du narcissisme.

TS : C'est quand même cette permanence, cette dimension temporelle, ce fait qu'on peut pendant un certain temps leur appliquer le même nom, et le nom est essentiellement cela : le temps de l'objet ; le nom est une apparence pendant un certain temps, sui est reconnaissante, perdure, mais elle n'est strictement reconnaissable que par l'intermédiaire de la nomination, par l'intermédiaire du pacte que constitue la nomination, par l'intermédiaire du fait que cette nomination est une nomination où deux sujets en même temps s'accordent à reconnaître le même objet. Si le sujet humain ne dénomme — comme la Genèse dit que cela a été fait au Paradis terrestre : les espèces majeures d'abord — ne s'entend pas sur cette reconnaissance, il n'y a aucun monde même perceptif du sujet humain, qui soit soutenable plus d'un instant.

TO : Cette apparence qui perdure un certain temps n'est strictement reconnaissable que par l'intermédiaire du nom. Le nom est le temps de l'objet. La nomination constitue un pacte, par lequel deux sujets en même temps s'accordent à reconnaître le même objet. Si le sujet humain ne dénomme pas — comme la genèse dit que cela a été fait au Paradis terrestre — les espèces majeures d'abord, si les sujets ne s'entendent pas sur cette reconnaissance, il n'y a aucun monde, même perceptif, qui soit soutenable plus d'un instant.

TP : C'est quand même cette permanence, cette dimension temporelle, ce fait qu'on peut pendant un certain temps leur appliquer le même nom — et le nom est essentiellement cela : le temps de l'objet... ; le nom est une apparence pendant un certain temps\*\*\* mais elle n'est strictement reconnaissable [cette apparence] que par l'intermédiaire de la nomination, par l'intermédiaire du pacte que constitue la nomination, par l'intermédiaire du fait que cette nomination est une nomination où deux sujets en même temps s'accordent à reconnaître le même objet. Si le sujet humain ne dénomme — comme la *Genèse* dit que cela a été fait au paradis terrestre, les espèces majeures d'abord — ne s'entend pas sur cette reconnaissance il n'y a aucun monde même perceptif du sujet humain qui soit soutenable plus d'un instant.

Un certain nombre de remarques qui concernaient les passages plus haut étudiés peuvent ici être réitérées telles quelles. Sans procéder à une étude exhaustive on notera :

- 1) la réduction quasi de moitié du passage considéré sans que soit laissée la moindre trace des éléments rejetés,
- 2) la suppression de ce qui renvoie au mode énonciatif de Lacan ; exemple : « C'est *quand même...* ». L'énonciation, ici comme ailleurs, se fonde sur ce qui est prêté à l'auditeur ; Lacan s'adresse à lui comme à quelqu'un qui n'est pas vierge, qui a sa petite idée sur le lien du nom et de l'objet. Le « quand même » tient compte de cela qu'il y a lieu d'atteindre afin de le modifier. Il ne s'agit pas tant pour Lacan d'affirmer ce qui est ou comment c'est, que de dire à *quelques-uns* que ça vaut « quand même » la peine de reconsidérer l'affaire, de mettre en question l'idée reçue des rapports du nom et de l'objet.
- 3) la production de phrases courtes et affirmatives. C'est un autre style que le sien qui est glissé dans les pattes de Lacan. Exemple : saute la réitération par trois fois de « par l'intermédiaire ». Lacan dit trois fois la même chose mais apporte, de la première à la troisième des précisions inédites. Ce mouvement de la phrase est important car il manifeste qu'il ne s'agit pas seulement d'affirmer mais d'enfoncer un clou. Ici encore son public est présent dans le texte de Lacan ; il en tient compte.

« Sui est reconnaissante » écrit TS. Il y a là une sérieuse difficulté de transcription. On ne voit pas comment établir le texte. TO résoud le problème en ne le posant pas ! Cette solution est simple et hardie ; elle a cependant l'inconvénient de ne pas donner sa chance au texte. Pourquoi empêcher, en supprimant la difficulté, qu'un autre lecteur puisse proposer une solution qui pourrait être admise comme convenable ?

Pourquoi ne pas permettre à tel auditeur qui aurait pris des notes, qu'il puisse se manifester et, grâce à elles, proposer une transcription ? Une première transcription critique prendra donc soin d'établir un texte lisible mais aussi d'indiquer en marge quels sont les éléments sur lesquels ce travail de transcription a dû s'avouer impuissant.

Une autre importante difficulté tient à la phrase interrompue. Lacan, assez fréquemment, après avoir commencé une phrase, se lançait dans une incise d'une ampleur telle que se perdait, en cours de route, le début de la phrase de départ, celle-ci restant ainsi inachevée. Tel semble bien être le cas ici. Le « C'est quand même cette permanence » annonce et appelle une relative qu'on cherche en vain dans la suite du texte de TS. Confrontée à de telles phrases inachevées une transcription peut soit s'autoriser à proposer une autre ponctuation lorsque la modification que cette autre ponctuation inflige à TS est jugée mineure, soit, comme ici TP, indiquer avec le signe complexe : ... ; qu'il y a là, de la part de Lacan, une phrase qui ne fut jamais bouclée.

TO résoud le problème en passant outre la difficulté. On fait comme si elle n'était pas. Mais ça n'est pas si facile ! C'est ainsi que TO est poussé à inventer une « apparence qui perdure » dont Lacan n'a certes pas fait état, et pour cause, puisqu'il est justement en train d'indiquer que l'apparente unité de l'objet, entr'aperçue dans l'imaginaire, n'acquiert sa permanence — relative — que par la nomination. Il y a lieu d'observer que cette invention d'une « apparence qui perdure », comme le cheveu dans le potage, n'est pas assimilable dans la théorie que fraye ici Lacan. Il n'y a précisément pas, selon cette théorie, d'apparence qui perdure et qui serait reconnaissable par l'intermédiaire du nom (cette phrase est la thèse de TO sur la nomination) puisqu'au contraire l'apparente unité de l'objet dans l'imaginaire ne perdure pas, n'est jamais qu'entr'aperçue (l'évacuation plus haut de ce terme s'avère maintenant n'être pas sans conséquences) et n'accède à la durée que du fait de la nomination. Ainsi TO attribue-t-elle « un certain temps » à l'apparence alors que selon Lacan « un certain temps » porte sur le nom en tant qu'il nomme l'apparence. On a là deux théories différentes de la nomination ce qui, à soi seul, ne serait pas un problème, plutôt une chance, si celle de TO n'était présentée comme étant celle de Lacan.

TO donne comme une phrase de Lacan : « Le nom est le temps de l'objet ». Cette expression, qui n'est pas sans évoquer certaines formules de Kojève dans son commentaire de Hegel (on sait que Lacan avait suivi ces cours), se trouve bien dans le texte de Lacan mais *en incise*. En faire une phrase, l'isoler de son contexte a pour effet d'accentuer son allure de formule alors que Lacan ne lui donne *pas plus que ça* cette valeur. D'où aussi la suppression du « essentiellement » afin que la formule en

soit une, c'est-à-dire quelque chose de ramassé. Ce faisant TO néglige que pour Lacan, en dehors de ce qu'il est « essentiellement », le nom puisse être autre chose, par exemple un signifiant. Là encore TO rigidifie le texte en malmenant ses articulations.

TO écrit « les sujets » au lieu de « le sujet » et, corrélativement, transforme « s'entend » en « s'entendent ». Lacan a, en effet, parlé plus haut de « deux sujets ». Mais est-ce une raison pour transformer ce singulier en un pluriel ? On évacue ainsi un problème fondamental, plus exactement l'indice de ce problème, indice qui est précisément constitué par ce passage du pluriel au singulier qui se trouve dans le texte de Lacan. S'agit-il, dans le pacte symbolique, d'une entente entre deux sujets, intersubjective ? Ou est-il plutôt question pour le sujet de s'entendre lui-même, autrement dit d'un rapport du sujet non pas à un autre sujet mais à l'Autre ? On voit que la question n'est pas mince. Ce n'est pas une raison, parce qu'on a là affaire à deux voies différentes, parce qu'il y a là, si on veut le dire ainsi, un flottement de la part de Lacan, pour choisir (de plus sans le dire) l'une des deux voies aux dépens de l'autre, fût-ce sous le fallacieux prétexte d'éviter au lecteur du séminaire la confrontation avec une des questions les plus décisives pour la psychanalyse.

\*  
\*\*

TO comporte 12 phrases ; TS et TP, en comptant le point virgule comme séparant deux phrases, en comportent respectivement 5 et 6. Hormis la mise à mal du style à laquelle elles contribuent pour une large part, les 12 phrases de TO se laissent répartir en deux catégories : 4 d'entr'elles ne contreviennent pas ouvertement à ce qu'a avancé Lacan dans le passage étudié, les 8 autres (les 2<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup>) font dire à Lacan autre chose que ce qu'il a dit.



## Quelques problèmes de l'établissement du séminaire de J. Lacan

Le Séminaire de J. Lacan pose et posera toujours deux problèmes-clés très difficiles à travailler :

- la recherche et la localisation des sources documentaires ;
- la lecture et l'établissement de ces sources.

Le séminaire étant en effet prononcé oralement, à l'exclusion de tout texte manuscrit, ne peut consister qu'en trois types de documents : l'enregistrement magnétique, la sténotypie, les dactylographies résultant de ces deux premiers moyens.

1. Les documents magnétiques sont rares et tardifs. Il semble que les premiers enregistrements aient été autorisés par J. Lacan à Ou.<sup>1</sup>, à partir du séminaire VI (ou VIII). Or ces documents magnétiques anciens ont été effacés. Et ce n'est guère qu'à partir de 1969 que l'on peut trouver des documents magnétiques à peu près complets. Il est du reste bien connu des auditeurs de ces enregistrements qu'ils sont à moitié inaudibles, masqués par un bruit de fond épouvantable...

2. L'histoire de la sténotypie du séminaire reste à écrire. En particulier, on ignore tout du nom des diverses sténotypistes qui se sont succédées durant 27 ans. Cependant, au dire de certains, M<sup>me</sup> Pe. aurait été engagée par l'E.F.P. (et non par J. Lacan lui-même) pour réaliser

---

1. Vu la situation actuelle, on ne peut dire publiquement le nom des personnes concernées dans cet article. Que le lecteur veuille bien nous en excuser, mais nous devons protéger nos sources.

cette sténo du séminaire ; mais ceci ne peut être vrai qu'à partir de 1964. Quoi d'autre avant ?

Ajoutons qu'*on ignore tout* du destin de ces sténotypies de l'E.F.P. (ou du secrétariat de J. Lacan ?). Existent-elles encore ? Si oui, où sont-elles stockées ? On prononce sur ce point assez souvent un nom, dont le porteur prétend « les avoir perdues dans un déménagement ».

3. En ce qui concerne les *dactylographies* résultant de ces documents originaires (1 et 2), là commence la vraie difficulté. On distinguera versions *dépendantes* et *indépendantes* de ces textes. En effet, à partir des documents 1 et 2, plusieurs auteurs de transcriptions ont pu réaliser des dactylographies différentes du même séminaire. Or, fait remarquable, *il n'arrive jamais que deux versions indépendantes concordent de façon satisfaisante*. Encore heureux lorsqu'on dispose de ces sources indépendantes ! puisqu'un travail fécond de *comparaison* et de *différence* permet de *conjecturer* un texte qu'il ne faut pas dire original mais *critique* par rapport aux sources.

Dans le cas fréquent où l'on ne dispose que d'une seule source textuelle, le travail de conjecture se réduit à sa plus simple expression : essayer de rétablir : 1 — à partir du sens ; 2 — à partir du *son*, le texte « original » définitivement altéré.

Mais une règle de méthode doit constamment être retenue même si elle est très difficile à soutenir : *on doit respecter autant qu'il est possible chaque mot, chaque virgule, du texte original ; et l'on doit, là où le texte est incertain, se laisser plutôt guider par le son que par le sens*. C'est la phonétique, le matériau sonore (graphique) du texte qui doit guider la restitution des conjectures.

Il est évident que, par ailleurs, tout travail de restitution doit se faire à partir *de sources aussi indépendantes que possible* ; les sources dépendantes (issues de versions indépendantes) ne seront pas prises en compte dans cet article.

Il est temps d'examiner l'état général des versions connues de l'auteur à cette date (Mars 84). Est-il nécessaire de préciser que ce travail de recensement est *en cours* et qu'il le restera longtemps ? Que nous restons ouvert à toute information nouvelle ?

## 1. SÉMINAIRES (— 1) ET (— 2)

Ces deux séminaires sont numérotés en négatif car ils ne sont pas portés sur la liste « officielle » du Séminaire, publiée aux Editions du

Seuil (édition légale répondant au « droit moral »<sup>2</sup> de l'éditeur). Il semble qu'il n'y a pas eu d'enregistrement ni de sténotypie de ces textes. Il y aurait cependant des notes manuscrites de M<sup>me</sup> Rou. et de M. Pe. M<sup>me</sup> Do., qui a assisté à ces séminaires, n'en a pas de notes.

## 2. SÉMINAIRES 1 À 10

La situation est assez simple. Il existe pour tous ces séminaires une version principale que nous appellerons Version J.L. et qui vient très probablement du secrétariat de l'auteur. Cette version est très aisément reconnaissable à sa typographie et aux notes manuscrites de Lacan qui authentifient l'origine de certaines leçons.

Toutefois pour le séminaire 8, la situation est assez compliquée. D'une part, il existe une version indépendante, LAB, ce qui est de nature à nous réjouir. Mais par ailleurs, la Version J.L. ne nous est connue que d'une manière partielle, fragmentaire ; qui plus est, il semble y avoir en circulation une autre version non-indépendante, qui paraît être une re-frappe de la version J.L. ! On l'appellera donc (JL'), par hypothèse.

Cette remarque nous permet d'introduire cette autre : à partir probablement du séminaire 8, M. Ou. ayant été autorisé à enregistrer le séminaire, il existe désormais sans doute une Version indépendante LAB pour ces divers séminaires 8 — 9 — 10. Nous ne les connaissons cependant pas toutes. Malheureusement, les bandes de M. Ou. ont été effacées, et il ne subsiste plus que sa sténotypie du séminaire 8.

## 3. SÉMINAIRES 11 A 27.

Il y a plusieurs groupes de séminaires selon les problèmes de sources.

— Séminaire 11 : La publication précoce de ce séminaire a malheureusement raréfié les sources indépendantes et nous n'en connaissons qu'une, d'ailleurs partiellement.

— Séminaires 12 et 13 : On ne connaît malheureusement pour ces séminaires qu'une seule version LAB, bien qu'on sache indirectement que la version J.L. existe ; mais elle reste inaccessible<sup>3</sup>

Ici commence le problème du financement et de la propriété des matériels originaux : la personne privée de J. Lacan ? ou l'Association Loi de 1901 E.F.P. ? Impossible d'en savoir plus à l'heure actuelle. Par

---

2. C'est le terme juridique exact.

3. Cette situation pourrait changer sous peu.

ailleurs, il n'est pas mauvais de savoir que les stencils de la Version LAB, entreposés dans les locaux de l'E.F.P. (bibliothèque), et non sa propriété, en ont mystérieusement disparu au moment de la dissolution (et même à vrai dire un peu avant si nous en croyons nos sources...)<sup>4</sup>

#### SÉMINAIRES 14, 15, 16

La situation est assez bonne, mais paradoxalement, il en résulte que ces textes (mis à part le 15) ont été jusqu'à présent très mal établis. Ajoutons incidemment et pour ne pas encourager le lecteur, que *ce serait une erreur de croire que les Versions J.L. soient plus fiables que les autres* : elles sont aussi fautives et il est important de préciser que Lacan n'accordait pas la moindre attention à l'état des textes qu'il lisait comme venant de lui.

#### SÉMINAIRES 17 à 25

Il existe au moins deux versions fiables de ces séminaires (avec quelques réserves pour le 17) : CHO et GUY. Les enregistrements existants sont assez nombreux. On ne sait toutefois rien d'une version J.L. ou E.F.P.

La version du séminaire 21 mise en vente sous couverture bleue, n'est qu'un repiquage des versions CHO et GUY. Ces deux versions font donc autorité sur celle-là.

#### SÉMINAIRE 26

Il existe une version CHO complète et fiable.

#### SÉMINAIRE 27

On ignore si ce séminaire a été édité en version conforme indépendante.

Pour conclure, nous présenterons le tableau suivant, qui résume, en gros, nos connaissances actuelles sur les versions *indépendantes* (nous insistons) des divers séminaires.

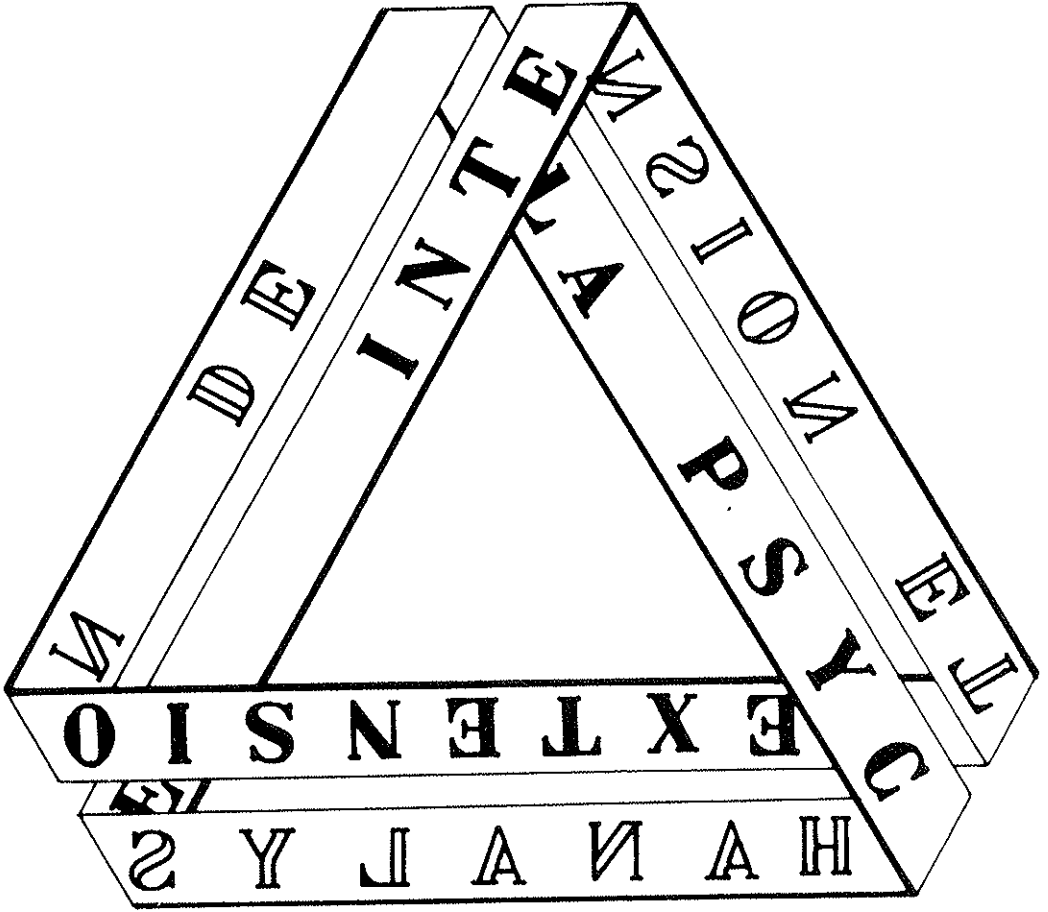
---

4. Car nous sommes assez bien documentés ; mais tout ne peut être écrit à ce sujet.

SÉMINAIRE	J. LACAN	LAB	GUY	CHO	AUTRES
(-2)	? (1)				Notes manuscrites.
(-1)	?				
1 — Les Écrits techniques de Freud.	+				
2 — Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique psychanalytique.	?				
3 — Les Psychoses.	?				Autre version d'origine inconnue : THI ?
4 — La Relation d'objet.	+				
5 — Les Formations de l'inconscient.	+				
6 — Le Désir et son interprétation.	+				
7 — L'Éthique de la psychanalyse.	+	?			
8 — Le Transfert dans sa disparité subjective, sa prétendue situation, ses excursions techniques.	+	+			(J.L.) Plusieurs retranscrites en cours.
9 — L'Identification.	+	?			— d' —
10 — L'Angoisse.	+	?			— d' —
11 — Les Quatre Concepts.	?	+			
12 — Problèmes cruciaux de la psychanalyse.	?	+			

(1) Le ? désigne des textes d'existence conjecturée mais non certaine.

SÉMINAIRE	J. LACAN	LAB	GUY	CHO	AUTRES
13 — L'Objet de la psychanalyse.	+	+			Résumé S.A.
14 — La Logique du fantasme.	+	+			FAV.
15 — L'Acte analytique.	+	+			FAV (refrappe en cours).
16 — D'un Autre à l'autre.	+	+		+	FAV, FR, X.
17 — L'Envers de la psychanalyse.	?	+	+	+	
18 — D'un discours qui ne serait pas du semblant.	?	?	+	+	
19 — Ou pire...	?	?	+	+	
20 — Encore.	?	?		+	
21 — Les Non dupes errent.	?	?	+	+	(Refrappe en cours).
22 — R.S.I.	?	?	+	+	
23 — Le Sinthome.	?	?	+	+	
24 — L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre.	?	?	+	+	
25 — Le Moment de conclure.	?	?	+	+	
26 — La Topologie et le temps.	?	?	(+ $\overbrace{\text{Mixte}}^{+}$ )		
27 — Dissolution.	?	?	?	?	



## Psychiatrie malade de l'Halopéridol

Sous l'intitulé « **exhibitionnisme guéri par l'Halopéridol** », on pouvait lire récemment, dans une revue médicale, donc sérieuse, le petit fait clinique suivant :

D.E. Comings et B. Gursej-Comings nous racontent une histoire édifiante. Un homme de 32 ans a des tics multiples depuis l'âge de 7 ans et, depuis 15 ans, il ne peut s'empêcher de s'exhiber. C'est un besoin intense qu'il ne peut combattre ; il en souffre, il reconnaît le caractère immoral de sa conduite. Puis, soudain, un jour, il voit son fils de 9 ans qui montre ses organes à son frère âgé de 11 ans. Il se mue en justicier, traîne le coupable dans la salle de bains et là cède à nouveau à son démon, s'exhibe à son fils et ils se masturbent mutuellement. Ils le feront (de façon intermittente, disent les époux Comings) pendant quatre mois. Mais le père à nouveau se sent coupable, cherche secours dans une clinique de santé mentale dont l'intervention contribue à le faire mettre en prison ; sa femme se sépare de lui, puis divorce. On lui donne de faibles doses d'Halopéridol en commençant par un demi-milligramme par jour, et la compulsion de s'exhiber lui passe complètement

quand il atteint une dose de 5 mg. Il s'est bien tenu pendant les seize derniers mois.

Cette histoire est instructive à plus d'un point de vue. La maladie de Gilles de la Tourette, qu'on considérait, il n'y a pas longtemps encore, comme étant psychogène et représentant une variante extrême de la névrose obsessionnelle, semble être en fait bel et bien une maladie biochimique liée à un trouble du métabolisme de la dopamine intracérébrale. Certains travaux ont même établi que l'acide homovanillique, métabolite de la dopamine, avait un taux abaissé dans le liquide céphalo-rachidien.

Comme le déclarait à la tribune d'un congrès scientifique, une éminence [farouche adversaire de ce qu'on nomme — fort mal — « la psychogénèse des maladies mentales »] : « Grâce aux progrès de la neurobiologie on connaît aujourd'hui **de mieux en moins** les déterminismes biochimiques de la maladie mentale. »



# LA FABRIQUE DU CAS\*

## (I)

### L'aveugle, l'africain et le psychanalyste

*Cet aveugle avait les yeux verts. Ces yeux-là n'étaient pas ses yeux, qui n'avaient jamais été verts. Il était là, debout devant Francis, notre psychanalyste, qui, racontant l'histoire, annonce la couleur, comme s'il s'agissait de rejouer le coup, comme on le dit au bridge, à cartes ouvertes. Ou, pourquoi pas, les yeux ouverts. Ou, mieux encore, à livre ouvert.*

*Ainsi d'emblée il livre le vert des yeux que l'on pourrait décrire, émeraude ou bien lac, l'aspect d'une pierre sans doute, une surface d'eau qui reflète sans voir, de froid, d'hiver.*

*Francis s'approcha de l'aveugle pour qu'il le retapisse, offrant, dans une odeur de tabac froid, l'épice de son eau de toilette, livrant avec son nom, sa voix.*

*En voyant arriver l'aveugle, Francis avait bien vu qu'il ne le voyait pas. Mais quand il fut assis en face de lui, sa canne télescopique repliée, il fût surpris par la belle couleur des yeux.*

*L'aveugle avait de beaux yeux verts, deux magnifiques prothèses.*

*« Mes yeux », dit-il, « Mes yeux, avant, étaient noisettes. » Il avait perdu son premier œil avec sa première femme, c'est-à-dire qu'il avait perdu sa première femme parce qu'il avait perdu ce premier œil. Ce fut*

---

\* Les textes qui suivent (d'abord énoncés lors du colloque « du père ») sont la première tentative de publication engagée par la « fabrique du cas » : fruits d'élaboration de cartel, ils n'en sont pas moins singuliers, et signés. Reste qu'une telle fabrique ne saurait trouver là son point d'aboutissement : cette publication n'est qu'un relais, et n'aura atteint son public qu'à y susciter des interrogations suffisamment pressantes pour remettre le « cas » sur la table de travail.

*lors d'un accident de voiture. Il se fit fabriquer alors un œil de verre noisette. L'autre œil distinguait encore les formes et la lumière. Et sa première femme le quitta : elle ne supportait pas d'avoir un mari mal-voyant.*

*Il se trouva une deuxième femme, aveugle elle aussi, mais de naissance. Elle avait été abandonnée par ses parents : ils ne supportaient pas d'avoir un enfant non voyant.*

*Et il perdit son deuxième œil avec sa deuxième femme : ou plus exactement à cause de sa deuxième femme.*

*Elle lui creva malencontreusement ce deuxième œil, de l'extrémité de sa propre canne.*

*C'est alors qu'il s'offrit des yeux verts.*

*Francis en fut estomaqué, prit la nouvelle dans l'estomac.*

*Il y avait erreur sur l'organe, redondance de l'erreur. Que ces yeux ne soient pas ses yeux, d'accord. Encore que le troublant, à se sentir sous ce regard d'émeraude ou de lac, tenait sans doute à une perfection des prothèses, d'une mobilité parfaite, serties en des orbites lisses, sans traces de cicatrices. De vrais bijoux.*

*Le résultat souhaité était atteint : on aurait juré de vrais yeux. Oserait-on parler de trompe-l'œil ?*

*Mais là où Francis se sentait trompé, ce fut sur la révélation de la couleur des yeux. Trompé tout comme un homme qui, ayant dragué une fille particulièrement belle, s'aperçoit au moment crucial qu'elle n'est qu'un travesti particulièrement réussi. Erreur sur l'organe.*

*Francis raconta cette histoire dans un petit groupe qui essayait de travailler sur « La fabrique du cas », précisément pour exhiber le caricatural du récit d'un cas, pour illustrer l'inefficacité de l'anecdote. Certains, d'ailleurs ne le crurent pas... L'histoire était trop belle.*

*Il avait présenté le tableau comme on présente un faux Renoir, en affirmant qu'il est vrai, et comprenait dans l'après-coup pourquoi il venait de relire Un cabinet d'amateur, de Georges Perec, fasciné par cette question de démêler le vrai du faux.*

*Cet aveugle avait les yeux verts. Des yeux écrans trop vrais, comme le poids d'une réalité trop lourde qui empêchait Francis de se questionner et d'entendre.*

*Ce qui faisait pour lui symptôme était le choix de la couleur des yeux. Symptôme au sens de manifestation pathologique. A quoi donc renvoyait ce symptôme ?*

*Francis était perdu. Que demandait l'aveugle, derrière l'exhibition de la couleur des yeux ?*

*Et puis le récit insistait... Francis eut envie de l'écrire, comme une nouvelle. Vous savez la nouvelle ? « Cet aveugle avait les yeux verts, bien*

ouverts. Il me regardait sans me voir. Je le pris par la main et fis quelques pas avec lui... »

Cela change-t-il quelque chose si l'on ne dit pas qu'il est aveugle ? L'aveugle avait raconté à Francis les émissions qu'il regardait sur sa télé, en couleurs, lui avait parlé des photos qu'il prenait en voyage. Des photos ? Mais quel cadrage ? Et pourquoi faire ? la couleur ? Mais pourquoi donc ? ... Cet aveugle avait les yeux d'or. Noisette, avait-il dit, une couleur qui offre aussi une saveur. Et puis il les avait perdus, l'un après l'autre, et dans ce mouvement imbriqué, perdu et trouvé une femme, perte de l'une, trouvaille de l'autre, dans le désordre.

Et il s'était offert de beaux yeux verts. On ne peut pas tous les jours réaliser cet impossible...

Francis était inquiet d'avoir été porté à colporter l'histoire, inquiet aussi de sa fascination.

Mais l'heure était venue de suspendre le groupe de travail. Et c'est dans la voiture, en déposant certains de ses collègues à un feu rouge, dont on peut bien imaginer qu'il en devint lui-même vert, que lui revint brutalement en mémoire le souvenir d'un texte, un projet de roman qu'il avait écrit quelques mois auparavant, bien avant de rencontrer l'aveugle. La première partie s'intitulait « Les yeux verts », tout simplement, et commençait ainsi : « L'Africain avait les yeux verts... », suivait une deuxième partie qui se nommait « Les yeux d'or » et racontait comment l'héroïne s'était fourvoyée pendant cinquante pages sur la couleur des yeux de son Roméo...

Ainsi donc l'aveugle aux yeux verts avait réactivé, là, devant lui, cette fiction écrite et soigneusement oubliée.

Francis l'avait reçu ainsi qu'une hallucination, émergence d'un réel déjà là... et, se noyant en des justifications théoriques vaseuses, il déposa à nouveau son paquet dans le petit groupe de travail. Mais sans parler franchement de l'Africain et de l'écrit fictif : là, franchement, il avait honte, et sans doute aussi un peu peur.

On lui dit : « la boîte de sardines ». Ah oui mais c'est bien sûr ! N'a-t-il pas dit, lui-même : « Il me regardait sans me voir » ?

On lui dit la nécessité de distinguer la vision du regard. Et il courut tout droit vers le séminaire XI, afin d'y béquiller sa peur.

S'il n'avait pu parler d'abord franchement de ce retour de l'Africain à ses collègues, il en avait écrit un texte qui circula dans le groupe et à partir duquel on élaborait un travail. Fabrique du cas ?

## La rencontre...

Freud se questionnait sur la validité pour la psychanalyse d'un « sentiment » comme celui de l'inquiétante étrangeté. Il se demandait si cela n'était pas un risque au regard d'autres champs comme la littérature ou l'esthétique. Puis il a tranché : le sentiment de l'*Unheimliche* fait partie du champ de la psychanalyse en tant qu'il est lié au complexe de castration ; soit, avec l'Œdipe, en tant qu'il est lié au noyau de la théorie analytique. Ainsi se trouve évacuée la question d'un empiètement possible sur d'autres domaines.

A son tour, l'appui que prend Lacan sur Freud le libère de ces précautions : il intitule son séminaire *l'Angoisse* et affirme « de même que j'ai abordé l'inconscient par *Le mot d'esprit*, j'aborderai cette année (1962-63) l'angoisse par l'*Unheimliche* ». Il pose que ce qui est en question est la fonction du —  $\varnothing$  dans le complexe de castration au sens où Freud en parle comme de la perte d'un objet. L'*Unheimliche* se réfère à la castration imaginaire, c'est son départ, en tant « qu'il n'y a pas, et pour cause, d'image du manque ». Si quelque chose vient à surgir à ce niveau [i' (a)], si le manque vient à manquer, c'est là que surgit l'angoisse<sup>1</sup>.

En guise d'introduction : c'est en tant qu'il constitue un cas d'inquiétante étrangeté que ce cas peut retenir l'attention. Freud et Lacan s'accordent à dire que ce sont des cas rares dans la vie quotidienne. Freud, pour sa part, a puisé dans la littérature, chez Hoffmann, l'exemple de *l'Homme au sable* qu'il a hissé à la renommée.

...DE L'HOMME-AU-REGARD-PORTÉ...

Un homme exhibe des yeux verts, des yeux de verre, qui conjoignent à la beauté de leur couleur la perfection de leur facture. Il est assez compréhensible que la beauté de la couleur et la perfection de la prothèse jouent comme attrape-regard. Un tableau n'accomplit pas d'autre fonction. Un tableau ou un masque dont on sait que cela fait rire les enfants. C'est un leurre réussi.

Les choses deviennent autrement singulières si, derrière le masque, il

1. Séminaire du 28 novembre 1962.

y en a un autre. C'est là que le rire de l'enfant se commue en angoisse. Ce que cet aveugle laisse voir dans son regard déserté par la vision, c'est quelque chose de la nature d'un leurre, mais d'un leurre redoublé, d'un leurre à double détente. C'est une sorte de double masque, soit le masque qui occulte la mort qu'il porte sur la face et, derrière cette beauté prothétique, le redoublement du leurre mais celui-là dans le discours. Cet aveugle, en effet, tient des propos de voyant (photos, cadrage, télévision). Il ment sur ce qui est attendu : que sa vision soit morte. Occulté derrière sa prothèse il redouble le piège du semblant en se servant du semblant. Faire semblant de faire semblant, c'est ce que les animaux ne peuvent pas faire. C'est le domaine propre du signifiant et tout laisse supposer que cet aveugle en sait un bout sur le semblant.

Mais ce qui semble très singulier n'est pas tant son savoir (sur lequel, après tout, rien n'est assuré) mais le style de son discours, soit son mode de rapport à l'Autre.

Freud développe dans *L'Inquiétante Etrangeté* l'argument servant à étayer qu'il s'agit bien de la castration dans la peur qui réside en chacun quant à l'éventualité de perdre la vue. Ainsi, après avoir dit que « se blesser les yeux ou perdre la vue est une terrible peur infantile », et plus loin, que « la peur de devenir aveugle est un substitut fréquent de la peur de la castration », il ajoute : « oui, on peut même affirmer, en outre, que ne se cache aucun secret plus profond, aucune autre signification derrière la peur de la castration elle-même<sup>1</sup> ». Que dire dès lors de quelqu'un qui, selon toute apparence (c'est le cas de le dire) offre les marques de la castration au regard de l'Autre ? Comment comprendre cela autrement que comme la recherche délibérée de susciter dans l'Autre la réponse à cette chute essentielle du sujet « dans sa misère dernière », soit de susciter dans l'Autre l'angoisse ? Cet homme se fait l'image de l'objet chu et joue sur le lien de l'angoisse à cette fonction de reste toujours susceptible d'être évoquée<sup>2</sup>.

#### ... AVEC UN PSYCHANALYSTE

Le récit premier s'offre à diverses lectures. Celle-ci, comme les autres, impose ses coupes : elles sont orientées par le souci de déployer ce que semble recouvrir ce temps privilégié. Nommé *Unheimliche* il peut aussi survenir en dehors de l'analyse. Dans la vie quotidienne ses occurrences sont rares. Celle-ci nous arrête donc.

1. *Essais de psychanalyse appliquée*, N.R.F., pp. 180-81.

2. Cf. particulièrement le séminaire du 6 mars 1963.

La première coupe isole la mise en question du fonctionnement du mécanisme de jugement sur la réalité.

La deuxième s'attache à suivre la fonction d'un signe énigmatique, sidérant, venu du dehors.

\*  
\*\*

Il est dit qu'après la rencontre s'est ouvert un temps pendant lequel plane l'incertitude. L'incertitude porte sur le vrai et le faux qu'un temps Francis ne sait plus distinguer. Cela se manifeste d'abord de façon immédiate à propos des regards qui se posent sur lui. Sont-ils vrais (vivants) ou faux (morts derrière des prothèses) ? Puis cela se manifeste de façon latente dans un questionnement sur les vrais et les faux tableaux (sa re-lecture du *Cabinet d'amateur* de Georges Perrec).

La rencontre semble donc marquer un temps où quelque chose surgit là où ça n'est pas attendu et s'impose comme incontournable. Cela est au-delà de la reconnaissance proprement dite. C'est « quelque chose » qui surprend le sujet dans sa dépendance à l'Autre. Mais cela rétro-agit dans l'après-coup sur la reconnaissance des objets ou sur l'identité de soi<sup>3</sup>. En termes freudiens la rencontre pourrait s'assimiler à l'apparition d'un contenu mé-connaissable par le moi qui impose sa violence de rupture sur le pouvoir de jugement du moi quant à la réalité (dans ce cas) ou quant à l'identité de soi. A cela correspond un mécanisme de défense du moi. Le texte freudien indique qu'une limite<sup>4</sup> est à la fois préservée et dépassée. Cela se lit là où Freud dit sa surprise de trouver chez Schelling ce à quoi il ne s'attendait pas : « ce quelque chose de tout nouveau sur le contenu du concept [à savoir qu'il puisse désigner] *tout ce qui est caché, secret, mais se manifeste*<sup>5</sup> ». A lire aussi dans le thème du double là où Freud indique le changement de signe algébrique qui fait passer la figure de la réassurance à sa valeur inquiétante de signe avant-coureur de la mort<sup>6</sup>. A lire enfin, dans l'effort de défense du moi qui projette quelque chose hors de lui comme quelque chose d'étranger<sup>7</sup>.

3. Cf. La distinction freudienne entre dé-réalisation et dé-personnalisation, in S. Freud. *Un trouble de mémoire sur l'Acropole*, St. Ed., vol. 22, p. 244.

4. Celle du refoulement dont la marque est à lire dans le préfixe *Un* de l'*Unheimliche*, *op. cit.*, p. 200.

5. *Op. cit.*, p. 173.

6. *Op. cit.*, p. 186.

7. *Op. cit.*, p. 187.

Un biais de lecture pousserait à associer, à ce niveau spéculaire, le procès de reconnaissance au maintien dans le moi d'une *forme* définie, garante du procès même. Il est, par exemple, tout à fait sensible au long du récit d'Hoffmann que tout l'effort de Nathanaël est de compléter la forme d'Olympia et particulièrement ses yeux<sup>8</sup>. L'effort de Nathanaël vers la complétude de la forme de cette poupée se fait sur le fond qu'elle est toujours possiblement dés-articulable (d'une part, on peut lui ravir ses yeux et, d'autre part, ce sont ses yeux à lui qu'il voit en elle). Cette image est essentielle à préserver. Elle est l'assurance contre la destruction du moi<sup>9</sup>. Si l'hypothèse de lecture tient, alors il est possible de lier la menace de mort que reçoit le moi dans le « temps » de l'*Unheimliche*, à la fois à la dislocation possible de l'image et à la suspension du processus de jugement quant à la réalité. C'est tout du moins ce que la clinique de ce cas viendrait valider.

Il reste à savoir ce qui spécifie le « contenu » d'une représentation telle qu'elle mette en danger la constitution narcissique. Freud ne s'est pas avancé dans la voie indiquée par le conte d'Hoffmann. Il n'a pas relevé l'équivalence imaginaire des yeux d'Olympia et de ceux de Nathanaël. Cette voie est celle où Lacan s'est engagé, et il n'a pas manqué d'y rattacher ce qui est, chez Freud, pourtant présent à diverses reprises<sup>10</sup> : l'oscillation des investissements de la libido entre l'objet et le corps propre.

Au regard de la théorie sur le narcissisme des années trente, l'apport nouveau de l'année 1962-63 est de poser que l'imgo du corps propre n'est pas complète. Une part de l'investissement libidinal reste attachée au corps propre dans la constitution de l'image spéculaire. Elle constitue un reste : l'image est décomplétée. Cette forme est limitée, cadrée ; elle laisse échapper une part de l'investissement primitif. Il suffit dès lors, que par quelque détour ce résidu non imagé vienne se manifester « là où il n'est pas repérable pour n'être pas spéculaire<sup>11</sup> » pour que, dans la subversion d'un certain ordre de connaissance, surgisse l'angoisse.

S'il s'avère donc qu'à la place vide que cerne l'image, un objet « nouveau » apparaisse, c'est alors que se déclenche l'expérience d'une réaction primitive. Expérience d'un sujet où s'effacent les repères qui lui

8. E.T.A. Hoffmann, *Contes Fantastiques*, Coll. Marabout, 1979.

9. C'est le rôle que Freud attribue au double, *op. cit.*, p. 186.

10. Cf. le « retour » libidinal de l'investissement d'objet sur le moi dans *Deuil et mélancolie* particulièrement.

11. Séminaire du 12 décembre 1962.

assuraient, avec la sienne, la reconnaissance des objets de son monde et qui le fait s'interroger sur le « vrai ». Un pas de plus et il vascille, littéralement, ainsi que semblent l'attester les chutes de Nathanaël à l'apparition deux fois répétée de son propre regard<sup>12</sup>.

\*  
\*\*

Pour le deuxième point la question pourrait être la suivante : comment la « clinique » de ce cas permet-elle de lire la théorie et particulièrement ce que Freud isole, dans sa définition générale de l'*Unheimliche*, comme l'instance d'un symbole qui prend la force et l'importance de ce qui était symbolisé<sup>13</sup>.

Quelle spécificité a ce symbole ? Lui correspond chez Freud une visée théorique d'ensemble qui le lie doublement au refoulement et à une réaction de défense du moi. Il s'agit ainsi à la fois du passage de l'intérieur vers l'extérieur de représentations imaginaires et de la levée du refoulement qui leur serait corrélative. Mais il reste que l'assertion freudienne demeure en partie énigmatique tant dans son sens littéral que dans son sens théorique<sup>14</sup>.

Dans la « rencontre » quel est le symbole ? S'agit-il du regard en tant que la vision l'a déserté ? S'agit-il du vert en tant que couleur ?

Dans une première approximation cela se présente comme tissé à la fois par le jeu singulier de cet aveugle (je te dis que je vais... pour que tu croies que...) avec l'horreur qu'il porte sur la face et par le voile de beauté dont Francis l'a recouverte. En tant que tel cependant, ce n'est pas un signifiant. Ce n'est que parce que Francis s'y est arrêté et qu'il a su qu'il y avait là quelque chose à lire qu'il peut possiblement, après avoir été lu, devenir un signifiant.

Le texte freudien semble indiquer que ce qui spécifie ce symbole est qu'il « présentifie » les marques de la castration. Le voile de la beauté jeté là-dessus par Francis confirmerait, si besoin était, qu'il correspond

---

12. *Op. cit.*, pp. 231 et 254.

13. Voici la définition freudienne : « c'est que l'inquiétante étrangeté surgit souvent et aisément chaque fois où les limites entre imagination et réalité s'effacent, où ce que nous avons tenu pour fantastique s'offre à nous comme réel, où un symbole prend l'importance et la force de ce qui était symbolisé et ainsi de suite ». *Op. cit.*, p. 198.

14. De ce point de vue, la théorie freudienne se fragilise à son terme : elle constate que pour ce qui est de la mort, le refoulement est si ténu qu'il reste à savoir si la condition même du refoulement peut-être ici retenue comme elle doit l'être pour tous les cas d'affects que le refoulement transforme enangoisse. *Op. cit.*, p. 196.



bien à la réaction dernière d'un sujet face à ce terme. Bien que le terme de « présentification » ait un sens approximatif, il peut cependant servir à indiquer ce que le texte freudien dit entre les lignes mais ne précise pas, à savoir que son champ élu est celui du *scopique*. Freud, en effet, ne s'est pas avancé dans la voie du regard (qui est pourtant celle qui sous-tend l'essentiel des expériences d'*Unheimliche* qu'il cite). La question se reprend donc, à cette limite du texte, comme le sens à donner au terme freudien de castration mais dans le champ du scopique.

Il a fallu poser le cadre d'une vision « spécularisée » pour organiser l'oscillation entre la libido du corps propre et l'image spéculaire. Il a fallu ce cadre pour saisir un des sens du signal d'angoisse qui y correspond. Il faudrait de la même façon partir de la vision spécularisée pour cerner la dimension spécifique du regard.

L'hommage qui peut être rendu à Merleau-Ponty est de s'être aperçu que la « vision » ne s'arrête pas au rapport apparemment simple (et habituellement reçu) du voyant aux objets de son monde. Il s'est aperçu qu'il y a autre chose en-deçà, ou au-delà, du rapport des objets à leur reflet dans le miroir. Il pose qu'il faut admettre une participation réciproque dans le visible du voyant et de la chose vue (« palpation du regard »). Il pose que le corps est engagé dans la vision du monde et la contient. Cette participation réciproque de celui qui voit et de ce dont il est par le visible possédé, il l'appelle *la chair des choses*. « De sorte que le voyant étant pris dans cela qu'il voit, c'est encore lui-même qu'il voit : il y a un narcissisme fondamental de toute vision ; et que, pour la même raison, la vision qu'il exerce, il la subit aussi de la part des choses, que, comme l'ont dit beaucoup de peintres, je me sens regardé par les choses, que mon activité est identiquement passivité, — ce qui est le sens second et plus profond du narcissisme : ne pas voir dans le dehors, comme les autres le voient, le contours d'un corps qu'on habite, mais surtout être vu par lui, exister en lui, émigrer en lui, être séduit, capté, aliéné par le fantôme, de sorte que voyant et visible se réciproquent et qu'on ne sait plus qui voit et qui est vu<sup>15</sup>. » Ce rapport en chiasme (pour reprendre le terme de Merleau-Ponty) du voyant et de la chose vue illustre un point de tangence avec la théorie analytique dans la mesure où il désigne quelque chose au-delà de la vision ordonnée par les coordonnées spéculaires.

Si une image peut exister, celle qui se fait dans l'œil, elle exige bien,

15. M. Merleau-ponty, *Le Visible et l'Invisible*, Tel, Gallimard, Paris, 1964, p. 183.

en effet, un corrélat comme le pose Merleau-Ponty. Mais ce corrélat est-il de participation réciproque ?

En 1946<sup>16</sup> Lacan indiquait qu'au-delà de l'image où se nouent les identifications du narcissisme primitif « quand l'homme cherchant le vide de la pensée s'avance dans la lueur sans ombre de l'espace imaginaire en s'absentant même d'attendre ce qui va surgir, un miroir sans éclat lui montre une surface où ne se reflète rien<sup>17</sup> ». La re-lecture de la « phase » du miroir faite seize ans plus tard permet de situer cette courte assertion comme une référence déjà là dans les coordonnées spéculaires indexant une voie de sortie au problème que pose la thèse de Merleau-Ponty. En établissant une référence de négativité elle opère le décentrement, imposé par la fonction de l'objet, au dualisme ici repris et renouvelé par Merleau-Ponty mais qui est de vieille tradition.

L'œil « exemplifie » la négativité liée à la fonction de l'objet. En tant qu'il ne se voit pas voyant, l'œil exige bien un corrélat à l'image, mais ce corrélat ne peut être une image. Ce que l'œil introduit est une élisio primordiale qui ne peut se compter comme telle. Merleau-Ponty a bien senti que *nous sommes des êtres regardés* et ce depuis toujours. Il s'agit de préciser que nous le sommes, non pas parce que nous nous réciproquons au regard des choses, mais que nous le sommes à partir d'un point, n'importe lequel pourvu qu'il fasse tache. C'est ce point qui fonde l'omniprésence partout diffractée d'un regard qui ne voit pas. Il est ce point de « rayonnement ultra-subjectif » comme s'exprime Lacan dont l'*Unheimliche* donne la forme.

\*  
\*\*

Voici, en guise de conclusion, la citation de la formule générale de l'*Unheimliche* donnée dans le séminaire du 5 juin 1963 :

« La différence marquée en ceci qu'il n'y a pas pour l'animal de stade du miroir, c'est ce qui s'est passé sous le nom de narcissisme d'une certaine soustraction ubiquiste de la libido, d'une injection de la libido dans le champ de l'*insight* dont la vision spécularisée donne la forme. Mais cette forme nous cache le phénomène qui est l'occultation de l'œil [lequel] devrait désormais, celui que nous sommes, le regarder de

---

16. J. Lacan, *Écrits*, « Propos sur la causalité psychique », Seuil, Paris, 1966, p. 151.

17. *Ibid.*, p. 188.

partout sous l'universalité du voir. On sait que ça s'appelle l'*Unheimliche*, mais il faut des circonstances particulières... »  
 (L'établissement de la transcription est de moi.)

Albert Fontaine

## Un curieux théisme...

Il s'agit de pointer un fait de rencontre tel qu'il peut bien s'en produire n'importe où ; mais la logique de l'après-coup, ici remarquablement exemplaire, suffit à introduire à des questions qu'un analyste ne peut chasser négligemment d'un revers de main sans qu'il y aille de sa position à l'égard de tout phénomène transférentiel.

Reprenons : il y a d'abord le temps du récit, convoqué (provoqué) par la perspective de la *fabrique du cas*. Ce temps est peut-être celui de la plus grande difficulté : de quoi, et pourquoi faire récit ? Posée, la question ouvre toutes grandes les portes à l'inhibition. Si nombreuses, en effet, et si excellentes apparaissent les raisons de ne pas faire récit, de ne pas opérer ce bouclage narratif qui va réduire une expérience d'apparence multidirectionnelle à sa pure trace littérale, dès lors arrêtée : comme ça, et pas autrement. Alors qu'il semble que toute l'éthique de la cure revienne à savoir maintenir ouverts les réseaux signifiants par lesquels le sujet peut venir à se produire.

Il y a là une timidité naturelle de l'analyste face au récit, qui le pousse à minorer ce genre pour le confiner dans le ragot clinique, la « bien bonne » qu'on se raconte « entre collègues ». Douteuse « collégialité ».

Il est très vraisemblable que ces raisons (et d'autres encore) nous ont poussé, dans ce cartel, à faire cas d'une histoire comme celle-là, si spectaculaire (et même « spectacle-oculaire »), si incroyable. « Regardez bien ! » : c'est le commandement n° 1 de l'hypnose. Ainsi surgit, sous nos yeux, l'aveugle-aux-yeux-verts.

Mais telle quelle, qu'en faire, de cette histoire ? Tout est déjà advenu *avant* le récit oral qui la révèle : la perte des yeux, le changement de couleur, l'entrevue. Telle quelle, cette histoire ne peut déjà plus que se réciter, ou être l'objet d'un commentaire herméneutique, qui en déploierait indéfiniment les possibles significations.

Or, surprise : le récit oral, joliment bouclé, n'était pas fini. Ne lui manquait qu'un détail, dont il est capital de retenir qu'il n'est apparu que hors-scène, hors le temps proprement dit de la mise en récit. J'ai nommé : l'« Africain ».

L'« Africain » est le produit de cette fabrique. Il l'est (le devient) parce que, dans le temps premier du récit, il en est littéralement absent. Or, dès qu'il a surgi (au coin de la rue), chacun sait qu'il était là depuis le début (sans même en savoir plus là-dessus). Il fait donc retour, cet Africain, du fait de la levée du refoulement. Cela n'est pas en soi particulièrement énigmatique : le refoulement d'ailleurs n'était pas si violent pour avoir été levé de la sorte. Mais remarquons bien tout de même qu'il aura fallu ce temps du récit pour que l'Africain vienne à l'existence. Ni l'entrevue avec l'aveugle-aux-yeux-verts, ni le temps passé depuis lors n'avait rappelé l'Africain à cette surprenante rencontre de coin de rue.

Nous savons bien que les refoulements ne sont pas un simple travail intra-psychique, mais sont toujours mis en œuvre dans une dimension inter-locutive : en quoi ils se trouvent pris dans une dimension transférentielle. Freud n'oublie « Signorelli » que face à un interlocuteur vis-à-vis duquel les règles en usage de la bienséance lui interdisent de mentionner des sujets trop directement sexuels. Gageons qu'en route avec Fliess Freud n'aurait pas fait les mêmes oublis.

Et donc, ce à quoi il nous est donné d'assister dans notre cas, c'est au fait que l'aveugle-aux-yeux-verts a rendu trop brûlante l'actualité de l'Africain. Pourquoi ? Nous ne le savons pas. Nous avons donc affaire à deux grandes régions d'ombres épaisses : pourquoi ce type à l'histoire rocambolesque s'est-il fait monter des yeux verts ? Pourquoi la personne chargée de le recevoir s'était-elle mise à écrire un tel roman ? On pourrait certes poursuivre l'investigation dans ces deux directions — l'analyse y appelle — mais il n'est pas nécessaire d'en savoir plus là-dessus pour pointer l'effet de rencontre, assez sidérant comme il se doit.

Cette rencontre se trouve attestée par deux mots qui interviennent dans le récit second, celui qui s'est écrit *après* l'entrée en scène de l'Africain.

« A nouveau, il déposa son paquet dans ce petit groupe de travail, mais sans parler franchement de l'Africain et de l'écrit fictif ; là, franchement, il avait honte, et sans doute un peu peur. »

Il n'y a pas lieu de s'étonner de la permanence de ce retrait du récitant : la levée d'un refoulement peut bien laisser le conflit dans un état critique. Mais il y a plus : l'introduction de la *honte* et de la *peur* :

— honte : nous voilà à nouveau à l'orée d'une des ombres épaisses, où l'Africain apparaît comme la partie visible, trop visible, de l'iceberg du récit fictif ;

— mais aussi : *peur*, et cela est plus précis. Cette peur semble surgie d'une pensée causaliste qui dirait : si cet aveugle-aux-yeux-verts m'est échu, à moi qui a écrit, inventé, l'« Africain » alors... ou bien je savais déjà que je rencontrerai cet homme (et pourtant je ne le savais pas) ... ou bien Celui qui sait tout a agi de sorte que je le rencontre. Dans les deux cas, il y a mise en jeu, fût-elle discrète, de la persécution, et ceci du fait d'un mode de présentification brutal du sujet-supposé-savoir là où il a son efficace, c'est-à-dire là où il n'est pas attendu.

C'est à ce point que je ferai entrer en jeu deux remarques latérales de Lacan dans sa proposition du 9 octobre sur la passe et, conséquemment, le transfert. Parlant du « signifiant quelconque », il écrit :

« Le signifiant quelconque de la première ligne n'a rien à faire avec les S en chaîne de la seconde (les signifiants refoulés dans l'inconscient), et ne peut s'y trouver que par rencontre. »

Et un peu plus loin, évoquant, dans *le Banquet*, l'acte de Socrate qui désigne Agathon comme l'objet d'Alcibiade :

« Ceci pour vous apprendre qu'à vous obséder de ce qui, dans le discours du psychanalysant, vous concerne, vous n'y êtes pas encore. »

Alors ? Faut-il avoir le geste de Ponce Pilate, et se laver les mains de ces étranges co-incidences, ou leur offrir une oreille plus attentive ? La définition bien connue du hasard selon Cournot vient nous inviter à dormir sur nos deux oreilles : « rencontre fortuite de deux séries causales indépendantes ». Nous voilà bien avancés !

Freud, pour sa part, s'est montré sensible à ces phénomènes en posant hardiment la question des rapports de la psychanalyse avec les phénomènes occultes. (Voir l'excellent ouvrage de W. Granoff et J. M. Rey : *L'occulte, objet de la pensée freudienne*). Et il a, dans sa conférence sur « Rêve et occultisme », une phrase très étonnante :

« Sans doute, écrit-il, préféreriez-vous me voir m'en tenir à un *théisme modéré*, et rejeter inexorablement toutes les données de l'occulte. »

Je voudrais montrer ce qu'a de surprenant, et de judicieux, l'introduction, à cet endroit, de ce curieux « théisme modéré ».

Si nous pouvions tenir ferme, à tout instant, la définition du sujet que Lacan nous a laissée, « ce qui est représenté par un signifiant pour un

autre », nous ne devrions pas avoir l'ombre d'une surprise face à ces phénomènes dits « occultes ». Car s'il existe un *ordre des raisons* qui se doit d'exclure les phénomènes occultes, *l'ordre du signifiant*, quant à lui, se révèle incapable de faire la moindre différence entre l'occulte et le non-occulte. L'ordre du signifiant nous met dans cette difficulté particulière de ne pas pouvoir penser ce que c'est qu'un miracle, sinon à le tenir pour permanent, ce qui est une contradiction dans les termes. De ces considérations, il s'ensuit que ce « théisme modéré » dont parle Freud peut très bien se rendre par cette formule : qui veut confondre l'ordre des raisons et l'ordre du signifiant se fait le sujet d'un tel « théisme modéré ». C'était la position d'un Einstein qui ne voyait pas d'autre recours qu'un Dieu, fût-il fortement laïcisé, pour rendre compte de l'incroyable adéquation des petites formules d'un côté et, disons, du comportement de la matière de l'autre.

A l'inverse, donc, Freud récuse un tel « théisme » comme issue possible pour l'analyste, et Lacan renforce la chose de son écriture de :  $\text{Å}$ . Qu'est-ce-à dire, puisqu'il ne s'agit ni pour l'un ni pour l'autre de décréter, à la Nietzsche, que Dieu est mort ?

Il s'agit, plus modestement me semble-t-il, d'asseoir la position de l'analyste dans cet inconfort permanent où l'ordre des raisons, duquel il est exclu que nous décrochions pour suivre les occultistes et autres parapsychologues, montre son peu d'arrimage à l'ordre du signifiant par où le sujet trouve à advenir.

C'est à ce carrefour, entre autres, que nous convoque l'Africain, ici mis par nous en place de représentant de ces « co-incidences » qui manquent rarement de survenir dans le cours d'une cure, quand ce n'est pas de manière inaugurale. Et de fait, nous en avons évoqué bien d'autres au cours de notre travail en commun.

Cet incontournable excès de l'ordre du signifiant sur l'ordre des raisons, manifeste dans cette rencontre de l'aveugle-aux-yeux-verts avec l'Africain, nous permet de toucher du doigt ce qu'a de *fou* la supposition du sujet-supposé-savoir quand ce dernier apparaît clairement ne pas pouvoir être rabattu sur une personne, sur un des protagonistes de la rencontre. Cette folie-là, il me paraît du ressort du psychanalyste de lui donner asile, et c'est ce qui pose la question — sur laquelle je conclus — de *l'athéisme sans modération* du psychanalyste.

# LA FABRIQUE DU CAS (II)

## Make up *Sommes-nous en train d'écrire un cas de fétichisme ?*

### FRAGMENT I : AU COLLOQUE

*« Au cours d'une rencontre de travail sur « censure et résistance » à Montpellier, le cartel présent ici<sup>1</sup> s'engagea dans ce travail. Celui d'entre nous qui nous entraîna le fit d'une façon qui instaurerait nécessairement un après-coup, cet après-coup serait-il « rien du tout » ou « pas grand chose ».*

*Je propose cette formulation de l'axe de notre travail : comment passer du privé de la cure au public du cas. Je le formule ainsi car, membre par ailleurs d'un cartel de la passe, cela me paraît bien la même tâche à accomplir.*

*Nous avons, dans la perspective de la fabrique du cas, parlé longtemps entre nous de ce qui fait différent le cas médical du cas freudien. Nous avons lu ou relu plusieurs textes<sup>2</sup>. Mentionnons aussi les lectures que nous nous sommes proposé de faire et que nous n'avons pas faites...*

*Un jour, l'un de nous remarqua que nous avons cessé de nous raconter des histoires d'analyses, de ces fragments qu'on livre de temps en temps sous forme brève et allusive.*

*Plusieurs de nos rencontres furent occupées à débattre de ce qui pouvait faire cause pour nous, sensibles que nous étions à la façon dont*

---

1. Avec pour participants : Henri Debray, Pierre Gazaix, Elise Maouad, Anne-Marie Navon, Robert Perez, Françoise Wilder, Sean Wilder.

2. Michel Foucault, *Naissance de la Clinique, Qu'est-ce qu'un auteur ?*; Freud, *La Gradiva*; François Ponge, *Le Savon...*

Freud avait toujours procédé dans son écriture de la clinique : une cause à défendre, une thèse à monter en épingle.

Manque-t-il, dans la clinique freudienne, la rédaction d'un cas dont la cause serait le primat du phallus ? Celle d'entre nous qui avait dit cela oublia qu'elle l'avait dit.

Un membre du cartel relança qu'il était temps d'engager dans l'affaire quelque chose de notre pratique. Et il amena une histoire dont le reste fut pour l'une d'entre nous qu'il s'agissait d'un homme de cheval. Cela fit son chemin associatif : homme de cheval — petit Hans — phobie — phobie et perversion — et l'entraîna à faire confidence d'une cure analytique toujours en cours. L'accent fut mis sur un moment dit « résolutif » où cessa le scénario pervers qui soutenait un analysant dans ses rapports sexuels.

Le cartel se mit à travailler de plusieurs façons les éléments d'observation. Et la première décision prise fut de relire les textes de Freud :

- Organisation génitale infantile (1923) ;
- Disparition du complexe d'Œdipe (1923) ;
- Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes (1925) ;
- Le fétichisme (1927).

Lire et relire, car les séances de cartel se passent à faire un va-et-vient entre les éléments d'observation et les textes.

Alors qu'un grand nombre d'éléments ont été amenés sous forme peu organisée, la rédaction première de ce dont nous essayons de faire cas est très brève.

Notre accord est que ce texte ne doit circuler qu'entre les membres du cartel ; or depuis que nous avons décidé d'en parler aujourd'hui nous avons passé beaucoup de temps à tâcher de résoudre les problèmes que nous pose la discrétion, i.e. ce à quoi la censure travaille : maquillage des éléments biographiques, invention de prénoms avec reprise des allitérations signifiantes, etc. Enfin... comment dire ce qui est nécessaire sans en dire trop.

L'un d'entre nous posa la question du style de la première rédaction, du statut des citations, du report des rêves : les guillemets, les tirets, les crochets, les points, les points-virgules.

Bref chaque phrase de la première rédaction appelant une rallonge, voire une correction, il fallait élaborer un autre texte, celui que nous lisons aujourd'hui. D'autres rédactions suivront s'il y a dans ce fragment de cure de quoi faire cas.

En tout cas, nous sommes à un tournant : voilà que vient à peine d'être soulevée à notre dernière réunion la question des éléments



communiqués lors du premier récit et qui se sont trouvés laissés de côté dans les textes rédigés ensuite. En particulier nombre de ceux qui ressortissent au transfert.

Travail à faire et difficulté d'en communiquer quelque chose ce jour.

En 1927, Freud écrit : « Dans ces dernières années, j'ai eu l'occasion d'étudier en analyse un certain nombre d'hommes dont le choix objectal était dominé par un fétiche... Les particularités de ces cas, on le comprendra, ne peuvent être soumises à la publication. Je ne peux pas non plus montrer de quelle manière des circonstances accidentelles ont conduit au choix d'un fétiche<sup>3</sup>. »

Comment considérer le « ne pas pouvoir » deux fois évoqué par Freud et l'appel à la compréhension quand, dans le même texte, l'auteur insiste : il ne saurait inciter les analystes à l'étude du fétichisme.

C'est maintenant que son insistance nous frappe. Nous pouvons l'entendre comme un encouragement à nous taire et comme un encouragement à parler.

Sont lus alors trois textes : celui, non signé du « cas-à-ce-moment », un autre de reprise et articulation, un autre de remarques.

## FRAGMENT II

Pourquoi nous ne publions pas ce que nous avons lu au colloque ?

« Un état du chantier » vaut-il d'être publié ?

Sans doute, dans la mesure où il s'agit de témoigner à ce point vif de la psychanalyse qu'est « la fabrique de cas ».

La fortune d'une telle nomination lui vient, je crois, d'un accent mis sur le mode de production, i.e. sur le travail en tant qu'il laisse des traces de son produit. Rien pourtant d'une mode « *do it yourself* » puisqu'il s'agit d'un travail à plusieurs, le plusieurs constituant à la fois l'agent et le mode du travail.

« Moment résolutif d'un scénario pervers dans une cure analytique » : ainsi fut titrée l'annonce au cartel d'une communication de matériel clinique. C'était du même coup désigner un fragment d'une cure toujours en cours.

Le travail, la fabrique à plusieurs, la relecture de textes freudiens eurent pour effet l'abandon de cette désignation et la reprise des éléments cliniques en deux moments où « le recours au fétiche fléchit, s'exténue, se dérobe, dans une cure analytique<sup>4</sup> ».

3. S. Freud, *La vie sexuelle*, Paris, 1977, P.U.F., p. 133.

4. J. Lacan, *La relation d'objet*, séminaire inédit.

Je propose de considérer que le passage de la première formule à la seconde constitue un produit de la fabrique de cas.

Ce n'est pas le seul : je propose également de considérer comme un produit de la « fabrique » la décision prise par le cartel de ne pas publier par écrit pour l'instant les textes lus au colloque.

Il est plus aisé de parler du premier produit que du second. A la réflexion, il ne paraît pas suffisamment fondé d'appeler résolution ce qui n'est peut-être qu'une amélioration symptomatique durable. Que le patient ait abandonné depuis trois ans le scénario pervers qui le soutenait dans ses rapports sexuels n'implique pas la résolution de quoi que ce soit. Des déplacements de la libido ont lieu pendant la cure, dont le cartel a pour l'heure insuffisamment dressé la carte.

A la question « Pourquoi isoler cette péripétie de la cure ? » nous pourrions répondre que nous attendons de ce montage en épingle de notre pratique une écriture clinique tenant compte des textes de Freud de 1923, 1925, 1927. Mais nous ne pourrions dans le détail soutenir le comment des choses.

Nous l'avons dit, cette cure continue. Il nous manque cette analyse « à nouveau » (*wieder*) du transfert dont Freud parle dans la 28<sup>e</sup> conférence. La durée depuis laquelle le scénario pervers s'est effacé ne constitue pas à elle seule une « analyse à nouveau ». Et cependant, le choix de parler de cette cure, d'en cerner un moment, d'en construire les repères et que plusieurs y soient engagés, instaure un autre temps non de la cure (encore que ce ne soit pas sûr) mais du cartel. Et ce temps-là produit « à nouveau » de la *discretion* : dans ce cas, ne pas publier les textes lus.

La *discretion* peut conduire à parler, à se taire, à écrire et publier, à écrire et ne pas publier.

Lors de la réunion de travail où fut prise cette décision, nous lisions « L'Homme aux Rats ». « Je trouve de plus en plus que les déformations auxquelles on a coutume de recourir sont inefficaces et condamnables. Car si ces déformations sont insignifiantes, elles n'atteignent pas leur but, qui est de préserver le patient d'une curiosité indiscreète, et si elles sont plus considérables, elles exigent de trop grands sacrifices, rendant incompréhensibles les contextes liés justement aux petites réalités de la vie. Il résulte de ce fait un état de choses paradoxal : on peut plus facilement dévoiler publiquement les secrets les plus intimes d'un patient, qui le laissent méconnaissable, que décrire les caractères de sa personne les plus inoffensifs et les plus banaux, caractères que tout le monde lui connaît et qui révéleraient son identité<sup>5</sup>. »

---

5. S. Freud, *Les Cinq Psychanalyses*, P.U.F., 1971, p. 200.

Au cours de l'avant-propos de Dora, Freud a déjà largement parlé de la discrétion médicale pour trancher : « la publication de ce qu'on croit savoir sur la cause et la structure de l'hystérie devient un devoir, l'omission une lâcheté honteuse à condition cependant d'éviter un préjudice direct à son malade »<sup>6</sup>. Nous apprenons ainsi page 7 que trois des textes publiés dans *Les Cinq Psychanalyses* l'ont été « avec l'assentiment formel des personnes traitées ».

Ces lignes de Freud, lues et commentées dans une même séance de travail, sont venues suspendre la publication prévue. Passe encore, fut-il dit en substance, qu'« il » (le patient) se reconnaisse dans un texte écrit par son analyste. Mais comment peut-il s'accommoder du cartel ?

Ce point de vue revient à signaler qu'il y a risque pour la cure et peut-être « préjudice direct » pour l'analysant. Si la prise en compte d'une telle position amène le cartel à suspendre sa publication, nous n'en sommes pas quitte pour autant. Car enfin, quel est donc cet obstacle sur le chemin d'un témoignage, quelle est donc cette image du cartel dont il deviendrait risqué d'imposer la rencontre à tel analysant ? Quelle est cette prudence ?

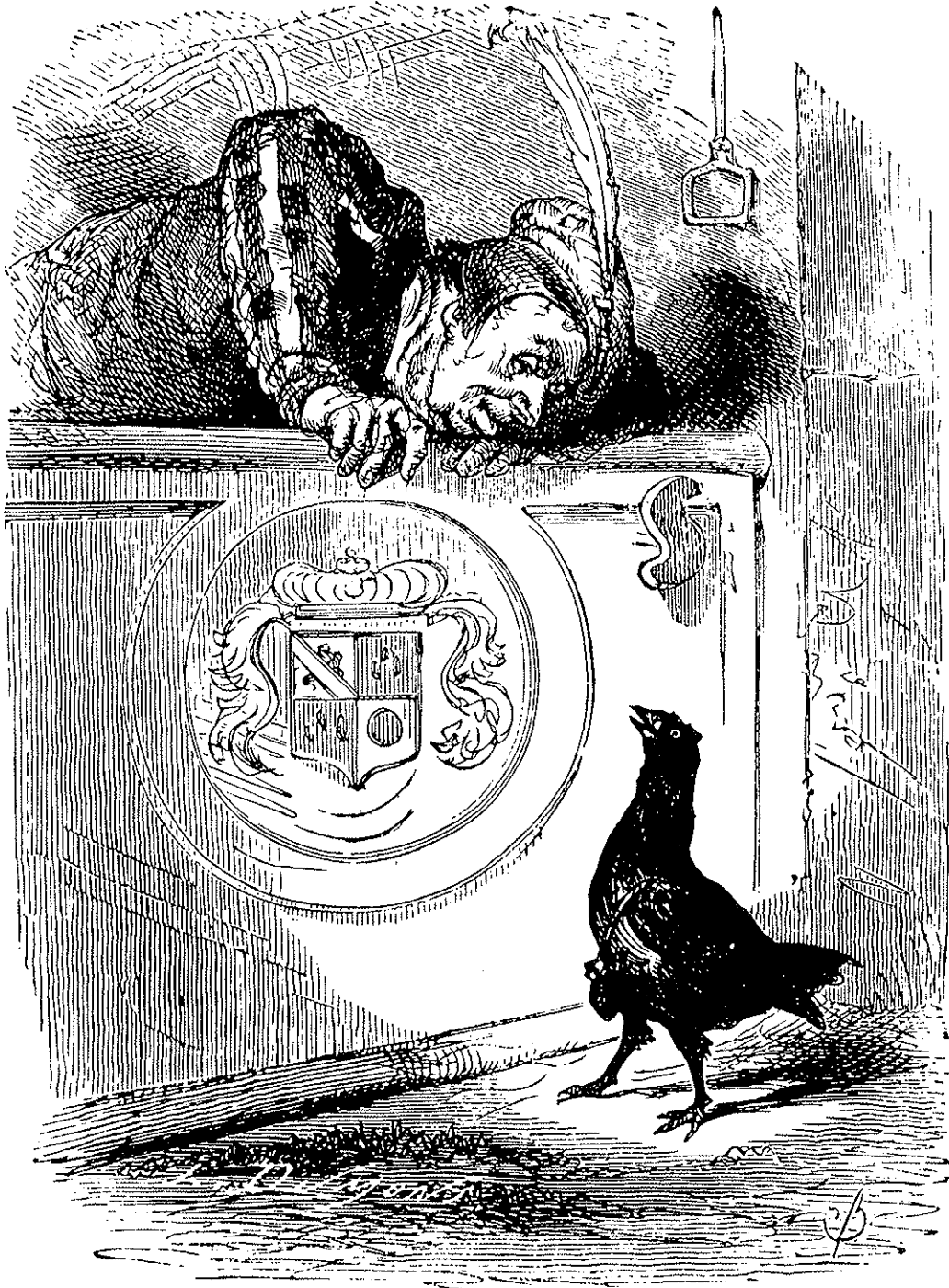
Et somme toute, quelle drôle d'idée que de s'attacher à faire cas d'un moment dans une cure qui n'a pas encore produit son terme !

*Françoise Wilder*

---

6. S. Freud, *op. cit.*, p. 2.

# Récréations topologiques



$$0 + 8 = 0$$

Une écriture ne se déchiffre pas au premier coup d'œil.

Les créations topologiques qui vont suivre accompagneront le lecteur dans le déchiffrement d'une série de parcours balisés sur une surface. S'il s'y laisse (sur) prendre, sa lecture pourrait s'en trouver changée, ne fût-ce qu'à considérer caduque la question ressassée : akoissasser ?

Ce que l'on nomme drôlement « la topologie de Lacan » (notamment ce qu'il dit dans le séminaire sur *l'Identification* (61-62) inédit, ce qu'il écrit dans *l'Étourdit* (in *Scilicet* 4)) ne peut se lire qu'avec ce qui en a permis l'élaboration.

Il sera proposé ici, malgré les apparences, de ne pas lire « la coupure » avec des ciseaux, (pas ceux de la censure en tout cas ni non plus ceux des premières métaphores analytiques).

Un renversement que la boucle qui se répète, se « recoupe » sur le plan projectif pourrait permettre de concevoir c'est : « *la coupure engendrant la surface* », c'est la surface comme « *organisation du trou* ». (30 mai et 13 juin 62).

L'exercice nouveau pourrait concerner le passage entre

- les dessins figurés sur la surface de la page (soumis à des conventions et contraintes propres)
- l'objet fabriqué que l'on nommera modèle et...
- *le plan projectif*.

En 62, Lacan le nomme également *mitre*, *bonnet croisé* ou *cross-cap* (avec un morceau du fond de sphère prélevé) ; en 73, le plan projectif trouve son nom lacanien d'*asphère*.

Il peut s'écrire avec une série d'équations ou se figurer par le dessin.

Ici nous en tenterons l'approche en fabriquant un modèle à deux épaisseurs.

Le mathématicien algébriste sera choqué par l'emploi d'expressions « imagées » et pourra trouver « raboteux » les chemins suivis pour conduire à l'abstraction.

A ceux qui veulent s'amuser sérieusement, il faudra :

- du temps,
- des mains,
- une paire de ciseaux,
- du ruban adhésif,

*Littoral* offre le papier, le trait et une figuration par traits et chiffres. On peut s'y mettre à plusieurs car l'incompréhension ne se met pas au travail pour tous au même moment.

Les manipulations proposées vont consister à :

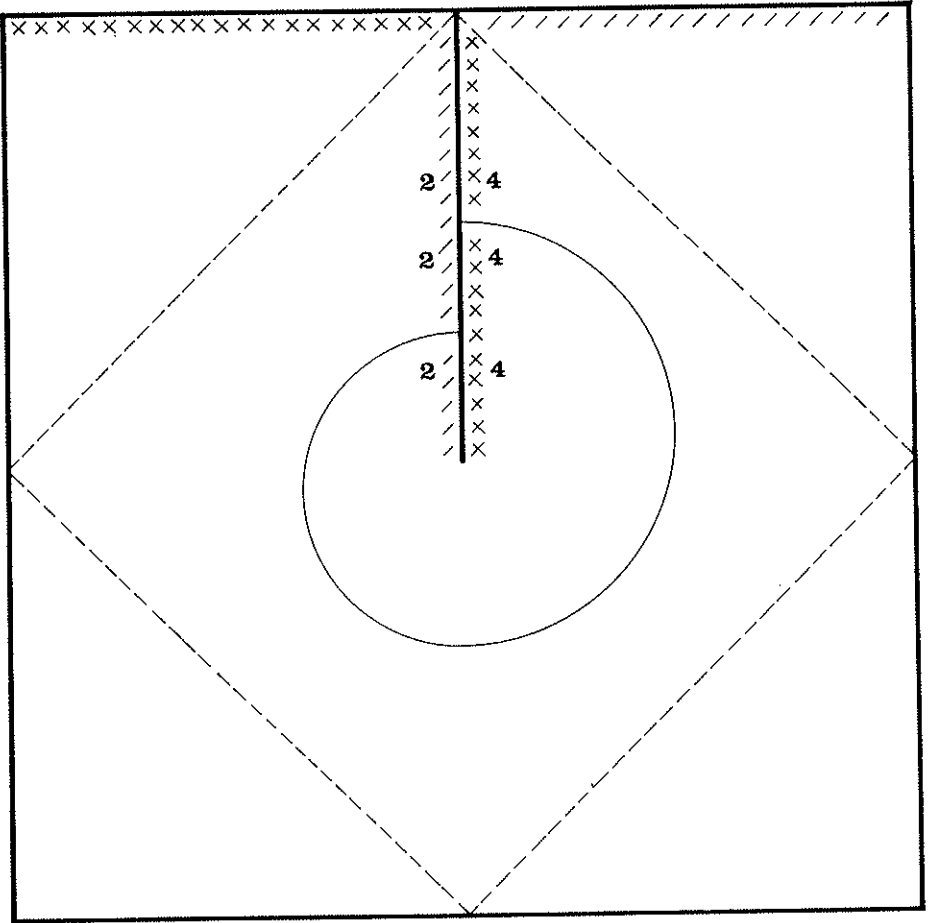
- A. Extraire de la page un disque (en forme de carré)
  - Lui donner une troisième dimension pour fabriquer une sphère trouée, aplatie, en deux épaisseurs,
  - Découper la double boucle qui divise la surface.
- B. Vérifier que le résultat de l'opération précédente a bien abouti à une définition classique du plan projectif : un disque + une bande de Moebius.
  - La reconstruire en cette manipulation à partir d'un disque (cette fois sous forme d'un rectangle).
- C. Refaire le chemin de la double boucle, autrement présentée, de plusieurs façons, aboutir à la même opération : le plan projectif = un disque + une bande de Moebius.
- D. Tenter d'innover, aboutir au même résultat, tout recommencer.

Chacun peut choisir son chemin, on peut aborder ce bricolage par l'une ou l'autre des manipulations A, B, C ou D, laisser tomber la suite, on y tourne toujours autour du même point (attention au vertige !)

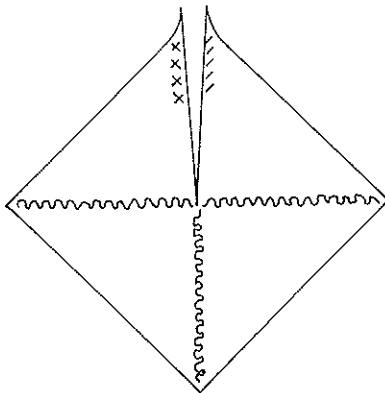
#### PREMIÈRE MANIPULATION A

1. Découper le carré (fig. a) et la fente entre 2 et 4 selon le trait gras.
2. Plier selon les pointillés en rabattant les 4 sommets sur le centre, sur la même face.
3. Coller avec du ruban adhésif invisible selon la ligne tremblée (fig. b).

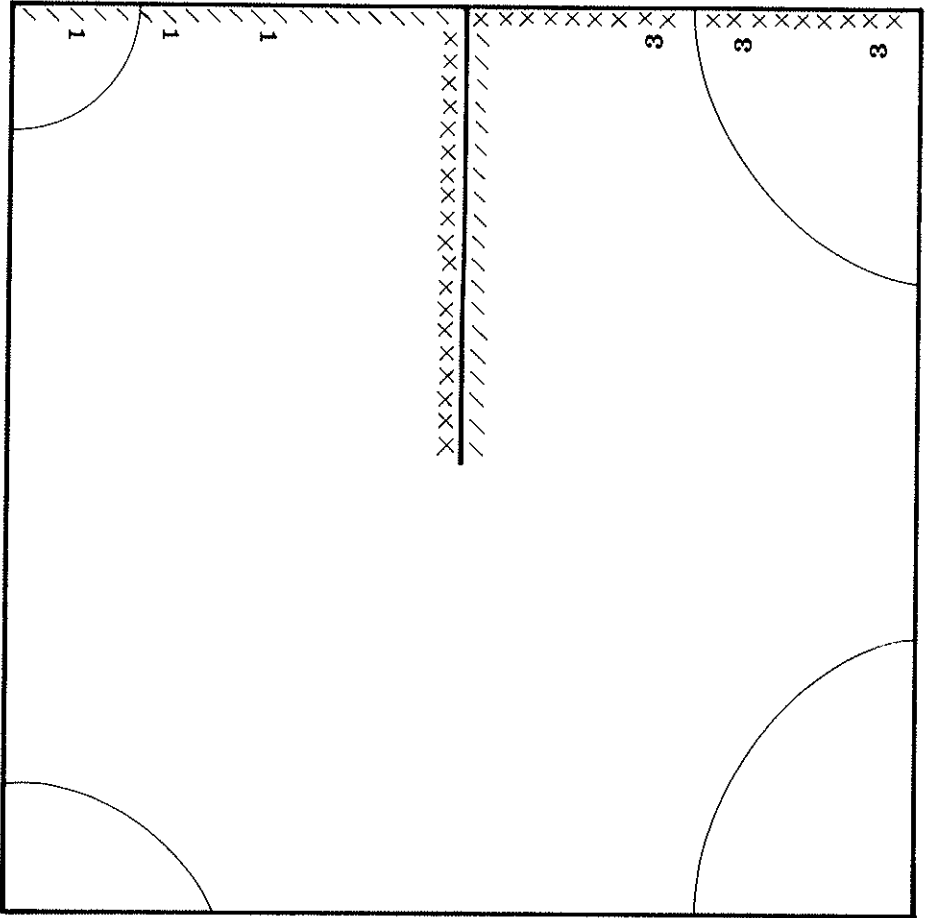
L'objet représenté (fig. c), ou plutôt celui tenu en main, est une



(fig. a recto)

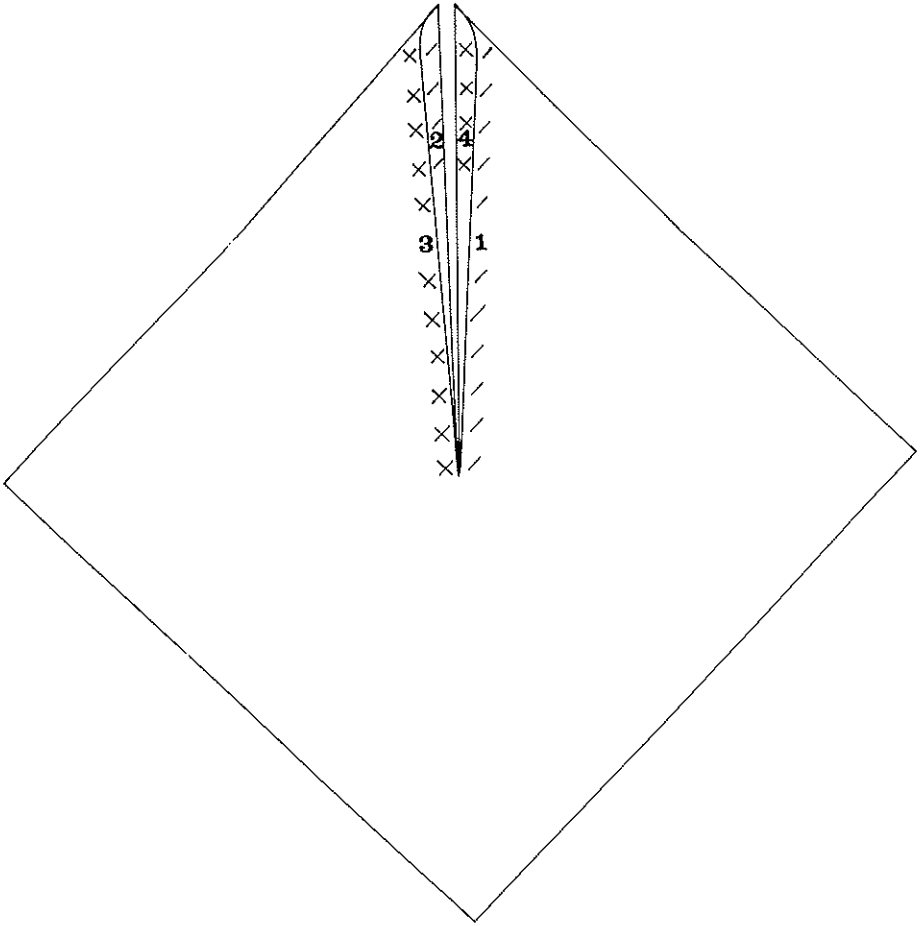


(fig. b)



(fig. a verso)





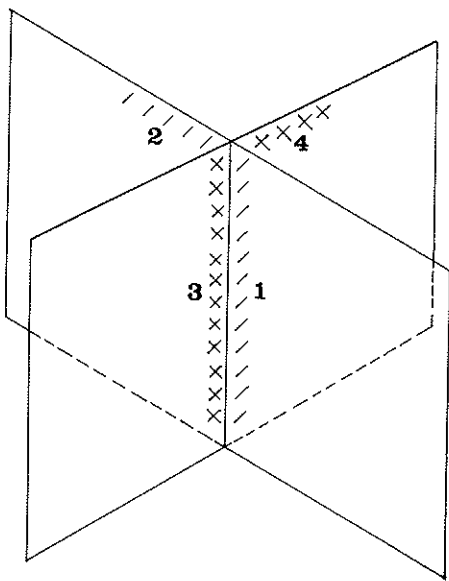
(fig. c)

sphère trouée ; (le ruban adhésif peut y être tenu comme n'ayant aucune existence). La difficulté et l'intérêt vont consister dans la fermeture du bord de ce trou, avec la création de la ligne dite « d'auto-traversée » ou « d'auto-pénétration » ou encore « de recouvrement ». Cette ligne est un artifice résultant du plongement du plan projectif dans trois dimensions. Il est impossible de la réaliser strictement avec notre modèle de papier à plat mais il est possible de la concevoir, de s'en approcher.

4. Relier et mettre en continuité le bord 1 qui est en avant avec le bord 2 qui est en arrière. Il est aisé de poser le ruban adhésif le long de la ligne pour relier 1 et 2. Pour relier 3 et 4, le manipulateur va se

heurter à une difficulté matérielle : c'est que le plan (1,2) s'interpose et il faudra donc *matériellement* fixer par ruban adhésif 3 à 1 et 4 à 2, mais *théoriquement*, on aura relié 3 et 4. C'est là qu'un effort d'abstraction est requis pour se rendre compte que ce qui se trouve ainsi relié de façon croisée laisse à ce niveau local de la ligne de recoupement les deux surfaces disjointes, *il n'y a pas de points communs entre les plans (1,2) et (3,4) au niveau local où ils s'interpénètrent.*

En effet, dans notre espace habituel, deux plans qui s'interpénètrent ou se traversent ont en commun une ligne dite d'intersection, une ligne faite de points communs, cette ligne n'étant pas déplaçable.

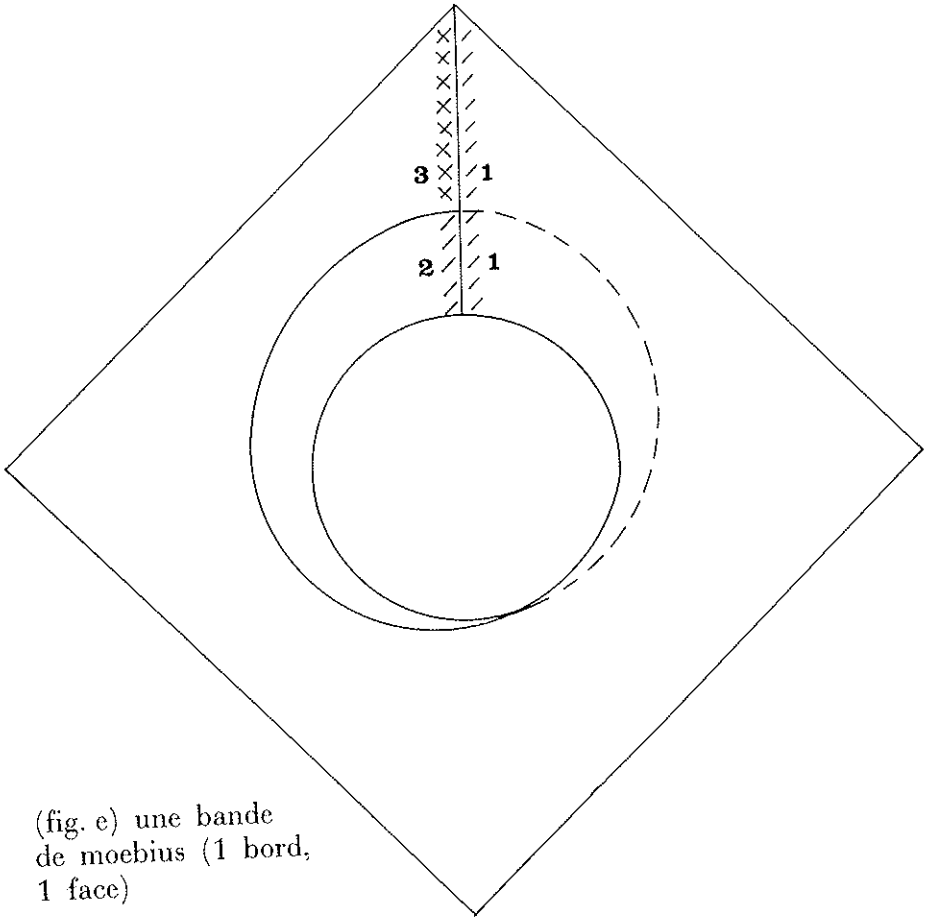


(fig. d)

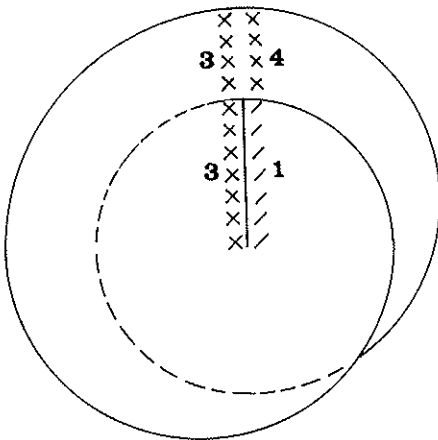
Ici (fig. d) la ligne n'est pas faite de points communs et les deux plans peuvent glisser l'un sur l'autre dans les deux directions, la ligne peut venir à se réduire au point « central », point singulier qui lui, est irréductible, sorte de cicatrice de l'impossibilité d'assurer la continuité entre les deux surfaces localement disjointes et le fond de sphère. C'est l'existence de ce point qui fait de cette surface l'« asphère ».

Cette surface est une certaine façon d'organiser un trou ; « les surfaces sont des organisations du trou ».

5. Il est possible maintenant de découper la « double » boucle tracée sur ce modèle et voici les deux morceaux qui restent :



(fig. e) une bande de moebius (1 bord, 1 face)



(fig. f) un « double » disque (1 bord, 2 faces)

1<sup>re</sup> remarque : le trajet de la boucle avant la coupure passe continûment une fois sur l'« extérieur » de la surface et une autre fois sur l'« intérieur » (où se montre précisément la propriété non orientable de cette surface).

2<sup>e</sup> remarque : l'imperfection de notre fabrication créera au moment du découpage une petite difficulté que le lecteur surmontera en remettant le ruban adhésif à sa juste place pour laisser apparaître un glissement par échancrure sur (3,4) de la ligne d'auto-traversée (cf. A 4 : *théoriquement 3 et 1 n'ont pas été reliés*).

3<sup>e</sup> remarque : le « double » disque (double du fait qu'il se traverse et se reboucle sur lui-même) emporte avec lui le point singulier ; il est aisé de constater que son bord est celui sur lequel peut s'appuyer et se poser en continuité une bande de Moebius dans sa présentation classique. A partir de là peut se reconstituer le plan projectif. La réalisation matérielle de cet autre modèle ne présente pas plus de difficulté de réalisation.

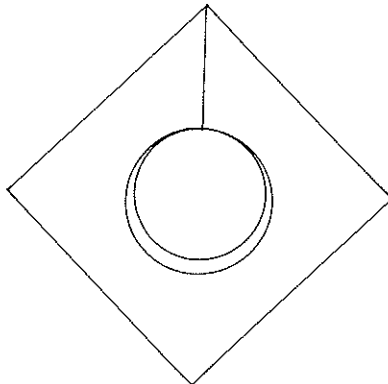
(Très conseillée au lecteur qui trouverait cet article trop succinct.)

La 4<sup>e</sup> remarque concerne la bande de Moebius telle qu'elle se présente avec le plan projectif évidé du disque contenant le point. La reconstruire peut servir à s'approprioiser d'où :

## DEUXIÈME MANIPULATION B

Cette bande de Moebius peut se présenter (fig. g)

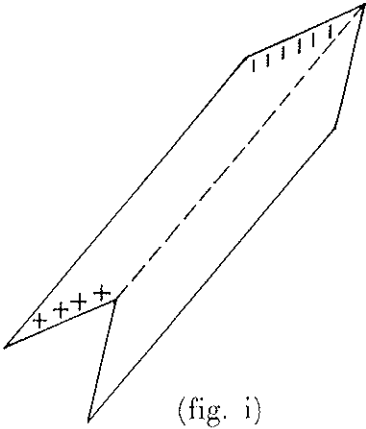
- avec une apparence symétrique,
- sans torsion,
- avec une ligne d'auto-traversée,
- un pli.



(fig. g)

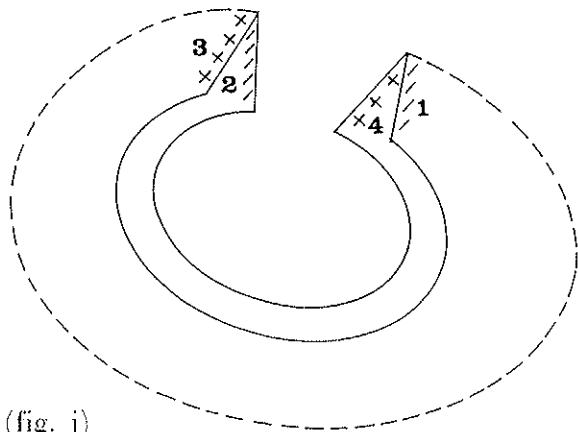
Pour la fabriquer :

1. Découper la bande préparée (fig. h)
2. La plier selon sa longueur (pointillés) (fig. i)

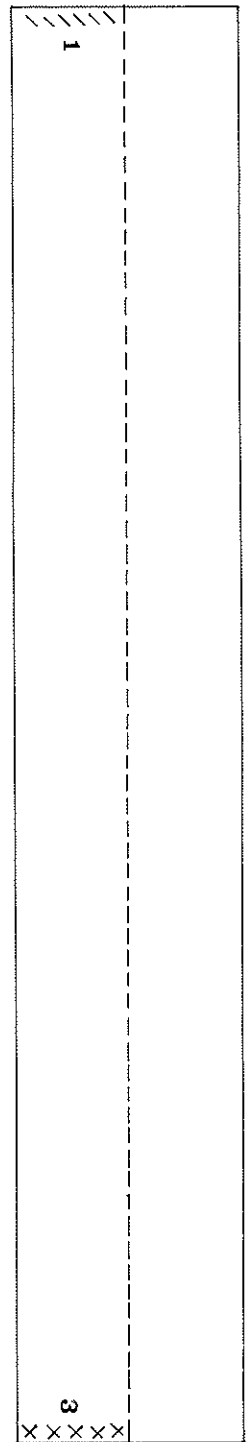


(fig. i)

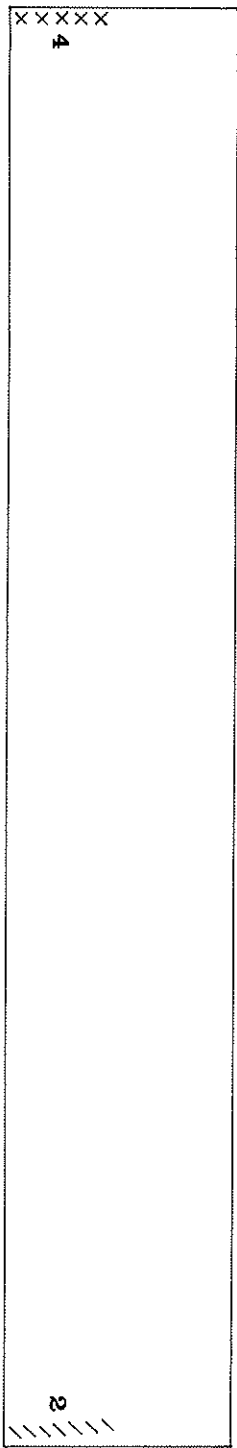
3. Lui donner la forme d'un anneau (fig. j)



(fig. j)

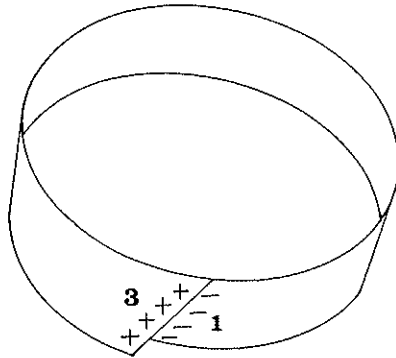


(fig. h recto)



(fig. h verso)

4. Joindre le bord 1 qui se trouve vers l'avant au bord 2 en arrière, avec du ruban adhésif.



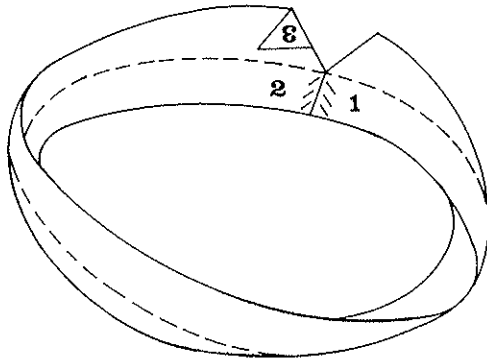
(fig. k)

Si c'était matériellement réalisable, il suffirait d'avoir établi la continuité entre 3 et 4 pour obtenir une bande de Moebius s'autotraversant et dont la torsion n'est pas visible.

5. Déplier progressivement l'anneau ainsi obtenu ; (3,4) glisse sur la ligne de traversée jusqu'à se mettre en continuité avec (1,2) la torsion réapparaît, la bande reprend la forme que lui attribue notre imagerie habituelle : (fig. l)

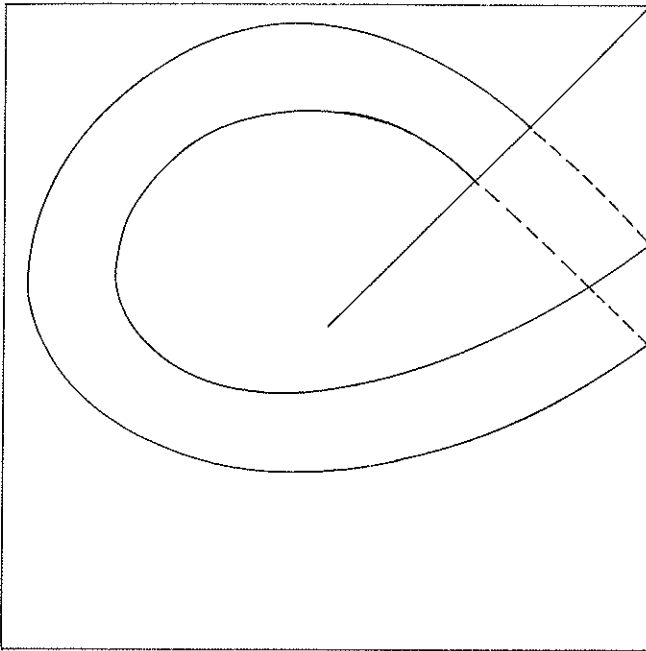
Remarque : selon que le glissement de la ligne s'effectue en faisant sortir de la traversée (1,2) ou comme ici (3,4), on obtient une bande de Moebius à une demi-torsion droite ou une bande de Moebius à une demi-torsion gauche. (Il existe en effet des bandes à 1, 3, 5, etc. demi-torsions.)

On peut ici fermer la bande obtenue d'un « double » disque (« rondelle supplémentaire » ou « point hors ligne » dans l'*Etourdit*)



(fig. l)

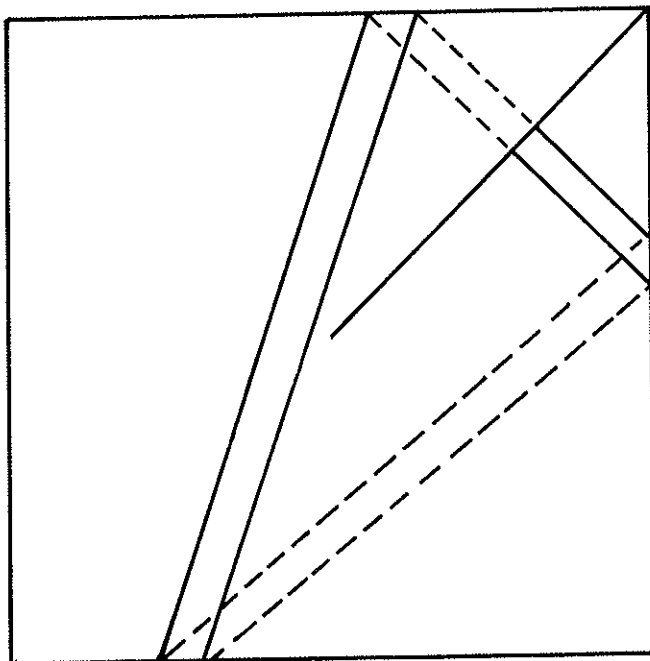
## TROISIÈME MANIPULATION C

(fig. m)  
à un pli

Il existe d'autres présentations de la bande de Moebius qui, une fois découpées de ce modèle, laissent comme partie restante un « double » disque contenant le point.

Elles sont, remarquons-le, aplaties comme notre modèle.





(fig. n)  
à trois plis

La manipulation C n'est ici présentée qu'au moyen du dessin. On peut néanmoins la réaliser.

Revenir à A 1.2.3.4.

Puis découper la bande de Moebius de la fig. m, ou une bande voisine, ou encore sa symétrique.

Pour celle de la fig. n, recommencer le tout.

Le trajet de la coupure qui trace le bord de la bande est encore celui d'une « double » boucle.

La propriété moebienne de la surface se révèle.

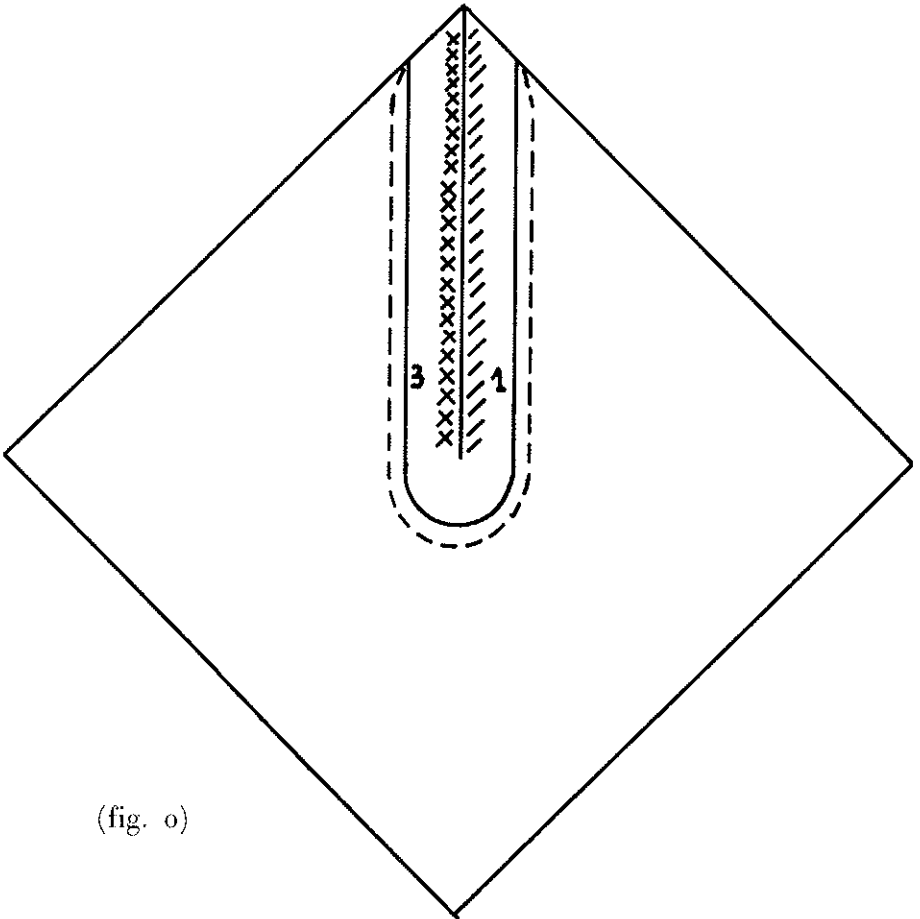
Le privilège de cette double boucle ne permet-il pas ici de nous faire concevoir cette coupure comme « engendrant la surface » en tant que cette surface s'organise autour du trou (présentifié par le point dans le disque restant) ?

#### QUATRIÈME MANIPULATION D

La coupure présentée maintenant n'a pas le même statut que celles examinées précédemment. Ici va se détacher de notre modèle une bande de Moebius qui s'autotravérse si l'on peut dire « en fermant son trou » ;

la coupure qui la détache n'a plus ce privilège de parcourir une double boucle autour du point ; le point est emporté avec la bande, et le morceau restant sera un simple disque soit notre sphère trouée (fig. c). La coupure, on le verra, y est tracée d'un simple cercle (fig. o) ; elle n'est plus de celles qui intéressent Lacan (à savoir celles qui se recoupent elles-mêmes) mais n'en est pas moins à considérer comme engendrant la surface en organisant le trou.

Cette étape, on le voit, ne saurait être la dernière de ce parcours car il devient intéressant de tenter de fermer le trou de la sphère avec cette nouvelle présentation.



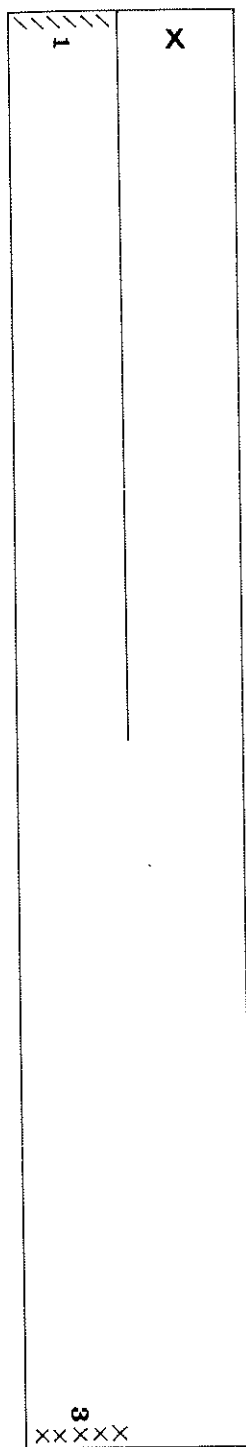
(fig. o)

1. découper les traits pleins (fig. p)
2. rabattre le morceau de bande x vers l'avant et le coller avec du ruban adhésif en continuité avec 3 en l'ayant fait pivoter de 180° vers la gauche (cf. fig. q).

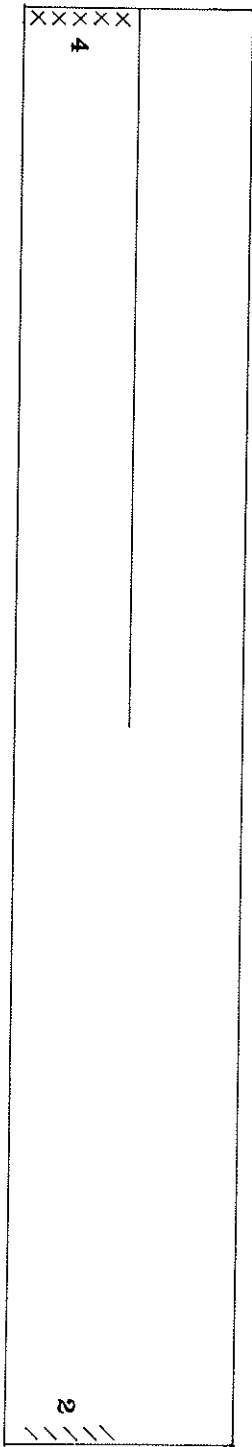
3. Rabattre le morceau de bande 1 vers l'arrière et le coller en continuité avec 2 en le faisant pivoter de 180° vers la droite.



(fig. q)



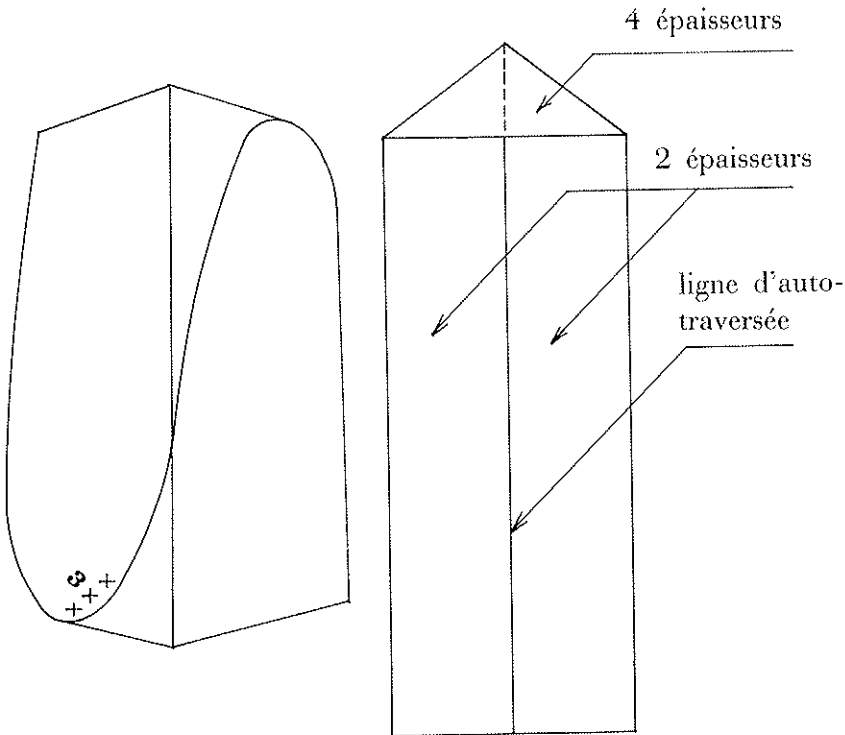
(fig. p recto)



(fig. p verso)

La bande ainsi présentée, on le voit, est compacte (absence du « trou ») ; elle peut être obtenue à partir d'une bande simple (aussi bien, disions nous, le bord du trou de la simple sphère). La bande simple étant elle-même obtenue par coupure de cette bande de Moebius le long de la ligne d'auto-traversée.

Remarque : sur la bande de Moebius ainsi fabriquée il y a une continuité entre 1 et 4, aussi bien entre 2 et 3. Disons, pour aller vite, qu'on peut voir là un effet de la création du bord de la bande au-delà du point.

(fig. r) *en perspective*(fig. s) *aplatie*

On ne saurait ici conclure.

Ceci est une direction de recherche.

Si l'on a pas su s'en servir, recommencer une autre fois.

Si l'on peut s'en servir, imaginer d'autres modèles.

# Littoral

a déjà publié...

N° 1 juin 1981 : **Blasons de la phobie.** La visite (C. Misrahi, P. Thèves), Du déplacement au symptôme phobique (E. Porge), Le lieu-dit (G. Le Gaufey), Difficultés des théories de l'angoisse chez Freud (N. Kress-Rosen), Le pas-de-barre phobique (J. Allouch), La vérité parle, le savoir écrit (P. Julien), A propos de deux portraits de St. Jérôme lisant (J. Hébrard), Une présentation de la coupure : le nœud borroméen généralisé (M. Viltard). *Traduction* : La lettre 52 de S. Freud à W. Fliess. (épuisé)

N° 2 octobre 1981 : **La main du rêve.** Peindre les sons et parler aux yeux (S. Hart), Jeux d'écriture dans la civilisation pharaonique (P. Vernus), Le trait de la lettre dans les figures du rêve (M. Viltard), Les procédés de figuration du rêve (M. Safouan), Un concept de Freud : *Die Rücksicht auf Darstellbarkeit* (D. Arnoux), Quand... « la plupart des rêves vont plus vite que l'analyse » (F. Biégelman-Barroux), La vérité parle, le savoir écrit [II] (P. Julien), Le regard suspendu (D. Chauvelot), L'invention de la lettre (D.G. Laporte), Freud avec Börne (J. Fourton). *Traductions* : Quelques suppléments à l'ensemble de l'interprétation des rêves (S. Freud), Note sur l'histoire de la technique psychanalytique (S. Freud), L'art de devenir un écrivain original en trois jours (L. Börne).

N° 3/4 février 1982 : **L'assertitude paranoïaque.** Le « règne de la parole » de Brisset et l'étymologie spéculative (F. Nef), Sur la théorie médiévale de la *suppositio* (A. de Libera), Abord de l'hallucination (E. Porge), Spinoza en épigraphe de Lacan (R. Misrahi), Du discord paranoïaque (J. Allouch), La folie à deux, Du schéma R au plan projectif (J. Lafont), Ce que le paranoïaque ne réussit pas (G. Le Gaufey), Un lieu commun à la paranoïa et à la psychanalyse (P. Alerini), Jean-Jacques ou Jean-Baptiste (B. Saint Girons), « Des trésors aveuglants d'authenticité » (C. Amirault).

N° 5 juin 1982 : **Abords topologiques.** Une écriture de contours (J.C. Terrasson), Note sur la trinité (P. Julien), De l'écriture nodale (E. Porge), Séances mathématiques (P. Soury), Lire autrement que quiconque (M. Viltard), Du discord paranoïaque II (J. Allouch), L'écriture de l'araignée divinatrice (C.H. Pradelle), Comment j'ai lu certains de mes livres (F. Wilder), La structure comme lieu de forçage symbolique (J. Bourdiau), Un nom propre pour la psychanalyse (J. Poulain-Colombier), G. Ifrah : « Histoire universelle des chiffres » (L. Bazin), P.L. Assoun : « Introduction à l'épistémologie freudienne » (G. Le Gaufey).

N° 6 octobre 1982 : **Intension et extension de la psychanalyse.** Kant avec Sade (T. Marchaisse), Du discord paranoïaque III (J. Allouch), Remarques sur *Das Ding* dans l'« Esquisse » (J.P. Dreyfuss), Séances mathématiques II (P. Soury), J.M. Olivier : « L'autréamont le texte du vampire » (R. Brossard), Didi Huberman : « L'invention de l'hystérie ».

N° 7/8 février 1983 : **L'instance de la lettre.** La « conjecture de Lacan » sur l'origine de l'écriture (J. Allouch). Écriture du rêve et écriture hiéroglyphique (P. Vernus). Le nom propre et la lettre (P. Julien). ... d'une syntaxe sociale (S. Stoianoff-Nenoff). Effet de surprise et ponctuation (J. Poulain-Colombier). Freud et la ville éternelle (S. Sésé-Léger). Le nom brille (M. Guibal). ... auteur non identifié (A. Fontaine). Les écritures volantes (B. Saint Girons). Divination et persécution à Bangoua (C.H. Pradelles). Écriture et divination chez Vico (A. Pons). Littéralement et dans tous les sens (B. Cassin). Une phobie de la lettre : la dyslexie comme symptôme (E. Porge). La *vis* de la lettre (F. Wilder). Un trou de mémoire (G. Le Gaufey). Le sujet de l'écriture ou le partenaire silencieux (A.M. Christin). Bien écrire (M. Viltard). La lettre interdite (J. Bourdieu).

N° 9 juin 1983 : **La discursivité.** Qu'est-ce qu'un auteur (M. Foucault). Les trois petits points du « retour à... » (J. Allouch). Le discours mystique. Histoire et méthode (A. de Libéra F. Nef). La feinte mystique (G. Le Gaufey). Y a-t-il un discours de la mystique ? (P. Julien). Exorbitantes sœurs Papin (Dossier). Spinoza contre les herméneutes (A. Comte-Sponville). Les silences de la lettre (A. Fontaine).

N° 10 octobre 1983 : **La censure.** La censure du rêve (S. Freud). L'E.S. (Erik Porge). Un nom dans la kabbale (C.H. Drouot). Du Matamore au Cid : schéma d'une crise de l'autorité (C. Poletto). La cible du transfert (G. Le Gaufey). Visite à fossier (J.Y. Pouilloux). Poursuite et statue (M. Loeb). La moitié de Poulet (J. Macé). Le tore et la mise en jeu de la dissymétrie (A.M. Ringenbach).

N° 11/12 février 1984 : **Du père.** Religion et paternité (J. Moingt). Y a-t-il un irréductible du sinthome (M.M. Chatel). Père, ne vois-tu donc pas que tu brûles ? (G. Le Gaufey). Du père incorporé au sinthome (J.J. Moscovitz). Double filiation et identités (M.L. Pradelles de Latour). Pas l'Un sans l'Autre, ou : la jouissance qu'il ne fallait pas (I. Diamantis). A propos d'adoption (J. Attal). L'amour de Fromm (M.F. Sosa). Une femme a dû le taire (J. Allouch). Ainsi, *issit* le père (J. Baril). La parenté trobriandaise reconsidérée (C.H. Pradelles de Latour). D'où nous vient la théorie psychanalytique ? Du père ? (C. Dorner). L'amour du père chez Freud (P. Julien). D'un qui dit non (B. Casanova). Un cas de mélancolie (J.P. Dreyfuss). Version du père et publication (C. Toutin). L'autre et le lieu (A.M. Christin). Transcrire sa père-version : Bruno Schulz (P. Hassoun). Comme est dit du père (E. Porge). Imaginaire de la procréation et insémination artificielle (D. David). Les mécomptes du Père Noël ou le complexe d'Enoch (J.J. Rassial). Remarques concernant le langage dans les perversions (D. Cromphout). « Jean-Jacques, aime ton pays » (B. Saint Girons). L'artiste peintre et la question du père (J. Fourton). Père dans le réel — père symbolique — père réel (A. Didier-Weil). Mémoires (C. Simatos).







# Littoral

*Traduction de Freud,  
transcription de Lacan*

S. Freud : Sur le sens antinomique  
des mots primitifs

A propos du *Gegensinn*

Marie Bonaparte,

une femme entre trois langues

A travers les langues

La tâche du traducteur

selon W. Benjamin

Les *Ecrits* de Lacan en espagnol

Sur la transcription

Transcription et ponctuation

Lacan censuré

L'établissement

du séminaire de J. Lacan

*Intension et extension de la psychanalyse*

La fabrique du cas

*Récréations topologiques*

0 + 8 = 0

Entre savoir et jouissance, du littoral au trait littéral, il y a un pas — un pas de sens. Faire semblant ici échoue : et la feinte se prolonge dans le réel : la pas-science de la psychanalyse vire au délire ou s'instaure en religion. Les pages de LITTORAL sont ouvertes à ce qui se brise au tracé de ce trait.

La secrétaire au travail de transcrire tape sur sa machine « un petit d'un petit » et Lacan d'interroger : « Que pensez-vous de Lewis Carroll ?<sup>2</sup> » Les élèves étaient supposés avoir lu *De l'autre côté du miroir*, savoir orthographier *Humpty-Dumpty*.

Et plus tard qui eût osé écrire « des récits » comme il l'entendait quand Lacan parlait d'R.S.I. ?

Et pourtant remarquons-le, c'est ainsi, du « petit tas » à la « petite ânesse » que se fabrique une certaine illisibilité, dite du séminaire.

Disons pour aller vite que l'attribution de l'illisibilité requiert un minimum de correction...

Chacun qui a pratiqué le texte de la sténotypie sait qu'il y a des redressements à opérer, corrige les fautes évidentes, mais cette cuisine laisse en plan les lacunes, fait passer au crédit de Lacan les phrases tordues. L'appréciation gustative « bon » ou « mauvais » suffit généralement à qualifier ce que l'on tient en même temps comme « une version » et comme *Le séminaire*.

Regardons-y de plus près. Entre le séminaire proféré par Lacan et le texte qui se transmet, un écart s'est creusé. Cet écart est celui d'une version, d'un détour, d'un passage (trans) dans un autre mode (*scribere*).

Si à l'époque de Platon, où la tradition orale faisait fonction de support, il se pratiquait ce que Lacan nomme « l'enregistrement sur cervelle », de nos jours, comme les choses peuvent s'écrire elles échappent au registre de la mémoire qui les garde, elles sont dans les kilos de langage<sup>3</sup>.

Qui en effet pourrait faire, quinze ans après, le récit de ce que Lacan a dit à telle séance de son séminaire ?

Le témoignage de ce qu'il a dit nous parvient dans les variations d'orthographe et de ponctuation de plusieurs versions. Chacun à la tâche de transcrire a fait à son insu, ou en le sachant, des choix. Chacun a suivi son penchant, son travers, y a mis du sien, comme il y était sollicité, écartant les autres choix possibles.

Ce qui pour l'un témoigne d'un contre-sens manifeste, devient pour l'autre vérité ; ça dit autre chose en toute bonne foi.

Chaque preneur de notes est un au(di)teur voué à méconnaître sa part de création dans le malentendu. La prévalence du texte écrit vaut avant même qu'il ne soit effectivement écrit.

2. Cet exemple est raconté par Ginette Michaud qui témoigne en outre de l'irritation qu'ont pu causer à Lacan, à l'occasion, ces sortes de malentendus.

3. Lacan commente largement ce fait au cours de la séance de séminaire du 23 novembre 1960 (*stécriture*, p. 22).